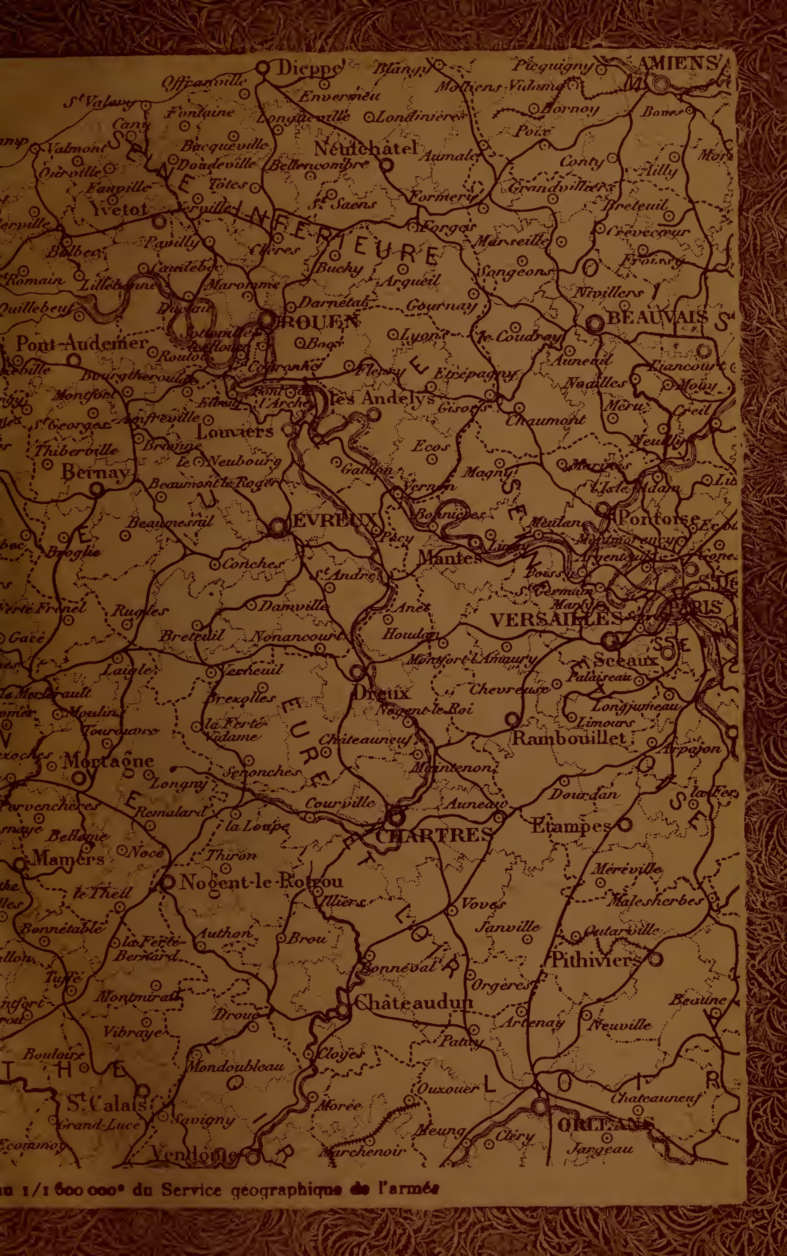
NORMANDIE. II

NORMANDIE CENTRALE

Falaise
Alençon
Argentan
Pays d'Auge
Lisieux
Trouville
Deauville
Honfleur
Laigle
Bernay
Évreux
Dreux



Carte d'orientation. — Extrait de la carte cant



au 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée



ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

54e Volume

NORMANDIE

II

NORMANDIE CENTRALE

2e PARTIE

Campagne de Caen — Campagne d'Alençon — Hiémois
Pays d'Houlme — Pays d'Auge
Campagne d'Argentan — Lieuvin — Terres françaises
Perche septentrional — Pays d'Ouche
Saint-André — Thimerais — Drouais

4e édition, avec 20 cartes ou croquis et 2 cartes hors texte

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — In-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

Au régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie Française. 1894. Grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges. — Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Les Petites industries rurales. — Un volume in-12. (Lecoffre.)

Album de la guerre. — Texte de deux volumes de la section photographique de l'armée. (Armand Colin.)

VOYAGE EN FRANCE

75 volumes, dont 66 parus, les autres en préparation ou sous presse.

(Les rééditions accrues envisagées, porteront à 80 le nombre des volumes.)

Pour le titre et le sommaire de chacun de ces volumes consulter le catalogue sur papier de couleur à la fin du volume.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

NORMANDIE

II

NORMANDIE CENTRALE

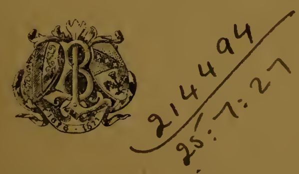
(6e Série du VOYAGE EN FRANCE)

DEUXIÈME PARTIE (*54e volume*)

CAMPAGNE DE CAEN — CAMPAGNE D'ALENÇON — HIÉMOIS
PAYS D'HOULME — PAYS D'AUGE
CAMPAGNE D'ARGENTAN — LIEUVIN — TERRES FRANÇAISES
PERCHE SEPTENTRIONAL — PAYS D'OUCHE
SAINT-ANDRÉ — THIMERAIS — DROUAIS
(Parties des départements du *Calvados*, de l'*Orne*,
de l'*Eure* et d'*Eure-et-Loir*)

Avec 20 cartes ou croquis et 2 cartes hors texte

QUATRIÈME ÉDITION DE LA 6e SÉRIE PRIMITIVE



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1921

CARTE D'ENSEMBLE DU 54e VOLUME



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80000e.

AVANT-PROPOS

POUR LES VOLUMES VI, LIV ET LXIII

(*Normandie*)

Au début de la publication du *Voyage en France,* alors que, ne pouvant supposer l'éclatant succès et les multiples rééditions de cet ouvrage, les éditeurs n'avaient prévu qu'une vingtaine de volumes au plus, la Normandie était répartie entre quelques chapitres de la 2e série, la 6e série tout entière et divers chapitres de la 17e (1). Mais l'accueil fait par le public à ces livres a amené l'auteur à entreprendre, pour les éditions

(1) Le mot série, adopté au début, avait pour raison d'être que les volumes se suivraient normalement région après région ; les dédoublements successifs ont troublé l'ordre prévu, il ne saurait donc y avoir de séries régulières. De là cette adoption du mot volume et des indications de « parties ». Ainsi la Bretagne comprend 6 parties, en volumes ne se suivant pas numériquement.

nouvelles, des itinéraires plus serrés, à visiter des parties de territoires qui n'entraient pas dans le programme donné par le journal *le Temps* dans lequel parurent, sous forme d'articles, les matières de nos premiers volumes.

De nombreuses régions visitées à nouveau ont nécessité une refonte complète des volumes qui leur étaient consacrés. Ainsi la Bretagne qui en comportait deux au début en a six maintenant, le Dauphiné a été porté de deux à cinq, l'ancienne Lorraine en comprend désormais trois, la Lorraine délivrée en a deux, etc.

Depuis longtemps l'auteur se proposait de dédoubler la 6e série consacrée à la Normandie. Ce volume en était déjà à sa troisième édition. En prévision d'une refonte, une 54e série était envisagée. Lorsque M. Ardouin-Dumazet a entrepris l'exécution de son projet, il a dû écrire de nombreux chapitres nouveaux et la nécessité est apparue d'accroître encore le nombre des volumes.

Nous présentons donc aujourd'hui une série de trois livres consacrés à cette belle province; ils entrent dans la collection comme 6e, 54e et 63e. Le premier a trait à la Normandie occidentale, département de la Manche en entier, parties de l'Orne et du Calvados; le second achève la description de ces deux départements et comprend toute la partie occidentale de l'Eure, ainsi qu'une zone étroite de l'ancien Perche et de l'Ile-de-France autour de Dreux, qui n'avait pu trouver place dans les 2e et 47e volumes. Ces deux livres comprennent des cantons de l'Orne qui figuraient, au début de la publication, dans la 2e série primitive, aujourd'hui profondément modifiée, et une grande partie de l'ancienne 6e.

Le 63e volume comprend l'autre partie de l'Eure et la Seine-Inférieure en entier. Il est constitué par la fin de l'ancien 6e et plusieurs chapitres détachés du 17e, dont la prochaine réédition sera uniquement consacrée à la Picardie.

A ces trois volumes sur la Normandie il faut ajouter une grande part du 46e, consacrée au cours de la Seine (volume qui doit être dédoublé). La description des bords du fleuve, du confluent de l'Epte, près de Vernon, à la mer, complète donc la description de cette grande et belle province. La carte jointe à cet avant-propos donne la division par volumes.

LES ÉDITEURS.

Janvier 1921.

VOYAGE EN FRANCE

I

FALAISE ET GUIBRAY

Falaise. — La ville et le château. — Guillaume le Conquérant. — Un roman au Moyen Age. — La fontaine d'Arlette. — Guibray : sa foire et ses bonnetiers. — Le Beaucaire de Normandie. — L'industrie du bonnet de coton.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Falaise N.-E., S.-E., N.-O.)

Falaise. Février.

La nuit descendait quand le train venu de Caen a quitté Mézidon : au delà de Saint-Pierre-sur-Dives, l'obscurité est devenue profonde. Il ne fallait pas trop le regretter : dans cette partie de la vallée, le paysage est assez banal, ce ne sont point les mélancoliques mais larges horizons de la plaine de Caen, ni les opulents herbages de la vallée d'Auge. Les coteaux sont bas, leurs pentes très adoucies.

Après l'indispensable transbordement à Couliboeuf, quelques minutes suffisent pour atteindre Falaise. La gare est à mi-côte, entre le faubourg de Guibray et le cœur de la ville. Une rue descend rapidement vers les quartiers du centre.

Malgré la nuit, l'animation est grande. On se presse devant les boutiques de bouchers brillamment éclairées, où pendent, fleuris et enrubannés, des bœufs entiers. Toute la soirée, jusqu'à une heure tardive, on ira ainsi, ouvriers et bourgeois, dames et servantes, admirer les étaux. C'est le vendredi gras, ce jour-là il est de règle de faire une promenade gastronomique; elle continuera samedi.

Le lendemain fut un jour maussade, venteux, humide et froid, prédisposant peu à admirer les villes et les paysages. Et pourtant, dès les premiers pas à travers Falaise, on est intéressé. La ville est d'aspect florissant; les magasins nombreux, bien fournis, témoignent d'un certain luxe. Le mouvement est assez considérable, mais c'est aujourd'hui marché et foire, les paysans arrivent en foule par les routes de Guibray et de Caen.

De vieilles maisons entourent la vaste place centrale; sur une des faces l'église Saint-Ger-

vais, masquée par des maisons, montre quelques détails heureux. En partie romane, et, par là, d'une sobre élégance, elle fut remaniée plus tard, dans un gothique très fleuri. La grande tour est fort belle.

Sous le porche une inscription en lettres lapidaires, du siècle dernier, restée intacte, nous en dit long sur les mœurs de ce temps :

PAR ORDO-NNANCE DE POLICE-DÉFENSE
DE-MANDIER
AU DEDA-NS DE CE-TTE ÉGLI
SE A PEINE-DE-PRISON

Les rues voisines montrent devant chaque porte des balles de coton ou de tricot chargés sur des brouettes ; nous sommes ici au milieu de bonnetiers. Falaise est un des centres les plus actifs pour leur industrie. Et cependant la ville fait peu de « bonnets », mais beaucoup de tricot.

Le marché, devant Saint-Gervais, perd à cette absence d'une coiffure jadis nationale ; le bonnet de coton serait pittoresque au milieu des formidables amoncellements de carottes, parmi les pommes rainettes à odeur douce et les choux entassés en piles régulières. Le marché se prolonge aujourd'hui par la rue de la Trinité où, de

chaque côté, au bord des trottoirs, s'alignent les innombrables chars à bancs des paysans accourus de fort loin, quelques-uns du littoral où la culture maraîchère se fait en grand. A l'extrémité de cette rue, derrière un pâté de maisons qui la masque, est l'église de la Trinité, bien belle malgré un horrible clocher moderne. Cette église ogivale était dans un navrant état de vétusté; déjà, à la Renaissance, on avait reconstruit certaines parties de l'édifice dans le goût du temps. Une restauration complète s'est imposée; le chœur a été rétabli dans sa grâce légère; on a conservé une balustrade plaquée au quinzième siècle, élégante mais contrastant fort avec les fines nervures des grandes fenêtres et des voûtes. L'église présente un détail assez curieux : au-dessous passe une rue faisant communiquer deux parties de la ville.

L'abside donne sur la place Guillaume-le-Conquérant, à laquelle l'Hôtel de Ville et surtout une statue équestre du célèbre duc impriment un grand caractère. Cette effigie est une des belles œuvres de la statuaire moderne. Le Conquérant, plus grand que nature, coiffé du casque, revêtu de la cote de mailles, sur laquelle flotte un manteau, brandissant sa bannière, est monté sur un admirable cheval debout sur ses

deux pieds de derrière. Il semble appeler à lui sa noblesse et lui prédire la victoire. Aux angles du piédestal, les statuettes des autres ducs de Normandie manquent par trop de proportion avec le groupe principal. A Falaise, plus encore qu'à Bayeux ou à Dives, le souvenir du terrible duc est resté vivace. Les Anglais viennent, par milliers, chaque année, en pèlerinage au château natal du héros.

Ce château de Falaise est une admirable ruine, moins encore par l'imposant aspect de ses remparts et de ses tours découronnés que par le site merveilleux dont il est le dominateur. Le vaste plateau de l'Hiémois a été creusé profondément par la petite rivière d'Ante, elle a mis à nu, a désagrégé les énormes masses de grès du sous-sol et les a taillées en falaises ou accumulées en formidables éboulis de roches cyclopéennes. Sur la plus haute de ces falaises se dressa le château des ducs de Normandie. Ainsi protégée par la gorge profonde de l'Ante, la forteresse prit bientôt une importance considérable. Robert le Diable en fit sa résidence.

Ce n'est plus qu'une ruine grandiose. Les toitures et les voûtes se sont effondrées, les tours sont des abîmes, on ne peut aller à travers les salles écroulées que par de frêles passerelles

accrochées aux murailles. Mais des remparts et des parties de tour où l'on peut encore s'aventurer, la vue est superbe sur la ville aux toits en amphithéâtre, la profonde vallée d'Ante, les petites collines rocheuses décorées du nom de Mont-Mirat et les lointaines campagnes. La femme du concierge, qui me conduit dans ce dédale de couloirs, d'escaliers et de débris, montre une fente dans la muraille du rempart, — ce serait la brèche par laquelle monta le roi Henri lors d'un siège fameux —, le cachot où Arthur de Bretagne fut enfermé par ordre de son oncle Jean sans Terre, et la chambre où Arlette donna le jour à Guillaume le Conquérant. D'une des fenêtres, le guide indique la fontaine où la jolie fille du pelletier de Falaise fut distinguée par Robert le Diable. Robert le Diable avait de bons yeux, la tour est bien haute !

En dehors de ces souvenirs chers au cœur des miss d'outre-Manche, le château n'offre au visiteur qu'un intérêt restreint. Combien il est plus beau vu du dehors, de la vallée de l'Ante surtout ! Une partie des remparts se dresse au-dessus d'un mail planté d'arbres touffus, sous lesquels se tient aujourd'hui la foire au bétail. Les paysans sont quelconques : casquette de

drap, blouse bleue, pour quelques-uns une veste en peau de bique.

Un sentier descend vers l'Ante au pied des rochers supportant le donjon carré et la tour Talbot. D'ici les ruines prennent un caractère saisissant; à grands cris des vols de corneilles s'échappent des fenêtres vides. Comme écrasé sous la gigantesque masse, le faubourg du val d'Ante suit les rives du ruisseau; c'est une succession de petites tanneries, occupant parfois des demeures jadis élégantes. Ces fabriques remontent au temps de Robert le Diable, elles étaient la fortune de la ville, aujourd'hui encore elles entrent pour beaucoup dans sa prospérité. Tout à l'heure, au château, la concierge, pour me montrer la profondeur du puits, y jeta, enflammé, un numéro de la *Halle aux cuirs;* c'est un organe fort lu par les descendants des pelletiers dont fut issu, par Arlette, le vaillant duc Guillaume.

Près d'une de ces usines, dans une muraille, s'arrondit la niche qui protège le lavoir d'Arlette, *Arlette's Well*, comme le dit une inscription à l'usage des pèlerins britanniques. C'est une source assez peu abondante, mais autour bouillonnent d'autres fontaines; réunies, elles vont alimenter des lavoirs; leur eau, d'une limpidité

admirable, réfléchit les piliers et les auvents, abris des laveuses, dont les charpentes originales datent de bien loin.

Arlette's Well va grossir les eaux de l'Ante qui, gaiement, courent d'usinette en usinette, faisant tourner des roues d'où elles s'échappent en cascades de perles, bordant de misérables maisons déjetées, moussues, lépreuses, mais chacune ornée d'un géranium ou d'un fuchsia. Par les fenêtres ouvertes, vient le bruit des métiers circulaires où l'on tisse le coton pour les fabricants; le produit est très simple, c'est un immense tuyau de tricot de coton dans lequel d'autres ouvrières découperont l'encolure et placeront les manches. Ce faubourg d'Ante, d'où l'on sort par une porte de l'ancienne enceinte de la ville restée debout, est bien plus curieux que la cité supérieure.

Les bonnetiers fabricants sont assez rares à Falaise même, la plupart des comptoirs de réception, des ateliers de coupe et des bureaux sont au delà de la gare, dans le vaste faubourg de Guibray, véritable ville dont l'importance économique est considérable. Le chemin de fer et un beau parc public séparent les deux quartiers réunis par une rue montueuse très animée.


CARTE D'ENSEMBLE DE LA NORMANDIE
RÉPARTITION ENTRE LES VOLUMES 6, 54 ET 63
ILE DE GUERNESEY
JERSEY
Cherbourg
Beaumont
Barfleur
St Pierre-Eglise
St Vaast
Octeville
Les Pieux
Valognes
Montebourg
St Marcour
Bricquebec
Carteret
St Sauveur-le-Vicomte
Ste Mère-Eglise
Barneville
Pont l'Abbé
la Haye du Puits
Carentan
Trevières
Port-en-Bessin
Isigny
Lessay
St Jean-de-Daye
Periers
Bayeux
Creully
Douvres
CAEN
Tilly-sur-Seulles
Balleroy
Marigny
St LO
Coutances
St Sauveur-Lendelin
Caumont
Evrecy
Torigni-sur-Vire
Villers-Bocage
Aunay
Canisy
Montmartin-sur-Mer
Cérisy-la-Salle
Tessy-sur-Vire
Percy
Gavray
Villedieu
la Besace
Bény-Bocage
Vassy
Vire
6e.
Bréhal
Granville
la Haye-Pesnel
St Sever-Calvados
St Pois
Sartilly
Avranches
Brecey
Juvigny
Sourdeval
Tinchebray
Condé-sur-Noireau
Mortain
Barenton
Isigny
St Hilaire-du-Harcouët
Pontorson
St James
le Teilleul
Passais
Domfront
Flers
Messei
Briouze
Falaise
Thury-Harcourt
Bretteville
Mézidon
Bourguébus
Troarn
Dozulé
Cambremer
Putanges
Ecouché
Argentan
Trun
Exmes
Gacé
Vimoutiers
Livarot
Coulibœuf
la Ferté-Macé
Carrouges
Juvigny-sous-Andaine
Mortrée
Sées
Courtomer
le Mêle-sur-Sarthe
ALENÇON
Mamers
Fougères
Mayenne
52e VOLUME
2e VOLUME
1er VOLUME
Le Merlerault
Moulins-la-Marche
Tourouvre
Laigle
Rugles
la Ferté-Frênel
Broglie
Orbec
St Pierre-sur-Dives
Lisieux
Thiberville
Bernay
Pont-l'Évêque
Honfleur
Trouville
Beuzeville
Pont-Audemer
Cormeilles
St Georges-du-Vièvre
Brionne
Beaumont-le-Roger
le Neubourg
Beaumesnil
Conches
54e.
Breteuil
Damville
Verneuil
Nonancourt
Brezolles
la Ferté-Vidame
Senonches
Châteauneuf
Dreux
CHARTRES
Anet
St André-de-l'Eure
EVREUX
Pacy-sur-Eure
Vernon
Gaillon
Louviers
Elbeuf
Pont-de-l'Arche
les Andelys
Écos
Gisors
Etrépagny
Fleury-sur-Andelle
Lyons-la-Forêt
Boos
ROUEN
Routot
Bourgtheroulde
Montfort-sur-Risle
Quillebeuf
le Havre
Lillebonne
St Romain-de-Colbosc
Montivilliers
Bolbec
Goderville
Criquetot-l'Esneval
Etretat
Fécamp
Valmont
Ourville
Fauville
Yvetot
Caudebec-en-Caux
Duclair
Pavilly
Maromme
Clères
Darnetal
Buchy
Argueil
Gournay
Forges-les-Eaux
St Saëns
Yerville
Tôtes
Doudeville
Bacqueville
Cany-Barville
St Valery-en-Caux
Fontaine
Longueville
Bellencombre
Neufchâtel
Londinières
Envermeu
Dieppe
Offranville
Blangy
Aumale
63e.
Gamaches
Eu
Le Tréport
Abbeville
17e VOLUME
Mantes
VERSAILLES
Houdon
47e VOLUME



L'HIÉMOIS, L'HOULME ET LE BOCAGE NORMAND

Presque chaque maison a son comptoir. Par les fenêtres, on distingue de grandes tables sur lesquelles les « tuyaux » de coton sans coutures — je ne trouve pas d'autre terme — sont livrés aux coupeuses qui taillent et préparent l'ouverture des manches, elles-mêmes découpées dans le tissu circulaire. Ces pièces ainsi « patronnées » sont livrées à des ouvrières qui feront les coutures et les ourlets et placeront les boutons.

La division du travail a permis au tissage à domicile de se maintenir; l'article classique de Falaise ne se fait guère qu'à la main sur le métier dit « circulaire ». Le fourreau de tissu obtenu sert à fabriquer indifféremment les jupons de femme, les caleçons, les gilets de chasse et les bonnets de coton.

Bien que les Normands et les Normandes aient presque entièrement abandonné cette singulière coiffure, on fabrique encore autant de bonnets que jadis. D'après un des industriels à qui je me suis adressé, le Midi est le grand débouché du bonnet de coton. Celui-ci trouve une place honorable dans tous les trousseaux. Dans le Midi et en Bretagne, il a un emploi macabre : on en coiffe les morts. En dehors de l'article courant, Falaise fait un bonnet fin pour les environs de Caen et de Bayeux.

Le métier circulaire date seulement de 1830. Depuis plus de cent ans, le tricot se faisait au moyen d'un métier carré ; lorsqu'on voulut transformer l'outillage, il y eut une véritable émeute. Maintenant l'emploi du métier circulaire est entré dans les mœurs, mais le nombre est resté assez stationnaire depuis l'enquête faite par Louis Reybaud, vers 1863. Il évaluait alors à 1.200 ou 1.500 le nombre des métiers dans l'arrondissement de Falaise ; 10.000 femmes et enfants et près de 400 employés achevaient la fabrication par la couture et la doublure ; chaque métier utilisait de 20 à 22 kilos de coton par semaine. Aujourd'hui, les salaires atteignent à Falaise de 3 francs 50 à 4 francs par jour, les femmes gagnent 2 francs 50 à 3 francs ; c'est un accroissement sensible sur les chiffres relevés par Louis Reybaud.

Il semble que le nombre des fabricants de Guibray ait diminué depuis ce temps ; en parcourant le Bottin, je ne trouve guère qu'une cinquantaine de maisons et Reybaud en signalait soixante-dix (1).

Quant aux ateliers mécaniques, ils sont encore

---

(1) La diminution s'est encore accentuée, Troyes (21e volume du *Voyage en France*) monopolise de plus en plus l'industrie bonnetière.

peu nombreux ; Falaise en a laissé le monopole à Troyes. Cependant on cherche des produits nouveaux ; un industriel, qui m'a fort agréablement accueilli, M. Cliquet, s'est mis à fabriquer des tissus de couleur, jusqu'ici spécialité des Anglais et connus sous le nom de « vigogne » et de « mérinos ». D'importants ateliers de teinture et d'apprêt, dont les couleurs sont d'une grande vivacité, ont permis d'entreprendre la lutte contre nos concurrents. Falaise, depuis les environs de l'an 1885, tend à centraliser la production pour nos colonies et les pays tropicaux. Madagascar vient de lui offrir de nouveaux et importants débouchés dans toutes les mers du Levant, mais en Algérie et dans le reste de l'Afrique surtout, où le tricot remplace la chemise, on s'approvisionne exclusivement en produits de Falaise. Dès maintenant, m'a dit M. Cliquet avec une satisfaction bien légitime, on ne craint plus la concurrence de l'Allemagne [1].

(1) L'industrie de Falaise s'est modifiée un peu depuis la première édition de la 6e série du *Voyage en France,* embryon u présent livre. Le rapporteur du jury à l'Exposition de 1900 en disait : « Au lieu des pantalons et des gilets d'il y a quelque vingt ans, de confection et de qualité fort secondaires, dans lesquels les bandes ou les ceintures de toile, apprêtées au plâtre et chargées de 200 ou 300 °/₀ ou bien encore de boutons de plomb, permettaient, pour un article vendu au poids, de pratiquer un bon marché plus apparent que réel, nous avons trouvé

Ce n'est pas tant à cette industrie, pourtant florissante, que Guibray doit sa réputation ; le village primitif, qui a conservé une belle église romane, a été doté au onzième siècle d'une foire devenue rapidement la plus importante de l'Ouest, comparable à Beaucaire dans le Midi. Elle a naturellement périclité, mais elle est considérable encore pour son marché aux chevaux. La foire se tient en août ; à ce moment, Guibray n'est pas assez vaste pour recevoir la foule accourue de toute la Basse-Normandie, du Merlerault et du Perche.

Aujourd'hui, en dehors de la rue où sont les bonnetiers, le faubourg est d'un calme profond ; c'est un gros village entourant une vaste place et possédant quelques vieilles maisons ayant conservé leurs boutiques anciennes avec les grands bancs de pierre servant d'éventaires.

Une vieille eau-forte, dessinée par François Chauvel en 1658 et dont il a été fait une repro-

---

des produits bien confectionnés en matière convenable, imitation de mérinos ou en coton, qui gardaient de l'ancien article falaisien un bon marché relatif qui ne le rappelait en rien comme confection. C'est que Falaise, comme les autres centres de production, a subi la loi et les exigences croissantes de la consommation. Concurrencé d'abord par le gilet de chasse en laine à bon marché, puis par la confection en drap à bon marché, il lui a fallu modifier son genre pour ne pas disparaître.

duction vendue chez les libraires de Falaise et de Caen, nous a conservé l'aspect de ce grand rendez-vous commercial. La foire était divisée en vastes compartiments bordés de baraques que le plan cavalier reproduit avec une amusante minutie; chaque marchandise, chaque catégorie d'animaux était parquée dans un quartier spécial. A droite de l'église étaient les « *escuries des cheuaux Almans* » ; plus bas, les « *escuries des cheuaux Bretons* » ; dans les cours, derrière les maisons des rues de la Madeleine et du Pavillon, encore existantes, on remisait en grand nombre et l'on faisait trotter les chevaux à l'essai. A gauche de l'église, derrière la « rue aux Anglois », était la « fosse aux cuirs », proche l'hostellerie du Cheval Blanc. Dans une grande prairie, on voit les jeunes gens faire une ronde. Les baraques formaient des rues portant les noms de villes ou d'industries ; il y avait les rues de la Vieille draperie, de Tours, d'Alençon et de Paris. Entre ces deux dernières s'étendait une vaste cour appelée la « fosse aux draps », remplie de marchands de lainages. Puis venaient les rues de *lépicerie,* de Rouen, et de la Dindonderie enfermant la « *fosse aux thoilles* ». Au delà, la rue Quincaillerie achevait la rangée régulière de baraques. Tout auprès était le marché aux chevaux, puis on

entrait dans la partie amusante de la foire ; des hangars appelés « *beuuettes* » abritent des quantités de clients. Ces buvettes sont fort achalandées ; les clients y lutinent volontiers les servantes. Debout sur deux tonneaux, un charlatan annonce ses remèdes ; plus loin des ivrognes se collettent ; sur des tréteaux les bouffons font la parade ; ailleurs, des acrobates font des tours. Prolongeant la rue de la Madeleine, une longue file de cabarets se présente avec ses enseignes : il y a « *Laigle dor, Teste noir ; le Sermon, la Belle estoile* », etc... Devant ces tavernes réservées sans doute à la noblesse, des gentilshommes en hautes bottes à entonnoir croisent le fer pendant que les femmes fuient effarées. Mendiants, culs-de-jatte, diseurs de bonne aventure, des chasseurs portant des faucons sur le poing ; de belles dames et de bons bourgeois se promènent près du marché aux bœufs pendant que des amis, heureux de se rencontrer, s'embrassent tendrement.

Le tableau a certainement bien changé depuis cette époque, il a perdu en pittoresque ; les blouses bleues et les vestons font piteux effet auprès de ces splendeurs, mais les cabarets ne sont pas moins fréquentés que les *beuuettes* d'il y a deux cents ans.

Cependant les rues de Guibray, endormies à l'ombre de l'église Notre-Dame, ont conservé l'aspect d'autrefois, telles les rues de la Madeleine et du Pavillon. De même au cœur de Falaise, une rue large et silencieuse, bordée de panonceaux de notaires, d'huissiers et d'avoués, évoque singulièrement toute la Normandie processive.

II

ENTRE LA DIVES ET L'ORNE

Les troupeaux migrateurs. — Les pépinières d'Ussy. — L'aubépine. — Une idée de Turgot. — Le château de Bons. — La Brèche-au-Diable. — Le tombeau de Marie Joly. — Dans la Campagne de Caen. — La vallée du Laison. — Les filets de Saint-Sylvain. — Saint-Pierre-sur-Dives. — En remontant la Dives. — La forêt de Gouffern. — La Cheminée-aux-Loups.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Falaise N.-E., S.-E.; Alençon N.-E.)

Mortrée. Février.

En traversant la gare de Falaise, mon attention fut attirée par de longs convois de voitures chargées d'arbres de pépinières soigneusement emballés dans la paille, ou des caisses percées de trous d'où sortait parfois un rameau. Je me suis approché, et j'ai vu que tous ces colis, destinés à l'Amérique, à l'Allemagne ou à l'Angleterre, étaient expédiés par des pépiniéristes d'Ussy [1]. J'avais plusieurs heures encore, j'ai frété une voiture et suis parti pour ce village

(1) Depuis l'ouverture du chemin de fer à voie étroite de Caen à Falaise qui dessert Ussy, ces transports ont lieu par voie ferrée.

inconnu, sauf des dessinateurs de parcs et de jardins.

Nous sommes sortis par la route de Caen, formant une avenue plantée de grands arbres et bordée de belles demeures, châteaux plutôt que villas. Après les dernières maisons, je remarque des inscriptions telles que : *Attache pour cinq cents bœufs*. Mon cocher me dit que Falaise est un point de passage pour les animaux destinés à l'engraissement. Des bandes de cent à cent cinquante bœufs arrivent à la fois, venant de la Manche ; ces animaux, ayant été élevés en plein air, ne sont point accoutumés aux étables ; il faut donc, même pendant les étapes, les parquer à l'attache dans les champs. Ces jeunes bœufs sont très maigres au moment de leur migration, mais après avoir passé quatre mois dans les pâturages, ils sont engraissés et peuvent être envoyés à la Villette ; il n'est pas rare de voir gagner 400 francs sur un seul animal. Les animaux dirigés par Falaise ne se rendent pas dans le pays d'Auge, on les conduit dans les beaux pâturages de Bazoches-en-Houlme, village de l'Orne, à 10 kilomètres de Falaise. A la fin de février commence généralement le passage des troupeaux amenés par des courtiers. Ceux-ci prélèvent 10 francs par bœuf.

Les bénéfices réalisés par les gens de Bazoches ont séduit la population du pays que nous traversons par la route d'Harcourt. Beaucoup de champs jadis cultivés sont transformés en herbages, on n'a que la peine de les enclore de fossés et de les complanter en pommiers.

Le plateau serait assez monotone s'il n'avait conservé de beaux châteaux avec de grands bois et de majestueuses avenues. Le château de la Tour, notamment, est précédé d'une allée de chênes véritablement merveilleuse.

Au delà des ruines de l'abbaye de Villers et du village de Villers-Canivet, la plaine est fort unie jusqu'à Ussy, mais les abords de ce village témoignent d'une grande prospérité. De beaux parcs plantés d'arbres rares, des poiriers en espaliers contre les façades des maisons révéleraient l'industrie du pays à des regards non prévenus.

Tout le monde est pépiniériste ici, les uns en grand, ceux-là en petit, d'autres comme ouvriers. D'immenses champs qui semblent des prairies sont des semis de pins et de sapins ; à côté, des hêtres grands comme la main, des noisetiers hauts comme le pouce, des chênes qui tiendraient dans un gobelet, formentd'a utres champs très divers de coloration. La pré-

sence d'une telle industrie agricole, loin des grandes voies de communication, à la marge de la plaine de Caen, entre les profondes vallées de la Laise et du Laison, est une véritable surprise.

Pour connaître la genèse de ces pépinières, je me suis adressé à l'un des plus grands planteurs d'Ussy, M. Levavasseur. Je lui dois de curieux renseignements. Au siècle dernier, Ussy n'avait pas encore entrepris ses cultures, lorsque Turgot, possesseur de la seigneurie de Bons, fit construire un château et planter un parc autour de ce village. Mais on manquait de plants. Turgot fit tenter à Ussy, sur les terrains qui semblaient favorables, des semis de chênes et d'arbres forestiers. Ces essais réussirent admirablement, on montre encore un cèdre issu des semis ordonnés par le grand ministre. Le château de Bons où se réunissait une société nombreuse, où Turgot attirait même des comédiens de Paris, répandit la réputation des pépinières d'Ussy. Cette notoriété restait encore locale, quand, vers 1836, quelques pépiniéristes essayèrent d'étendre leur sphère d'action; ils voyagèrent, allèrent jusqu'à Rouen. Pourtant il fallut les chemins de fer pour donner un essor décisif.

Vers 1846 ou 1847, on construisait la ligne



Ouilly le Tesson
Montboint
Manoir Ch.
Nº 158
la Grange de Dîme
Playe
Soumont
Mⁱⁿ de Flans
St Quentin de la Roche
Tombeau de Marie Joly
Ancien Camp
Potigny
la Hunière
Fontaine-le-Pin
Bray en Cinglais
le Bequet
Ane Camp
le Mesnil
Tournebu
la Commanderie
Carrefour du Cormier
Clair Tizon
la Vallée
les Chênaies
Bruyère d'Ussy
Bons
Chau
la Forge
Fassilly
le Haut de Bons
Four à Chaux
Chau de Torps
Torps
Hamel
la Cressonnière
Ussy
Villers Canivet
le Cognet
Soulangy
le Pôt
le Bout de Viel
Glatigny
St Loup
Chau de St Loup
Touffe de Soulangy
le Val Manger
Pont Grumant
Orme de Grosles
la Rue
la Plantre
la Cr. Carel
la Baronnie
le Bas du Pôt
Fours à chaux
Cour aux Normands
Cour d'Aubrie
la Roche
monument celtique
la Ferme
la Bouverie
Pré de Pille
Jean le Port
Mézidon
Fontaine
Bourg
les Trois Minettes
la Haie Percée
Bouillons
Rivière
Moyon
la Bergerie
Raumy
Roquerel
les Hts Vents
le Marais
Fours
183
190
195
184
179
175
170
168
182
163

de Rouen à Paris. L'entrepreneur des clôtures se trouva à court d'aubépine, il en chercha partout ; à Laigle un pépiniériste lui parla d'Ussy, il s'y rendait, quand, à Argentan, il rencontra un planteur d'Ussy, le père Jouvin ; celui-ci lui vendit en quantité des plants d'aubépine. Ce père Jouvin continuait la tradition des autres pépiniéristes qui allaient à Caen, portant mille cinq cents plants sur le dos, car il n'y avait alors ni routes ni chemins de fer.

Ce débouché fut une fortune pour le village.

La création des voies ferrées nécessitait des millions de plants ; dès 1856, on pouvait faire face à toutes les demandes. Peu à peu l'éducation commerciale se faisait. Les paysans planteurs devenaient de grands commerçants, parcourant le monde pour trouver des essences nouvelles et se créer des débouchés. Aujourd'hui l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, la Hollande, l'Angleterre, l'Amérique s'approvisionnent dans ce village. L'Amérique demande surtout des arbres à fruits : poiriers, pommiers, pruniers, cerisiers, merisiers. Ailleurs, on cherche l'arbre forestier.

Les cultures s'étendent sans cesse ; les plantations nouvelles se font de préférence sur d'anciennes prairies riches en humus. L'ensemble couvre de 125 à 150 hectares ; la valeur totale

des produits atteint près de 800.000 francs. Six ou sept grands pépiniéristes produisent tous les arbres et arbustes connus, une maison a même créé une succursale à Orléans [1]. Cent à cent vingt cultivateurs font des arbres forestiers.

Il y a des cultures partout autour d'Ussy, mais surtout dans un vallon riant descendant à la Laise, sinueux, aux pentes bien dessinées, arrosé par un joli ruisseau; les pépinières s'y étendent pendant 4 kilomètres, transformant en jardin ce délicieux coin de l'Hiémois.

J'ai pris congé de M. Levavasseur pour rentrer par Bons où je voulais voir les débris du château de Turgot, dont il reste seulement deux pavillons.

Quand nous les eûmes dépassés, mon cocher me dit :

— Vous n'allez pas visiter le tombeau de Mont-Joly.

— Qu'est-ce que cela?

— Oh! un tombeau bien antique, du temps des Romains. Tous les étrangers y vont!

Il se faisait tard, un tombeau antique cela ne

(1) Sur les pépiniéristes d'Orléans, voir le 1er volume du *Voyage en France*.

me disait rien. Mais en lisant la carte, je vois que ce tombeau est voisin de la Brèche-au-Diable, site célèbre en Hiémois. En route donc pour le tombeau, par une voie plutôt difficile. On monte pour atteindre un chemin rocheux aboutissant à une jolie chapelle romane. Il y a là une auberge. Le propriétaire me confie une énorme clé et m'indique le chemin du tombeau. Cent mètres à peine. Une porte à ouvrir, un jardin ombragé d'arbres verts, de fausses ruines, des inscriptions sans nombre, un mausolée à quatre faces. Un bas-relief représente une femme étendue entre deux génies, en qui mes souvenirs mythologiques me montrent Melpomène et Thalie. Des inscriptions françaises, où le mot *sensible* revient souvent, des lamentations dans le style emphatique du Directoire me font croire un instant à une invention d'un ami de la littérature classique qui aurait voulu créer un mausolée factice semblable aux pastiches d'Ermenonville (1), mais c'est bien un tombeau. C'est celui de Marie Joly, de la Comédie-Française. Il a donné son nom à la colline de Mont-Joly.

Marie Joly est morte à trente-sept ans, en

(1) Sur Ermenonville, le tombeau de J.-J. Rousseau et les pastiches d'édicules antiques, voir le 42e volume du *Voyage en France* (*Valois*).

plein talent et en pleine beauté. Son mari, Franquet-Dulomboy, et ses camarades firent embaumer son corps et cherchèrent un site romantique pour placer sa dépouille. Marie Joly était-elle de ce pays, avait-elle joué à Bons, chez Turgot ? Je l'ignore.

Dans sa course à travers la plaine, la petite rivière de Laison, rencontrant une colline qui lui barrait le passage, l'a rongée, s'y est frayé une gorge étroite, profonde de 50 mètres, bordée de rochers superbes, dans lesquels croissaient des pins et des bruyères. Au fond de l'abîme, la rivière gronde, bondit en cascade, passe sous des ponts rustiques. C'est plein de couleur et de bruit. Jamais paysage ne fut plus inattendu que celui-ci, dans cette plaine de Caen aux ondulations monotones. Ces entassements de roches, ces eaux tumultueuses, cette sauvagerie, arrangée, il est vrai, par les châtelains d'une demeure voisine, prennent une véritable grandeur. Les Normands du plat pays, surpris par l'aspect de cette gorge de Saint-Quentin, lui ont attribué une origine fantastique. C'est la *Brèche-au-Diable*.

Ce défilé de la Brèche-au-Diable est court, mais il mérite la réputation qu'on lui fait à Fa-

laise. Dans cette Campagne de Caen si monotone, les ruisseaux et les rivières, par les sillons profonds qu'ils creusent, seraient les seuls détails vraiment pittoresques s'il n'y avait autant d'églises et de châteaux intéressants.

La vallée du Laison est une des plus gracieuses de ces érosions du plateau, une des plus vivantes aussi, les villages s'y suivent en une véritable rue, rarement interrompue. Quand le ruisseau, échappé aux schistes de son défilé, voit s'entr'ouvrir l'horizon, c'est pour couler entre les hameaux dont presque tous s'ornent d'un château, les uns encore noble résidence, les autres devenus fermes. Les églises méritent une visite, œuvres de l'époque romane ou des premiers temps de l'ogive. Ouilly-le-Tesson a son manoir féodal du quatorzième siècle, réduit au rôle d'exploitation agricole ; tout auprès, Assy conserve un beau château de la fin du dix-huitième siècle, enveloppé d'un parc d'une charmante diversité avec ses rochers, ses bois bien percés, ses larges pelouses. L'édifice a succédé à un autre plus ancien, dont il reste une chapelle de la Renaissance.

En aval, Rouvres et Maizières ont de remarquables églises et des châteaux. La plaine possède elle-même beaucoup d'anciens et curieux

logis, ses villages, plus espacés, dont plusieurs ajoutent à leur nom le suffixe la Campagne pour préciser leur situation dans le pays de Caen, ont aussi manoirs et vieilles églises.

L'un d'eux, Saint-Sylvain, est le centre d'une curieuse industrie : la fabrication des filets pour les provisions et la chasse, des caparaçons, c'est-à-dire des grands filets qui protègent les chevaux contre les mouches, des béguins et oreillers qui ont le même rôle bienfaisant. Les filets destinés aux carniers ont amené la production de ceux-ci, puis de nombreux articles complétant l'équipement des chasseurs. Plusieurs maisons se partagent le travail.

Saint-Sylvain occupe les deux versants d'un val étroit, au fond duquel coule la Muance bordée de hameaux. Le village est ancien car son église a des parties du treizième siècle. Il constitue, au milieu de ces campagnes vouées à la culture, un centre intéressant de labeur se rattachant peut-être à l'industrie dentellière. Un des articles produits par les ateliers est d'ailleurs de la *dentelle en filet.* Certes, il y a loin des mailles larges d'un carnier de chasse aux délicats produits d'Alençon, mais en somme quelque ressemblance existe dans le travail.

De chaque côté du vallon de la Muance la

Campagne de Caen déploie ses amples collines. Les noms de village se parent presque tous de celui du pays. En allant à Saint-Pierre-sur-Dives, j'ai traversé Fierville, Bray, Vaux, Magny, qui tous se surnomment la Campagne. Le chemin de fer, au nord, marque à peu près exactement la fin de la région, la vallée d'Auge commence aussitôt. Le Laison sort de la Campagne à Canon, où naquit le grand géologue Élie de Beaumont.

A l'est, la Campagne finit nettement au bord de la Dives dont la rive droite est aussi accidentée que la rive gauche est monotone. Une mignonne ville, Saint-Pierre, doit sa prospérité à sa situation aux confins de deux contrées, fort dissemblables, pour lesquelles elle est un lieu d'échanges. Dans cette zone où les centres communaux sont d'infimes hameaux et, parfois, une mairie isolée dans les champs, Saint-Pierre, malgré sa faible population [1] est un centre considérable, mais il a perdu ce qui en faisait jadis un lieu d'attraction, l'abbaye fameuse fondée au onzième siècle, dont les moines furent dispersés par la Révolution.

---

(1) 2.302 habitants dont 1.739 dans la ville même, le reste éparpillé dans la campagne (1911).

L'abbaye a toutefois laissé d'importantes parties, notamment l'église que l'on peut admirer même après avoir vu les cathédrales de Lisieux, de Bayeux et de Sées. Elle est d'une grande majesté, grâce aux deux tours, fort dissemblables, qui encadrent une façade à pignon ornée de deux superbes arcades ogivales. Une des tours, romane, porte une haute flèche, l'autre, beau spécimen de l'art gothique au quatorzième siècle, est couronnée d'un toit pyramidal. Trois nefs avec triforium, un transept supportant une tour massive mais élégante du treizième siècle, le chœur entouré de belles chapelles rayonnantes sont dignes de nos grandes cathédrales. Les archéologues considèrent comme une œuvre unique le carrelage céramique du chœur.

Des bâtiments de l'abbaye quelques parties ont subsisté, notamment une splendide salle capitulaire accolée au transept et divisée en deux parties par d'élégantes colonnes projetant des nervures à la voûte. La ville conserve un peu de son aspect monacal, elle garde de vieux logis et une antique halle de pierre, à grand comble, divisée en trois nefs. Cet édifice, œuvre des moines, révèle que, dans le passé, Saint-Pierre était peut-être, plus encore qu'aujourd'hui, un grand marché pour la région. Aujourd'hui, Saint-Pierre

vit du commerce des produits agricoles : beurre, fromage, bétail. Une seule industrie s'y exerce : la tannerie, les établissements bordent la Dives qui fait mouvoir des moulins à tan.

En amont de la ville, la Dives coule avec lenteur dans une large vallée bordée de hauteurs molles, dénudées, offrant plutôt les caractères de la Campagne de Caen que celui du pays d'Auge, bien que les terrains à herbages et à pommages commencent seulement à plus d'une lieue à l'est. Les villages se suivent à courts intervalles, riants, dotés de belles églises et de châteaux. Grisy, Vendeuvre, Jort, offrent ainsi d'aimables tableaux. Dans l'intérieur du pays, nombreux sont les vestiges du passé. Sur la rive droite, surgissent les ruines féodales de Courcy ; sur la rive gauche, Perrières conserve d'intéressantes parties d'un prieuré dont l'église, la grange dîmière, la porte d'entrée sont des œuvres remarquables du treizième siècle. La grange aux dîmes est un des types les plus monumentaux de ces vastes docks — comme nous dirions aujourd'hui — où les moines recueillaient les contributions de leurs serfs ou vassaux. 40.000 gerbes de blé pouvaient tenir dans le vaste vaisseau que recouvre un immense toit. Ce riche prieuré, qui dépendait de l'abbaye de Mormoutiers, couvre le sommet

d'une butte de grès quartzite activement entaillé par les carriers.

Le pays s'accidente, des collines surgissent, modestes de hauteur, mais fières de formes, revêtues de bois, l'une d'elles, entre Perrières et la Dives, porte le nom ambitieux de Monts d'Éraines, le point culminant, 152 mètres, se dresse à 133 mètres au-dessus de la Dives et domine le riant bassin de Falaise dans lequel descend la claire riviérette d'Ante. Des « Monts » d'Éraines, le terrain s'abaisse vers le confluent de l'Ante, de la Dives et de la Truine ; la vallée, ample et fraîche, admirablement irriguée est un, des plus riches terroirs de Normandie, très rustique. La réunion des eaux est marquée par le bourg de Morteaux dont un écart, Coulibœuf, donne son nom à la gare d'où l'embranchement de Falaise se détache de la ligne de Caen. Près de la gare, un joli village, Damblainville, conserve une église du treizième siècle dont le chevet est orné de curieuses sculptures.

A Coulibœuf, le chemin de fer abandonne la Dives pour s'élever sur le versant de hautes collines revêtues de bois, qui séparent le bassin du petit fleuve de celui de l'Orne. Cette chaîne renferme des sites fort pittoresques au sein de ses grands bois dont la masse principale, la forêt de

Gouffern (1), ne couvre pas moins de 3.338 hectares. Le massif est fort connu des géologues à cause de sa constitution. Du côté de Falaise, c'est un éperon du Bocage où le grès armoricain est revêtu par la forêt de Saint-André ou bois de Feuillet, vaste de 668 hectares, tandis que le long massif sylvain de Gouffern est en grande partie sur le crétacé. La route de Falaise à Argentan s'élève rectiligne sur ces hauteurs par de raides pentes entre la forêt de Saint-André et une ride étrangement droite derrière laquelle s'étend le pays d'Houlme.

Cette région forestière attira la vie monastique. Vignats, où le chemin de fer s'élève par des rampes assez fortes, garde les débris de l'abbaye de Sainte-Marguerite ; entre la forêt de Saint-André et Falaise, sur le territoire de la Hoguette, le hameau de Saint-André s'est formé autour d'une autre abbaye, dite de Saint-André-en-Gouffern. Ce nom montre que celui de Gouffern s'étendait jadis à toute la région. L'abbaye de Saint-André était une des plus riches, elle ne rapportait pas moins de 24.000 livres.

(1) Le service forestier appelle cette forêt Silli-en-Gouffern. La carte d'État-major dit simplement de Gouffern, ce qui paraît plus exact, Silli étant au cœur de la forêt dans un défilé qui divise celle-ci en deux parties.

Au delà de Vignats, la voie ferrée remonte un val étroit entre des pentes couvertes d'ajonc, de bruyère, de pins et de sapins. Le ruisseau de la Filaine qui l'arrose reçoit le Risbec et, grossi, parcourt un passage foré dans la chaîne entre de superbes rochers. Ce site, qui attire les promeneurs de Falaise et Argentan, se nomme la Cheminée-aux-Loups, une fissure plus étroite est la Venelle-aux-Loups. A l'issue du pittoresque défilé, la Filaine [1] fournit une jolie cascade au moulin de Saint-Nicolas.

Tout ce petit pays de collines et de grands bois mérite d'attirer les visiteurs. Il est fort étroit. Bientôt route et chemin de fer l'ont traversé pour pénétrer dans l'Houlme, puis atteindre la Campagne d'Argentan à travers laquelle erre l'Orne devenant réellement rivière par l'afflux des innombrables ruisseaux et rivièrettes descendus des hauts massifs revêtus par les forêts d'Écouves et d'Andaine.

---

(1) On écrit aussi Philène.

III

LA CAMPAGNE D'ALENÇON

Sées. — Un évêché de village. — Gare gothique. — Conté et ses crayons. — Alençon. — Horreur de la locomotive. — Deux industries mortes : la toile et le point d'Alençon. — Dans la forêt d'Écouves. — Au pays des bons chevaux. — Le haras du Pin.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Alençon N.-E., S.-E. ; Mortagne N.-O., S.-O.)

Sées.

Oh ! l'étrange ville épiscopale ! Une des deux ou trois dernières capitales diocésaines dont Sainte-Beuve, à propos de Pavillon, le pieux évêque d'Aleth, appelait les titulaires des « évêques de village ». Et Sées est bien village, malgré ses 4.500 habitants (1). Beaucoup de petites villes de ce pays, moins peuplées, simples chefs-lieux de canton elles aussi, ont un air plus citadin.

---

(1) La ville est en décadence ; au recensement de 1911 elle ne comptait plus que 3.922 habitants dont 2.579 de population municipale agglomérée. En 1820 elle en avait 5.500.

Mais la tradition a maintenu à Sées le rang épiscopal. Alors que, partout ailleurs, on faisait table rase des anciens souvenirs religieux pour encastrer les sièges établis par le Concordat dans l'ordonnance géométrique des préfectures et sous-préfectures, trois bourgades conservaient leur antique suprématie religieuse : Viviers, Aire-sur-l'Adour et Sées. Des trois, celle-ci a le moins gardé son caractère de ville religieuse. On comprendrait une cathédrale à Domfront, la tortueuse et noire petite ville aux maisons de granit, dressée au sommet d'une roche gigantesque, mais Sées, avec ses maisons de pierre blanche, ses rues de mince bourgade, attendant six jours par semaine la vie que lui amènera le marché hebdomadaire, les écuries campagnardes, les granges pleines de foin qu'on rencontre jusqu'aux abords de la cathédrale, n'a rien de suggestif. On la trouverait gentillette, si l'on n'était désappointé ; on rêve d'une ville de prêtres, aux maisons de bois sculptées, aux larges auvents, aux magasins d'objets de piété, aux nombreuses chapelles, et ce serait un chef-lieu de canton quelconque, si les tours de la cathédrale et la vaste toiture de la nef ne lui donnaient quelque grandeur. Le moins banal est peut-être la gare du chemin de fer. L'architecte chargé de doter

Sées de cet édifice moderne et utilitaire a imaginé de mettre la station en harmonie avec la physionomie d'une archaïque cité ecclésiastique. Rêvant sans doute un Sées semblable à Bayeux, à Coutances, à Tréguier, à toutes les cités gothiques ou romanes qui avaient des cathédrales, il eut l'idée de donner à Sées une gare de physionomie médiévale. Rien de plus paradoxal que ces fenêtres d'un autre âge dominant une marquise de bois et de zinc, ces portes à petits carreaux verts et blancs simulant des vitraux, au-dessus desquelles on peut lire : *Bagages* ou *Télégraphe*.

La cathédrale produit une impression assez confuse. Établie sur un sol peu solide, elle a été jusqu'à nos jours l'objet de restaurations équivalant à des reconstructions et a perdu l'unité de plan que dut lui imposer l'architecte primitif. Nue et pauvre, elle a cependant de la majesté grâce aux deux belles tours dressées à 70 mètres, percées de hautes baies ogivales et terminées par des flèches à jour, cantonnées de crochets et flanquées de clochetons. Un de ces clochers a été réédifié à partir de 1817, date à laquelle furent entrepris les travaux poursuivis jusqu'à nos jours.

Cette vaste église, dédiée aux saints Gervais

et Protais, domine superbement l'humble ville. Elle ne produit pas une impression comparable à celle que laissent Bayeux et Lisieux, mais, aux yeux des architectes, elle est précieuse par son ampleur, la hardiesse de la construction, la délicatesse des détails. « Le chœur, a dit M. Anthyme Saint-Paul, est un prodige de légèreté. » Et l'édifice entier passe pour la plus hardie peut-être de nos cathédrales gothiques. Cependant, par le contraste avec le superbe aspect qu'elle présente de loin elle cause quelque déception. Il est vrai qu'à la Révolution les statues furent brisées, les sculptures mutilées. Toutefois les verrières des deux grandes roses, des bas-reliefs superbes de la Renaissance, d'autres sculptures ont échappé au désastre.

Bien plus peuplée jadis que de nos jours, Sées eut d'autres églises. Deux : Saint-Pierre et Notre-Dame de la Place subsistent. Un des derniers évêques, avant la Révolution, Mgr du Plessis d'Argentré, fit construire un palais épiscopal de noble allure qui reçut une belle collection de portraits de prélats. Le grand séminaire a été installé dans le monumental palais abbatial de l'abbaye de Saint-Martin, une des plus riches de Normandie.

L'Hôtel de Ville complète les édifices dont

s'enorgueillit la somnolente cité. Celle-ci n'a érigé qu'une statue aux illustrations locales, mais ce n'est pas celle d'un évêque — cependant Bertaut le poète, à qui l'on doit tant de poésies galantes, occupa longtemps le siège — ni celle de Chéradame, un Sagien qui professait le grec au Collège de France au temps des Valois, mais l'effigie de Conté, l'inventeur des crayons, savant illustre qui eut la malechance d'attacher son nom presque uniquement à ces morceaux de fusain factice et résistants, alors qu'il avait tant d'autres titres de gloire, trop injustement oubliés. Conté est né dans un village voisin, Saint-Céneri.

Vue au passage, Sées, assise dans sa plaine verdoyante, au pied des hauteurs sévères que recouvre la forêt d'Écouves, dominée par les deux hautes flèches de sa cathédrale, constitue un charmant décor. L'industrie n'y est point venue ; elle a donc pu garder intacte sa physionomie de ville des champs.

Par contre, Alençon, sa voisine, a perdu le caractère de ville féodale qu'elle avait encore quand Hébert, le sinistre auteur du *Père Duchesne,* y vint au monde. La présence des autorités départementales a forcément fait grandir cette capitale d'un apanage des fils de France.

Mais ce développement s'est fait malgré les Alençonnais eux-mêmes. J'ai raconté déjà [1] comment ils avaient repoussé avec obstination le cadeau qu'on voulait leur faire en faisant passer par leur ville la maîtresse ligne de fer de Paris à Brest, qui aurait fait développer Alençon comme elle a fait accroître le Mans. La même hostilité s'est produite lorsque Alençon fut désignée pour devenir garnison d'un régiment de cavalerie de création nouvelle. C'était le bruit dans une cité tranquille et soucieuse de sa tranquillité. Aussi peut-on dire que la ville a grandi malgré elle-même, uniquement par la force des choses, grâce à son rôle de chef-lieu de l'Orne [2].

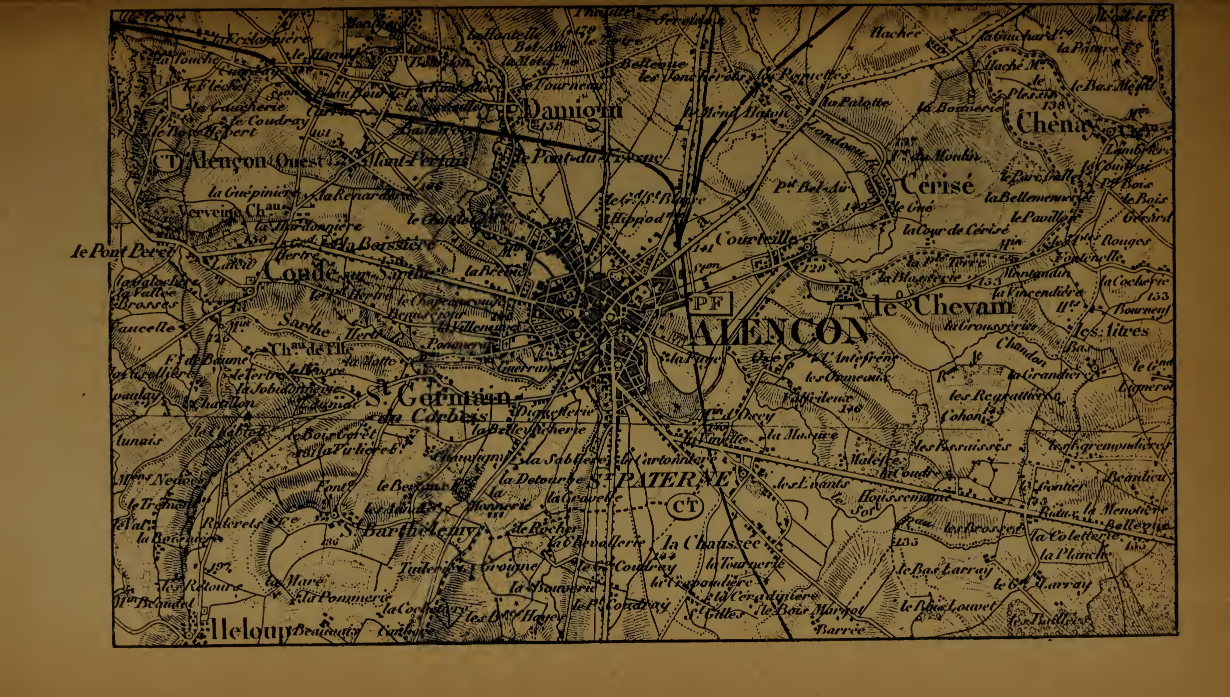
Pourtant quel chef-lieu bizarrement choisi! alors que deux villes, Argentan et Sées, semblaient appelées par leur situation à devenir capitale du département, on conserva la suprématie de l'ancienne cité ducale située à l'extrémité de la circonscription nouvelle, ayant même une partie de ses faubourgs, la ville de Montsort, dans le département de la Sarthe. On dut plus tard lui annexer celle-ci; mais à un quart

(1) Chapitre XI du 2e volume du *Voyage en France* (3e édition).

(2) En 1911 Alençon possédait 17.378 habitants, dont 14.099 de population municipale agglomérée.

de lieue au delà on n'est plus dans l'Orne ; le quartier traversé est Saint-Paterne, chef-lieu de canton de la Sarthe.

Les chemins de fer se firent cependant. Si Alençon n'est pas devenue grand point d'arrêt pour les voyageurs, si elle a dû renoncer à devenir un lieu de passage fréquenté, dont sa situation au milieu du ravissant pays que l'on a pompeusement appelé — dans la contrée — Alpes mancelles et Suisse normande, aurait vite fait un rendez-vous pour les touristes, il a bien fallu y tracer la ligne de Bordeaux et Tours à Caen, puisque c'est la route naturelle. Ensuite, pour ne pas laisser les chefs-lieux d'arrondissement sans relations faciles avec la préfecture, furent créées la ligne de Mortagne et Condé-sur-Huisne, voie la plus courte pour aller à Paris, puis celle d'Alençon à Domfront. Ce sont malheureusement des lignes à fortes rampes, conçues dans un but strictement local. C'est regrettable, car, depuis l'achèvement de la section de Domfront à Mortain, elles constituent la route la plus directe pour Avranches, le Mont-Saint-Michel et Saint-Malo. Si les trains express pouvaient y circuler, on verrait ce pays retenir une partie du courant de voyageurs qui se porte vers les rivages du Cotentin et de Bretagne. Sur le par-



ALENÇON
Damigni
Cérisé
Chênay
le Chevain
S.t Germain du Corbeis
S.t PATERNE
Condé sur Sarthe
Alençon Ouest
S.t Barthélemy
Hêloup
la Chaussée
Courteille
PF
CT
le Pont du Fresne
le Pont Percé
Hippod.e
Pt Bel-Air
la Palotte
Hachée
la Bonnerie
Ch.au de l'Ile
la Guépinière
la Renardière
la Jobardière
la Boissière
la Coudraye
le Coudray
le Pavillon
la Bellemenière
la Cour de Cérisé
les Aîtres
la Grousserie
la Grandière
les Regnaullières
les Rosaissés
les Evants
Houssemaine
la Colletterie
la Planche
le Bas Larray
le G.d Larray
la Menotière
Beaulieu
la Boulerie
la Sablière
la Cartonnière
la Détourbe
la Gravelle
la Pommerie
la Mare
les Retours
la Tournerie
la Crapaudière
la Céraudière
S.t Gilles
le Bois Louvel
Barrée
la Brosse
la Malle
les Ormeaux
Dignetterie
la Belle Pucherie
le Tertre
Verveine Ch.au
la Vallée
Brosses
la Touche
la Gaucherie
la Fontenelle
la Vincendière
Montaudin
la Cocherie
Bourneuf
Chandon
le Bas Mesnil
le Plessis

cours, on peut visiter les belles vallées du Perche, les forêts de Bellême et de Perseigne, la trappe de Soligny, la forêt d'Écouves, les gorges de la Sarthe et de la Mayenne, Domfront et Mortain, sites superbes et ignorés. Sans la répulsion des vieux Alençonnais pour la locomotive, ces pays seraient depuis longtemps ouverts aux visiteurs.

La ville a peu conservé de débris du passé. Malgré la volonté bien arrêtée de ses bourgeois de résister à la transformation moderne, elle a dû suivre le courant. On n'est pas impunément chef-lieu de département et grand marché agricole; Alençon s'est donc entourée de boulevards, s'est percée d'avenues; la vieille capitale du duché est noyée au milieu des faubourgs sans cesse grandissants. Cependant, sauf la gare, l'hôtel de ville et une belle halle circulaire, elle n'a guère de monuments modernes. Sa préfecture est un édifice du dix-septième siècle, de brique et de pierre, qui serait remarquable si la façade se présentait avec plus de perspective. L'église Notre-Dame, coiffée d'une abominable tour à dôme, offre un porche admirable et des verrières splendides. Du château il reste quelques tours fort pittoresques.

Au point de vue économique, Alençon a perdu ou à peu près deux industries jadis prospères.

Le manque d'esprit d'initiative n'a pas permis de maintenir la fabrication des toiles, on n'a pas su profiter de l'abondance de la main-d'œuvre pour installer des métiers mécaniques et remplacer le tissage à la main. « Nous touchons à l'époque de la disparition de cette industrie », a dit mélancoliquement et administrativement la Chambre de Commerce dans sa réponse au questionnaire du Conseil supérieur du Commerce. Elle énumère les causes de ce désastre : installation d'établissements de tissage mécanique dans le Nord; indifférence ou crainte de risquer des capitaux; concurrence du jute pour les toiles communes, et du coton pour les toiles fortes ou de moyenne grosseur; souffrances de l'agriculture et surtout de la viticulture qui eurent pour résultat d'enrayer la consommation.

Cependant l'industrie n'est pas complètement absente. Une fabrique de passementerie pour meubles se rattache quelque peu à la production dentellière, trois fabriques de bretelles se sont installées dans la ville; les grandes forêts des environs fournissent le bois à des ateliers produisant les semelles de galoches; aux environs s'exploitent de belles couches de granit.

Quant au point d'Alençon, industrie fameuse, créée de toutes pièces par Colbert, qui fit venir

de Venise une dame Gilbert et lui fournit les capitaux pour former des ouvrières, elle est à peu près expirante. Il y avait encore 1.500 dentellières en 1860, en compte-t-on à peine cent aujourd'hui ? Il faut accuser de cette décadence le haut prix de la dentelle à la main ; les produits d'Alençon ne sont guère abordables que pour des millionnaires, aussi ne doit-on pas s'étonner si l'invention des métiers mécaniques qui ont fait la fortune de Calais, de Caudry, de Saint-Quentin et de Tarare, a enlevé à Alençon une source de richesse ; ces dentelles mécaniques ont une durée quinze à vingt fois moindre que celle du point d'Alençon, mais elles ont l'avantage énorme de coûter cinq à dix fois moins cher [1].

Malgré cette déchéance de l'industrie qui fit la célébrité de la ville, la population d'Alençon ne cesse de s'accroître, parce que la situation près du faîte séparant le versant de la Manche du versant de la Loire est excellente. Ce bassin d'Alençon est à la fois un grand producteur de céréales et un des centres les plus considérables

(1) De grands efforts sont faits, avec quelque fruit, pour relever cette industrie. La Chambre de Commerce d'Alençon a créé une école dentellière que subventionnent l'État, le département et la ville.

pour l'élevage. La haute vallée de la Sarthe produit à la fois le cheval percheron et le cheval demi-sang. Aussi le champ de foire d'Alençon est-il devenu un des marchés aux chevaux les plus considérables de la Normandie, c'est-à-dire de la France entière. Il en résulte un mouvement d'affaires qui place la ville avant des centres plus populeux pour le mouvement des opérations de la Banque de France, tels que le Puy et Vannes [1], mais elle est dépassée par Flers.

Ce pays est la terre classique des beaux chevaux. Je viens de le parcourir en tous sens pour achever ma visite par l'illustre haras du Pin. Partout j'ai rencontré dans les herbages d'admirables poulains produits en grande partie par nos étalons nationaux.

J'ai gagné le Pin en traversant la forêt d'Écouves. Au pied de la forêt tous les villages sont producteurs de chevaux, on en rencontre jusque dans les clairières dont trois seulement ont une

(1) La succursale de la Banque de France à Alençon était au 130e rang en 1913 sur 143, avec un chiffre d'opérations de 34.193.200 francs. Le département a une succursale bien plus importante, Flers, au 90e rang. (Flers et son industrie sont décrites dans la 4e édition du 6e volume du *Voyage en France*.)

étendue assez grande, la Lande de Goutte, Fontenai et le Bouillon. Partout ailleurs, c'est la solitude absolue.

Malheureusement le massif a été dévasté, il ne présente pas des futaies de hêtres comparables à celles de Perseigne et de Bellême [1]. Mais Écouves, qui couvre près de 8.000 hectares, a des gorges profondes, parcourues par de limpides torrents, ses principaux sommets dominent de 300 mètres les plaines voisines. Du haut du *Signal* on a, par les temps clairs, un panorama immense sur une vaste partie du Maine, du Perche et de la Normandie. Je n'ai pu en juger, la brume m'a surpris au moment où j'atteignais la cime.

En descendant le versant nord par la fraîche vallée de la Thouanne, complantée de pommiers, on se retrouve en plein pays d'élevage. Mortrée, où sont les restes du château d'O, dont le nom est devenu populaire par les romans d'Alexandre Dumas, qui mit si souvent en scène le dernier marquis d'O, un des mignons d'Henri III, Mortrée possède de nombreux chevaux. Dans toute la contrée, d'ailleurs, on se ressent du voisinage du haras, Médavi, Almenêches, Nonant-le-Pin,

(1) 2e volume du *Voyage en France*.

le Merlerault possèdent des éleveurs et des dresseurs bien connus de tous ceux qui s'intéressent aux choses du sport.

Le Merlerault et Nonant sont deux gros bourgs, vivant surtout par le cheval ; leurs foires présentent les plus beaux échantillons de percherons demi-sang et pur sang que l'on puisse rencontrer. Cette prospérité est encore l'œuvre de Colbert. Il a créé le Pin et donné à ces plaines normandes, déjà réputées pour leurs chevaux, les moyens d'obtenir une race vraiment pure.

Le site choisi par le grand ministre est admirable. Il est à regretter que le chemin de fer ait fait un détour pour atteindre Argentan par la vallée du Don au lieu de suivre l'Ure, route d'ailleurs plus courte ; la voie aurait passé au pied de la colline du Pin et le haras serait devenu un grand rendez-vous d'éleveurs et de sportsmen ; en même temps les touristes en auraient fait un lieu d'excursion. C'est un charmant pays que les abords du Pin-au-Haras. La route court sur la crête d'une colline isolée, appelée la Roche de Nonant, d'où l'on a une vue superbe sur les plaines de l'Orne et les bleus horizons de la forêt d'Écouves. Le haras est bâti sur une autre colline, de formes harmo-

nieuses, couverte par une futaie percée de larges et solennelles allées. Les bâtiments, les écuries surtout, construites dans le style Louis XIII, alors que l'hôtel du directeur se ressent des conceptions de Mansard, sont d'une réelle beauté. Une grande avenue gazonnée y fait face, lui donnant un grandiose aspect.

Malgré ces splendeurs, le Pin, pour les jeunes officiers des haras, est une résidence bien solitaire. A l'entrée de l'hiver, quand tous les étalons y sont réunis, bêtes superbes de forme et d'élégance dont le nom est célèbre dans les fastes du sport, l'animation est grande; ces fervents du cheval ont là, à se sentir les maîtres de ces splendides bêtes, des jouissances infinies. Mais quand l'heure est venue d'envoyer dans les stations d'étalons tous ces chevaux dont la présence donnait la vie à l'immense domaine, le Pin devient morne. Les jeunes gens mettaient tant d'ardeur et tant de joie à surveiller ces belles bêtes qui portent des noms illustres, comme Bruce, Krakatoa (1) et cent autres, et les voilà devenus des fonctionnaires, réduits à une correspondance

(1) Ces chevaux fameux ne sont plus; d'autres non moins célèbres les ont remplacés depuis que ces pages paraissaient dans la première édition primitive du 2e volume du *Voyage en France*.

active avec le ministère, les éleveurs et les stations.

C'est donc en automne et en hiver jusqu'aux premiers jours de décembre qu'il faut voir le Pin; alors l'établissement central et les succursales éparses dans la forêt sont remplis; les vestes rouges des écuyers et des palefreniers promenant les chevaux mettent une grande gaîté dans le paysage.

Le Pin tente bien de se réveiller, chaque année, au moment de ses courses. Le haras possède un bel hippodrome où d'élégantes tribunes semblent devoir attirer la foule. Mais celle-ci ne vient guère. Le public est strictement officiel. Il y a peu de châteaux aux environs; les villes sont loin et peu considérables, puis le Pin n'est pas à la mode. Ce serait cependant œuvre de reconnaissance pour les amis du cheval que se rendre au Pin, chaque année, pendant les courses. Ils doivent au haras la plupart des coureurs qu'ils applaudissent à Longchamp, Auteuil ou Chantilly. Les solennités hippiques du Pin, si jamais la mode daigne s'y intéresser, auraient vraiment un caractère de gratitude envers les hommes dévoués qui ont fait de l'élevage toute leur existence. Ce seraient bien,

celles-là, des fêtes hippiques et non un rendez-vous de jeu.

Aucun lieu ne se prêterait mieux à des solennités de ce genre. La route de Nonant au Pin est une des plus belles de France. L'hippodrome est relié au haras par une allée à travers bois, large et superbe, digne du grand siècle. Ce serait une joie pour les yeux que l'animation apportée à ce cadre par les visiteurs.

Les hommes qui ont vraiment à cœur l'amélioration de la race chevaline reviendraient de cette excursion édifiés sur les difficultés que l'on rencontre à accroître nos ressources en étalons.

« A voir le nombre réellement trop petit de bêtes de choix que l'on peut mettre à la disposition des éleveurs, on se demanderait si le but final de l'élevage doit être le jeu et s'il ne serait pas sage et habile à la fois de donner aux haras tout ou partie des produits prélevés sur les paris. Certes, la bienfaisance est une grande vertu ; on doit applaudir en voyant aller aux malheureux les sommes prélevées sur le jeu, mais on aurait plus fait pour diminuer la misère en aidant au développement d'une grande industrie nationale, qu'en donnant de l'argent à des pauvres qui

pourraient travailler. » Voilà ce que me disait un éleveur de la région en dînant à l'auberge. Savez-vous que ce brave homme a peut-être raison [1]?

---

(1) Sur l'élevage des chevaux percherons, voir le 2e volume du *Voyage en France,* 3e édition, et la 1re édition du 1er volume.

IV

DE L'HIÉMOIS AU PAYS D'HOULME

Exmes et l'Hiémois. — La source de la Dives. — Chambois et son château. — Trun. — Argentan et sa Campagne. — En allant à la forêt de Prez-en-Pail. — Du mont des Avaloirs à la forêt d'Écouves. — Carrouges et son château. — D'Écouché à Briouze. — Le pays d'Houlme.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Alençon [les quatre parties]; Falaise S.-E.; Bernay S.-O.; Mortagne N.-O.)

Flers. Mars.

A travers les merveilleuses prairies qui séparent le Pin de son hippodrome, frôlant un beau bois, s'en va, sinueux, le chemin d'Exmes. En moins d'une heure on atteint cette cité déchue, village de 300 à 400 âmes [1].

Ce fut cependant une ville forte qui joua un rôle considérable dans les guerres avec les Anglais. Henri IV, en ordonnant la destruction des fortifications, amena la décadence, qui s'est fort

---

(1) 464 au recensement de 1911, dont 316 seulement dans l'agglomération.

accrue de nos jours ; au milieu du dix-huitième siècle, on y comptait encore 600 habitants. Des ressauts de terrains, des fossés rappellent seuls le rôle militaire d'Exmes qui dut à celui-ci d'être la capitale, du moins nominale, d'une contrée assez étendue, l'Hiémois ou Hiesmois dans lequel naissent la Vie et la Dives. De son passé, Exmes garde quelques vieux logis et une église du quinzième siècle. Chef-lieu d'un bailliage avant la Révolution, elle a remplacé ce rang par celui de chef-lieu du canton auquel appartient le Pin-au-Haras.

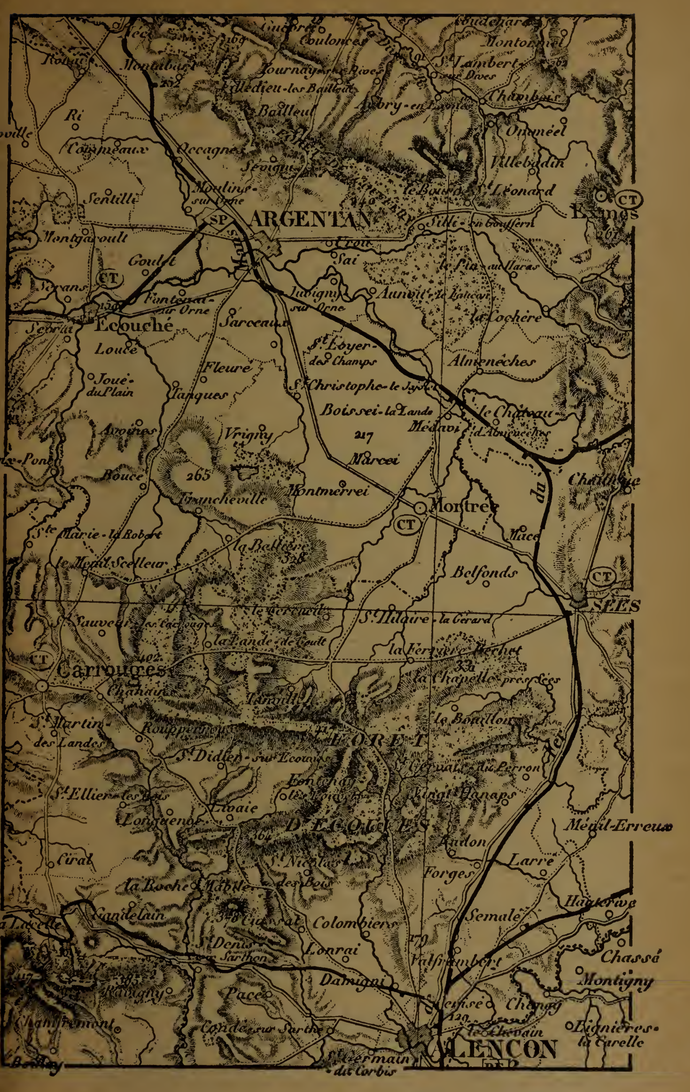
Non loin de la pauvre cité, la Dives, qui vient de naître, se fait de ruisseau rivière et descend dans une ample vallée d'herbages et de pommages où les centres de population sont rares et menus. La vaste forêt de Gouffern couvre au loin, vers le sud, des collines formant un rideau assez élevé. Paysage placide que rend fier un moment la puissante masse d'un des châteaux forts les mieux conservés de Normandie, à Chambois. Cette forteresse du douzième siècle, dont le donjon garde, intacte, l'architecture de cette époque, a évité le sort d'Exmes. Avec ses tours, sa couronne de créneaux et de mâchicoulis, le château de Chambois est d'un grand effet dans le paysage. Le petit bourg possède un autre

monument historique dans son église romane dont le clocher est couronné d'une flèche de pierre contemporaine du donjon. Un village voisin, Aubry-en-Exmes, conserve une curieuse tour ronde portant trois étages carrés et entourés de fossés.

Dans la vallée de la Dives, le seul centre un peu populeux, Trun, n'a pas 1.400 âmes, mais c'est une façon de petite ville, très commerçante grâce aux nombreux chemins et routes qui s'y croisent. Même l'industrie s'y porte, une manufacture de chaussures occupe de nombreux ouvriers. L'industrie des toiles qui l'enrichissait jadis n'est guère qu'un souvenir. Ses marchés et ses foires sont importants, ces jours-là une grande banque parisienne ouvre un bureau.

Une belle route qui traverse la forêt de Gouffern relie Trun à Argentan [1]. La sortie de la forêt offre de grandes vues sur la vaste plaine parcourue par l'Orne, la Campagne d'Argentan, au milieu de laquelle s'étend le chef-lieu de l'arrondissement. Argentan, l'une des stations les plus importantes de la ligne de Granville grâce au croisement de la ligne du Mans à Caen, n'a pas

(1) Un chemin de fer à voie étroite relie aujourd'hui Trun à Argentan et se prolonge sur Carrouges.



Échelle au 3/320 000e

profité de cette situation. Elle pouvait devenir un centre populeux. Elle a de riches carrières, l'Orne y est déjà considérable, le voisinage de Falaise, le croisement des grandes routes et des voies ferrées, aurait dû y attirer l'industrie ; elle est demeurée placide et n'attire ni le visiteur ni le commerçant. Cependant elle a de précieux restes, ses églises méritent l'attention de l'artiste, car elles sont de la belle époque ogivale. Son palais de justice, ancien château des vicomtes, a fière mine encore ; çà et là des maisons sculptées et, plongeant leur base dans l'Orne, de vieilles demeures à galerie fort pittoresques. Mais tout paraît mort, sauf au jour du marché où la foule afflue et donne à la ville un aspect joyeux (1).

Argentan est une des villes normandes où la dentelle était jadis produite par de nombreuses ouvrières. On s'efforce de faire renaître cette aimable industrie du point d'Alençon et du point d'Argentan. Une école dentellière a déjà produit d'admirables dentelles.

Je suis retourné à Alençon pour revenir dans la Campagne d'Argentan par la Lacelle et Car-

---

(1) Population d'Argentan en 1911, 6.871 habitants dont 749 de population non municipale : garnison, etc.

rouges. Un train hebdomadaire ne prenant des voyageurs que les jours de foire ou de marché de Pré-en-Pail, c'est-à-dire le samedi, m'a permis de faire la course en une journée. On part à quatre heures. Public spécial : marchands de bétail ou de volailles, venus de fort loin, ayant parfois voyagé une partie de la nuit pour arriver à temps à la gare d'Alençon. Mes voisins causent de leurs affaires sous la forme sentencieuse chère aux paysans de ce pays, tenant à la fois à la Normandie, au Maine et au Perche.

— Les bœufs se vendent bien maintenant, dit une femme ; c'est pas comme l'an dernier.

— Dame ! le vent souffle pas toujours par la même porte.

Cette réflexion profonde est accueillie par des marques d'assentiment.

On raconte les affaires ; la veille, à je ne sais quel marché, le vendeur a tenu bon.

— Point possible d'acheter, clame un paysan ; cependant j'employais toute ma rhétorique !

Des bœufs on descend au lapin, parce qu'on a vu par la portière une de ces bestioles courant dans la bruyère. On discute si l'élevage du lapin domestique est utile et profitable. Grave débat. Un jeune fermier s'élève contre le lapin. Il coûte cher à nourrir et ne vaut rien.

— Y ne vaut rin, riposte sa voisine, je voudrais bin pouvoir n'en élever vingt.

— N'en élever vingt, la mère! faudrait n'un bonhomme tout entier pour les nourrir, core n'y suffirait pas.

Quand tous les sujets de conversation sont épuisés, on propose une partie. L'exemple est désastreux. Dans tout le wagon, dont les compartiments ne sont séparés que par des banquettes basses, on voit sortir des cartes et s'engager des jeux. Près de moi, un seul bonhomme, à l'air finaud, se refuse à se mêler à la partie.

— Eh quoi, maît'Jean, vous ne jouez point à c't'heure, vous qui êtes toujours le premier au cabaret.

— Dame, j'aime point jouer en chemin de fer, quand on perd, on n'a point le temps de se rattraper.

Cette parole parut émouvoir profondément la wagonnée, il y eut un moment d'indécision ; on n'était qu'à une demi-heure de Pré-en-Pail, si l'on perdait, se rattraperait-on ? Cependant, bientôt tout le monde s'était remis au jeu, des parties bruyantes étaient engagées.

Le train allait lentement, laissant admirer à l'aise les hauteurs boisées d'Écouves, qui seraient superbes si elles étaient mieux décou-

pées. Mais on n'a sous les yeux qu'une ligne sombre de forêts, au pied de laquelle s'étendent des villages échelonnés comme les grains d'un collier. Un point se détache de l'ensemble de la chaîne, projeté en promontoire hardi, superbe de hauteur et de proportions, c'est la butte Chaumont, pyramide au sommet arrondi qui, au-dessus de la Roche-Mabile, offre de beaux escarpements.

J'ai quitté le train à la Lacelle, station qui précède Pré-en-Pail et dominée au sud par la haute colline recouverte par la forêt de Multonne, véritable montagne pour l'Ouest. Le mont des Avaloirs, principal sommet, dressé à 417 mètres, serait la cime culminante de l'Ouest [1], si le signal de la forêt d'Écouves, situé à 18 kilomètres au nord-ouest, n'avait exactement la même altitude.

La route de Carrouges traverse, en vue des deux massifs, un pays superbe par la richesse de ses herbages peuplés de chevaux admirables. Les villages sont rares, deux hameaux seulement, Ciral et Saint-Martin-des-Landes,

---

(1) Sur le mont des Avaloirs, voir le 2e volume du *Voyage en France*.

bordent la chaussée avant Carrouges, bourg très vivant grâce à ses marchés, à ses foires et aussi à l'éloignement de toute ville, ce qui lui vaut d'être un centre commercial. Sur les 800 habitants de la commune, plus de 600 y résident; dans ce pays de hameaux infimes c'est un gros bourg. Il mérite d'être visité pour la grâce de ses campagnes et le remarquable château de la famille Le Veneur, une des plus illustres de Normandie, dont on signale des ancêtres à Azincourt. Ce vénérable et majestueux édifice garde son donjon, ses douves et ses appartements pieusement respectés par les Le Veneur d'aujourd'hui. Les portraits de famille ont un grand intérêt historique. D'une Le Veneur, comtesse de Salm, descend la famille impériale d'Autriche. Tout le domaine conserve un grand aspect seigneurial : la porte d'entrée flanquée de tours, aux belles fenêtres fleuronnées, serait elle-même considérée ailleurs comme un château.

Carrouges couvre une croupe élevée (329 mètres) sous laquelle coule l'Udon naissante, petite rivière qui rejoint l'Orne à Écouché en parcourant une gracieuse vallée, parfois gorge, où les eaux limpides frôlent de sombres rochers. La route ne borde pas l'Udon, elle parcourt jusqu'à Rânes un pays assez accidenté pour suivre en-

suite jusqu'à Écouché un tracé rectiligne. Ce pays, peu varié d'aspect, doit à sa fraîcheur une grâce exquise. Un seul village sur ce long trajet de plus de 20 kilomètres, Rânes, qui possède un beau château du seizième siècle flanqué d'une tour carrée dominant un immense paysage.

Écouché, où finit l'Udon dans l'Orne, où le fleuve de Caen, abandonnant la Campagne d'Argentan, pénètre en méandres dans les gorges pittoresques du pays d'Houlme et du Cinglais, est une des six communes de l'arrondissement d'Argentan possédant plus de 1.000 habitants dans l'agglomération ; le chemin de fer, les routes qui s'y croisent, des carrières de calcaire dont la pierre alimente des fours à chaux, ses marchés et ses foires en font un centre. Au delà, vers Flers, un autre bourg, Briouze, doit de la vie à l'embranchement conduisant à Couterne par les thermes de Bagnoles et l'industrieuse Ferté-Macé. Ses nombreuses foires sont parmi les plus fréquentées de Normandie. La petite ville s'étale dans une plaine en partie couverte par un vaste marais.

Briouze était considérée comme la capitale du pays d'Houlme à une époque où Flers était un village. Cette région naturelle de la Basse-Nor-

mandie s'étend d'Argentan à Flers où commence la zone plus accidentée dite le Bocage. Elle comprend la plaine ou Campagne d'Argentan et la contrée, au relief assez tourmenté, où l'Orne se creuse un lit en méandres multiples entre de hauts rochers abrupts. Cette partie pittoresque du cours du petit fleuve dépend surtout du canton de Putanges, bourg qui remplit un des coudes. En amont, les courbes, les cingles comme on dirait en Guyenne, sont le plus prononcées ; l'une d'elles, qui renferme le village de Ménil-Glaise, se déroule sur 5 kilomètres et l'isthme a 500 mètres à peine, plus large encore que celui du méandre de la Courbe, que remplit en entier l'église de ce village. En amont et en aval de Putanges se succèdent ainsi les replis ; même au delà, quand ils sont adoucis, l'Orne est toujours contenue entre ses parois de roches dures. Elle n'a pas fini de triompher de l'obstacle opposé : près de Saint-Aubert, au-dessous de Putanges, elle fait une chute de deux mètres et va s'amortir, sombre, dans un gouffre profond, où elle tournoie avec lenteur, d'où le nom de Fosse-Tournante donné à l'abîme. Jusqu'au pont d'Ouilly, où il reçoit le Noireau, le fleuve de Caen offre une suite de paysages curieux, souvent grandioses, mais peu visités, aucun chemin

ne suivant la tortueuse gorge, d'ailleurs presque toujours déserte. L'espace manquant pour édifier des maisons, les populations sont installées sur le plateau en une multitude de hameaux nombreux, surtout sur la rive gauche.

V

LE CAMEMBERT ET VIMOUTIERS

Soyez donc célèbre. — La maison de Charlotte Corday. — Une solitude normande. — Camembert. — La légende et la fabrication des fromages. — Pour faire un bon camembert. — Un moyen de développer cette industrie. — Les hautes vallées normandes. — Vimoutiers. — Les beurres et les œufs. — Comment on obtient l'arome du livarot. — Les méfaits de la margarine.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Falaise S.-E.; Bernay S.-O., N.-O.)

Camembert.

— Elle ne doit pas être du pays, je ne connais pas ce nom-là !

— Mais elle est morte il y a longtemps, on l'a guillotinée parce qu'elle avait tué Marat.

— Monsieur, je sommes un pays d'honnêtes gens, il y a point d'assassins cheux nous.

— Cependant c'est bien ici le Ronceray, c'est bien là qu'elle est née.

— Dame, y a pas longtemps que je suis ici, je vas demander au garçon du patron.

Le garçon du patron, le fils du maître est venu.

Un beau gars. Dès mes premiers mots il comprend :

— Ah ! la maison de Charlotte ! Je puis bien vous la montrer, elle est à mon père. Mais si vous vous attendez à un château, vous serez déçu !

Il s'agissait de la maison où naquit Charlotte Corday, au Ronceray, dans la commune des Champeaux. J'y suis venu ce matin, de Vimoutiers, par cet admirable chemin de Trun qui gravit la colline herbeuse complantée de pommiers, abritant la petite ville. Puis par la route monotone des plateaux, bordée de haies épaisses masquant la vue des herbages. De là, à certains moments, on a des échappées magnifiques sur les vallons profonds qui vont à la Vie. Mais le paysage le plus agreste de cette agreste contrée, c'est le vallon des Champeaux. Imaginez un immense cirque, aux parois en pentes raides, tapissées d'herbages, où les belles vaches au poil roux ou tacheté de blanc paissent ; puis d'innombrables pommiers couvrant les pentes, se pressant dans les fonds jusqu'au bord de deux étangs dans lesquels se mirent une église à la flèche d'ardoise, élancée, et une maison d'école ; église et école forment avec le cimetière tout le village des Champeaux. Cet abîme de verdure est d'un calme absolu ; sans quelques minces

filets de fumée bleue, décelant les habitations cachées parmi les arbres, sans le bruit des battoirs des lavandières à une source sortie de la colline, on pourrait croire le pays désert.

A un quart de lieue de l'église, à l'ombre de vieux poiriers peut-être plus que centenaires, est une maison humble parmi les plus humbles de ces herbages, faite de torchis et de poutrelles entre-croisées ; une chaumière aux abords gardés par des barrières de bois brut, ne laissant qu'un étroit passage pour le visiteur, là naquit Charlotte Corday.

La maison, suivant l'expression de mon guide, est habitée par des « personnes anciennes ». Une vieille femme assise devant l'âtre me la fait visiter. Une grande salle basse, blanchie à la chaux, tapissée d'images tirées des primes de journaux illustrés ; à la place d'honneur le maréchal de Mac-Mahon d'après une gravure d'Épinal. Rien de particulier, c'est la maison d'herbagers rencontrée à chaque pas.

Au grenier, où l'on me fait monter, des provisions, du foin, un vieux rouet, ce fut sans doute une chambre, peut-être est-ce là que Charlotte vint au monde.

Rien ne la rappelle. Pas une inscription, pas

un mot. Les fervents de l'ange de l'assassinat, car elle en a encore, devraient bien consacrer son souvenir par une plaque de marbre.

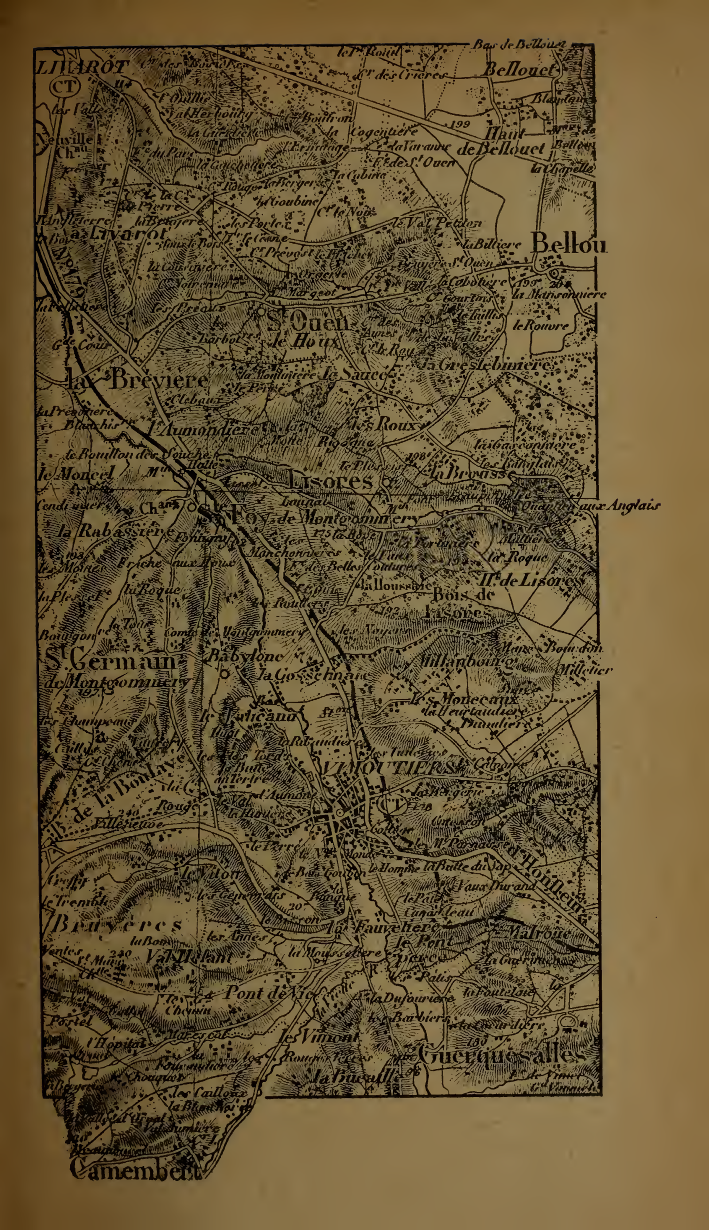
Si rien n'est resté dans l'intérieur de la chaumière du Ronceray, rappelant le souvenir de l'héroïne, si ce souvenir est assez effacé pour que la domestique du propriétaire de la maison ignore même le nom de Charlotte Corday, le paysage a conservé sa grandeur mélancolique qui prédispose si fort à la rêverie et dont la jeune âme de Charlotte a dû être frappée. Cependant le pays n'est plus ce qu'il était. Les ronces dont le hameau a pris le nom ont disparu ; un chemin carrossable a remplacé les sentiers fangeux, la prairie même où s'élève la maison fut livrée à des ouvriers qui la drainèrent. Partout, dans ces maisons de poutrelles bariolées et de torchis, on voit battre le beurre et préparer le fromage. L'aisance est venue ; à voir le bien-être dont tout le monde jouit ici, on comprend que les jours noirs sont oubliés et que le nom à la fois tragique et doux de Charlotte Corday ait disparu dans l'esprit des paysans avec les ténèbres du vieux temps.

Jadis ce vallon des Champeaux devait être d'un complet isolement. On peut s'en rendre compte, si, pour éviter les longs détours des che-

mins vicinaux, on veut gagner Camembert par le fond du vallon. Un ruisseau clair coule entre des berges à pic, se tordant cent fois sur lui-même dans l'espace d'une lieue. Les herbages qui le bordent sont jalousement clos, livrant passage aux seuls initiés connaissant les points où la haie est coupée par une barrière qu'il faut franchir en se courbant ou en se hissant à la force du poignet. Rien ne donne plus l'impression de la solitude que ces prairies encloses où les maisons disparaissent sous les poiriers; les habitants, semble-t-il, n'en doivent jamais sortir.

Mais quel calmant exil! L'herbe est si épaisse, d'un vert si doux aux regards, les ruisseaux sont si clairs! on se croirait en quelque alpage des montagnes. Ces étroites vallées normandes évoquent l'idée d'un Jura moins austère.

La vallée de Camembert est plus ouverte, plus vivante; le chemin de Trun la parcourt; les maisons sont établies non loin de la route, à peine séparées d'elle par un étroit herbage planté de pommiers. Devant toutes les portes, de grands seaux étamés, pleins de lait que l'on vient de traire; sous des auvents s'égouttent les fromages, ces fromages de Camembert dont la consommation est devenue si grande depuis que les che-



Livarot
Bellouet
Haut de Bellouet
Bellou
St Ouen le Houx
la Breviere
Lisores
Ste Foy de Montgommery
St Germain de Montgommery
Babylone
Vimoutiers
Bois de Lisores
Villambourg
Bruyères
Val Hélant
Pont de Vie
Guerquesalles
la Fauvelière
Camembert
Quartier aux Anglais

mins de fer peuvent les conduire à Paris et dans toutes les parties de l'Europe.

La fabrication du camembert a sa légende ou plutôt une histoire, car l'invention de ce fromage gras et onctueux qui dispute au brie la prééminence gastronomique paraît connue; elle est attribuée à un bon curé du pays d'Auge, dont on ne dit pas le nom. Pendant la Terreur il se vit menacé; une paysanne de Camembert, Marie Fontaine, femme de l'herbager Harel, le cacha et réussit à le sauver. Pour témoigner sa reconnaissance, le curé enseigna à ses hôtes l'art de fabriquer son fromage. La bonne femme porta ses produits à Argentan, où ils furent appréciés; dès 1798, il y avait dans cette ville un dépôt de camemberts. La fille aînée des Harel se maria avec un sieur Pagnel, elle en eut quatre enfants qui, tous, eurent part au fameux secret et allèrent s'établir sur divers points du pays d'Auge d'où ils répandirent la réputation de ce nouveau produit.

Le camembert vrai provient de la zone relativement étroite d'herbages comprise autour de Mézidon, Saint-Pierre-sur-Dives, Livarot et Vimoutiers. On fait 2 millions de ces fromages chaque année; les imitations en donnent bien davantage.

En effet, ce développement extraordinaire a amené un grand nombre de contrefaçons dans des régions n'ayant pour elles ni les traditions du pays de Vimoutiers, ni les herbages d'une saveur exceptionnelle de ces hautes vallées normandes. En outre, la production, là où se fait en grand le fromage, a forcément quelque chose d'industriel, il faut aller au loin chercher le lait et le lait de provenances diverses ne saurait donner la qualité que l'on obtient par les laits d'unique origine. C'est pourquoi l'on a aujourd'hui tant de difficultés à trouver un bon camembert ; on a des produits de manufactures en plus grand nombre que les produits de la ferme (1).

Pour faire un bon camembert il faut s'y prendre peu après la traite ; les laits du soir, du matin et de midi sont mêlés et aussitôt convertis en fromage. Il est bien certain que le lait recueilli de la sorte, ne subissant pas le cahotage, n'étant pas mélangé avec celui de nombreuses laiteries, n'étant pas exposé par les routes au soleil ou à la gelée, donnera des produits d'un goût plus fin, plus onctueux. Ceux-ci se « feront » mieux, selon l'expression consacrée, que le camembert

(1) Sur les fromageries industrielles qui sont d'ailleurs parvenues à obtenir d'excellents produits. voir le chapitre consacré à Orbec (VIIe).

obtenu par un mélange de laits de différents herbages recueillis de laiterie en laiterie. En outre, dans quelques grandes exploitations, on ne résiste pas toujours à la tentation de prélever une partie de la crème pour la convertir en beurre. De là ces camemberts secs, payés cependant de 80 centimes à 1 franc chez les fruitiers parisiens [1].

Il faut en prendre son parti ; à moins d'une transformation radicale des mœurs économiques, nous verrons peu à peu diminuer encore le nombre des camemberts dignes de ce nom.

Jadis le producteur portait chaque lundi tous ses fromages sur le marché de Vimoutiers. Il payait — et paie encore — deux centimes par douzaine pour droit de place. Le marché fini, le mari et la femme allaient dîner à l'hôtel, on ne rentrait guère avant le soir, ayant perdu une journée et dépensé 5 à 6 francs quand on n'avait pas atteint la pistole. Aujourd'hui l'on trouve plus avantageux de livrer le lait au prix de 18 centimes le litre aux fabricants. En faisant le fromage soi-même, le lait rapporte bien 25 centimes, mais il faut fabriquer le fromage, le soigner, s'exposer aux aléas de cette industrie, aller au marché, subir les exigences des

(1) Naturellement ce sont les prix d'avant la guerre de 1914.

marchands. On préfère ne pas se déranger. Et voilà pourquoi nos ménagères se plaignent de ne plus trouver de bons camemberts. Il y aurait bien un moyen d'obtenir de nouveau des produits succulents. Ce serait de déterminer les herbagers à se réunir en associations, en *fruitières* comme dans le Jura. S'il est difficile à un seul herbager ayant 3 ou 4 ou même 15 à 20 vaches d'entreprendre à lui seul la fabrication, l'emballage et l'expédition à Paris — lorsqu'il y connaît un acheteur, — un groupe de 30 à 40 d'entre eux pourrait y parvenir. Un homme et une femme pour la fabrication, un des associés à tour de rôle pour aller chercher le lait d'herbage en herbage, un autre pour tenir, moyennant une très faible rémunération, la comptabilité rudimentaire de l'entreprise, et voilà tout. C'est le système adopté à Balzac, près d'Angoulême, dans la fruitière que j'eus la bonne fortune de faire créer dans ce village à la suite d'une conférence.

De la sorte, le lait recueilli sur une zone très étroite, toujours la même, aurait des qualités sensiblement égales; n'ayant eu à subir qu'un transport insignifiant il garderait toutes ses qualités; on pourrait ainsi fabriquer aussi bon que par le passé, le bénéfice des intermédiaires re-

viendrait aux herbagers ; ce serait une ère de prospérité nouvelle pour ce pays fort éprouvé aujourd'hui. On ne peut qu'être frappé en le parcourant comme je l'ai fait, de hameau en hameau, de la quantité extraordinaire de ventes de mobiliers et de récoltes faites par autorité de justice. Certains points de la route de Trun présentent un spectacle navrant. Les poteaux du télégraphe sont couverts d'affiches annonçant ces ventes.

Et pourtant, pour qui la visite sans remarquer ce détail, il n'est pas de plus heureuse contrée. Toutes ces vallées profondément creusées au sein du massif des collines normandes ont une apparence de prospérité bien rare. De Sainte-Gauburge à Vimoutiers on a, par la fenêtre du wagon, un des tableaux les plus riants qu'on puisse imaginer. Au delà du village de Saint-André d'Échauffour, perché sur une crête d'assez maigre aspect, la voie descend par de fortes rampes dans la vallée où coule la Touques naissante et qu'animent de nombreux et minuscules villages assis sur les pentes. La vallée s'élargit en un bassin au fond duquel se groupe la mignonne ville de Gacé dans une excellente situation, au croisement de deux grandes routes. Ce petit centre en voie d'accroissement, fait bien

rare dans ces contrées [1], est le plus populeux de cette partie du Hiémois, le commerce y est actif grâce à la richesse herbagère de ses campagnes. Gacé, par ses routes et ses chemins, se rattache à Exmes, au Pin et au Merlerault, c'est-à-dire à une contrée de grand élevage de chevaux. Il participe à cette florissante industrie.

Le chemin de fer suit le fond de la vallée de la Touques où le petit fleuve s'accroît rapidement au sein de belles prairies, s'élève par de fortes rampes sur l'étroit plateau qui sépare la Touques de la Vie et arrive en vue du splendide bassin de Vimoutiers, une des plus belles choses de l'Ouest. Tout au fond la petite ville s'étend entre de hautes collines; trois vallées latérales s'ouvrent sur celle de la Vie, présentant d'heureuses perspectives. Le train descend vers la gare, située à mi-coteau, par des courbes qui ouvrent sans cesse de nouveaux horizons. De là on a sous les yeux tout l'ancien comté de Montgommery, ce nom tragique qui ouvre une des périodes les plus sanglantes de notre histoire nationale.

Vimoutiers est une bien petite ville, propre et

---

(1) 1.743 habitants en 1911 dont 1.434 dans l'agglomération.

tranquille, plus peuplée cependant que Gacé [1]. Elle se réveille de son calme tous les lundis, pour le bruyant marché où affluent tous les fromages de la contrée. Les environs sont d'un charme exquis. L'étroit ravin où grimpe en pentes raides l'ancienne route de Trun est un abîme de verdure, dans lequel sont enfouies de belles villas.

Demeurée ville industrielle par la persistance de la fabrication des toiles à la main et la création d'un tissage mécanique, Vimoutiers doit surtout son importance commerciale à la centralisation des beurres et des fromages. Vallée de la Vie et vallée de la Touques sont en quelque sorte une immense usine laitière. Là s'élaborent les beurres de Normandie, les fromages de Camembert et de Livarot. Cette industrie, née au début du dix-neuvième siècle, a pris son essor quand les chemins de fer ont permis le transport au loin. Suivant la saison, le beurre ou le fromage domine. Pour celui-ci la fabrication est surtout active pendant les temps froids, du 15 septembre au 15 mars. Un chiffre donnera une idée du nombre de vaches dont ces herbages sont peuplés : il faut près de deux litres pour faire un fro-

(1) 3.151 habitants dont 2.119 dans l'agglomération.

mage de petite dimension, car ce sont les seuls bons ; un gros camembert n'a jamais rien valu. Pour ces deux millions de camemberts, quatre millions de litres de lait sont donc nécessaires ; or, comme une vache laitière donne en moyenne deux mille litres par an, il faut deux mille vaches pour donner le vrai camembert. On estime que trois laiteries sur dix produisent ces fromages ; les sept autres ne font que du beurre ou du fromage de Livarot, soit quatorze mille autres laitières.

Toutes ces bêtes restent l'année entière à l'herbage, la stabulation enlèverait au lait les qualités savoureuses de l'herbe des vallées ; c'est pourquoi les camemberts d'autres régions, obtenus avec le lait de vaches sans cesse à l'étable, sont de qualités inférieures.

Le livarot donne moins de mal au producteur. Pour obtenir cet arome un peu canaille qui le distingue, il doit quitter l'herbage natal. Des « caveurs » l'achètent et l'emportent dans des caves spécialement aménagées. La maturité développe chez eux le principe odorant.

Le beurre, lors de mon premier voyage, subissait une crise. Des industriels aussi avisés que peu scrupuleux avaient imaginé de venir s'installer en plein pays de production, d'acheter des

beurres et de les malaxer avec 40 p. 100 de margarine. Ces produits frelatés étant expédiés de pays producteurs tels que Saint-Pierre-sur-Dives, Mézidon ou Vimoutiers, avaient donc l'estampille normande. En Angleterre on s'en est aperçu et les achats s'en sont ressentis. Des procès sont venus mettre fin à cette industrie, du moins à celle qui se fait en grand, mais les Anglais, méfiants, sont allés chercher des beurres en Danemark, pays patriarcal, paraît-il, où l'on n'oserait frauder.

On se ressent fort de cette décision en Normandie. Cependant, me disait quelqu'un, la margarine a du bon, elle fait monter le prix des suifs, ce que nous perdons sur la crème, nous le rattrapons sur la graisse ! Vous avez la quintessence de paysan normand dans cette réflexion.

Le plus curieux dans l'affaire, c'est que les principaux fabricants de beurre margariné furent des Anglais. Ils ont eu l'idée de venir en pleine Normandie falsifier les aliments destinés à leurs compatriotes. Ils n'ont pas frelaté, il est vrai, les 300.000 œufs expédiés chaque lundi de Vimoutiers en Angleterre ; mais la tâche était difficile.

Cependant il ne faut pas trop croire à la pureté de tous les beurres vendus sous l'étiquette nor-

mande. Si l'on ne fait plus de fraude dans les établissements industriels, la margarine n'en est pas moins un appoint pour les marchands qui achètent les beurres sur place. Un herbager me disait même :

— Ça permet de vendre plus cher le beurre naturel !

Camembert a échappé à cette industrie coupable. Grâce à son nom, il trouve à écouler la plupart de ses produits sous forme de fromages. C'est un petit, très petit village ; dix maisons à peine, dominées par la flèche d'ardoise d'une humble église, mais elles sont étalées sur le flanc d'une colline verdoyante ; dans les herbages, des habitations pittoresques se détachent nettement avec leur fond blanc où se croisent des poutrelles brunes. D'autres, plus étendues, ont des allures de chalets suisses, ce sont les fromageries où se concentre le lait d'une grande quantité d'herbages. De là partent chaque jour des caisses à claire-voie et des bourriches dirigées sur la gare de Vimoutiers.

VI

LE PAYS D'AUGE, LISIEUX ET LE LIEUVIN

Pays d'Auge et vallée d'Auge. — Lisieux. — L'évêché. — La cathédrale. — Les vieilles rues. — Les hôtels. — L'industrie. — Les draps et les toiles.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Lisieux S.-O.)

Lisieux. Mai.

Un immense pommier sous un immense ormeau, a-t-on dit en parlant de cette contrée, plantureuse entre toutes les contrées de la plantureuse Normandie, qu'est la vallée d'Auge.

L'image est peut-être moins exacte qu'il y a cinquante ans ; les ormeaux qui encadraient les « cours » des « fermes en herbe » sont, en multitude, tombés sous la hache, tant à cause des prix élevés atteints par le bois que pour supprimer une ombre trop épaisse. Cependant, du sommet de quelques collines formant observatoire, comme la butte du Haut-Parc près de Crèvecœur, ou du belvédère de Beaumont-en-Auge, on croirait voir une forêt sans fin creusée

de clairières couvertes de pommiers. En avril-mai, quand ces enclos se fleurissent de leur neige rosée, le paysage est un éblouissement.

Rien ne répond moins à l'idée d'une vallée que le panorama ainsi aperçu; en réalité, c'est un amphithéâtre de collines verdoyantes s'exhaussant peu à peu vers le sud, jusqu'à donner l'illusion de la montagne. Le voisinage de la mer rend plus sensible l'altitude voisine de 300 mètres. D'ailleurs, aux yeux des gens du pays, c'est moins une vallée qu'un groupement de vallées formé par les bassins de la Touques et de la Dives. Le premier en entier, le second comprenant les terres étendues sur la rive droite de son petit fleuve.

Les cartes indiquent seulement comme Vallée d'Auge la contrée comprise entre Mézidon et Dozulé. Mais le *pays d'Auge* s'étend bien au delà de cet étroit terroir, car on trouve au sud, à la hauteur de Falaise, un village nommé Moutiers-en-Auge; au sud de Lisieux, la coquette ville d'Orbec est Orbec-en-Auge; cette dernière, cependant, était un bailliage du Lieuvin sous l'ancien régime, et non partie du pays d'Auge.

Il semble bien que, peu à peu, ce nom d'Auge

s'est étendu à toute la région de pâturages dont les herbes particulièrement savoureuses ont fait la célébrité. Certes, il y a de riches herbages et des pommages excellents, en dehors de ces bassins de la Touques et de la Dives, mais nulle part les prairies ne sont aussi épaisses et si rapidement reformées après que la dent des bovins ou la faux les ont tondues. Il n'est pas de pommages supérieurs, par la finesse de leurs cidres, à ceux qui alignent leurs arbres dans les « cours » augeronnes.

Aussi, Lisieux, jadis capitale du seul Lieuvin, est considérée aujourd'hui comme la ville principale de la vallée d'Auge, elle en est le centre d'attraction. Les chemins de fer ont accru son rôle et l'auraient plus nettement marqué encore si une ligne avait remonté la vallée de la Touques ou conduit directement à Livarot en évitant le détour par Mesnil-Mauger.

Fort banale quand on l'aborde du côté de Paris, où la gare est entourée d'usines, l'ancienne métropole du Lieuvin a grande allure, lorsqu'on la domine du côté opposé. Du haut du remblai portant le chemin de fer de Caen, la vaste étendue couverte par les toits d'ardoises, les tours et les flèches des églises, les campaniles des chapelles, les quartiers étagés sur les

pentes inférieures des collines donnent l'impression d'une cité plus populeuse que Lisieux ne l'est en réalité. Il n'y a que 16.000 âmes, plus 2.000 à Saint-Jacques et à Saint-Désir, faubourgs autonomes.

Stationnaire aujourd'hui, Lisieux s'était beaucoup accrue dans les dernières années du dix-neuvième siècle par des quartiers entourant l'ancienne cité épiscopale dont les remparts ont fait place à de larges boulevards, demeurés solitaires; la vie ne s'est pas portée à cette périphérie, elle se concentre sur la voie d'accès à la gare et dans la vieille ville que des constructions modernes ne sont pas parvenues à défigurer complètement.

Lisieux demeure une des plus intéressantes et des plus pittoresques villes normandes. Elle a gardé du passé de curieuses et précieuses habitations de bois formant un décor médiéval comparable, en petit, à celui de Rouen avant les transformations qui ont si profondément modifié la physionomie de la « ville aux vieilles rues ».

Lisieux était autrement curieuse avant que les alignements eussent amené la destruction de tant de vieux logis. Alors, sans doute, la Touques et l'Orbiquet, que l'on retrouve furtivement çà et là en parcourant les rues, étaient bordés de maisons de bois en surplomb, dres-

sant leur haut pignon au-dessus du flot clair où les tisserands et les drapiers lavaient leurs toiles et leurs *frocs*, où les tanneurs, dont le nom reste à une voie, faisaient tremper leurs cuirs. L'Orbiquet surtout, la rivière aux eaux cristallines, mettait la gaieté dans les quartiers travailleurs. Aujourd'hui encore, on aperçoit quelque roue moussue ou le reflet de masures croulantes fleuries de giroflées.

Malgré les reconstructions, les vieilles demeures sont nombreuses dans la ville ancienne; même elle eut la bonne fortune de conserver intacte une rue entière de la Renaissance, la rue aux Fèvres où semble s'être épanoui tout l'art des charpentiers d'autrefois, art bien mort aujourd'hui malgré les pastiches qui peuplent les stations balnéaires voisines. Cette voie étroite, dont les façades ventrues s'avancent avec bonne humeur au-dessus de la chaussée, a gardé son caractère primitif. Poutres sculptées de têtes hiératiques ou grimaçantes, petites fenêtres à carreaux verdissants, boutiques étroites et profondes dont les marchandises elles-mêmes semblent parfois « être du temps ». D'archaïques enseignes pendent au-dessus de tavernes où se débitent le cidre, les tripes à la mode de Caen et les pommes frites.

Cet ensemble, presque unique parmi nos villes françaises, sera respecté, la rue aux Fèvres ayant été classée parmi les monuments historiques. Lisieux tout entier offrait cette physionomie avant



la Révolution. Il y a trois quarts de siècle, vers 1838, Abel Hugo, le frère du poète, décrivant la ville, disait : « Elle n'a qu'une belle et grande rue qui suit la route de Caen à Évreux, les autres rues sont étroites et tortueuses, formées

de maisons hautes, la plupart bâties en bois, vieilles et tristes. »

Le goût change; la rue Grande nous semble bien morose et banale et ce qui reste de vieilles artères nous ravit; nous nous arrêtons avec intérêt devant les constructions anciennes respectées par l'alignement sur les voies élargies, la place Victor-Hugo — où les antiques demeures sont nombreuses encore et curieuses malgré les devantures très modernes des magasins — captive le flâneur charmé par cette architecture à la fois capricieuse et savante.

Cette place Victor-Hugo, étroite et longue, est fort calme, sauf aux jours de marchés qui attirent la foule des campagnes voisines; l'animation la délaisse pour la place Thiers dont les constructions modernes ont dénaturé l'archaïque aspect. En dépit des bâtisses nouvelles et des magasins luxueux éclairés par de grandes glaces, cette vaste place attire le touriste par deux beaux édifices occupant l'un de ses angles : la cathédrale et l'ancien évêché, devenu le Palais de Justice, complété par une aile construite avec goût pour recevoir l'hôtel des Postes.

La cathédrale, un des plus vastes et des plus remarquables monuments de cette Normandie si riche en précieuses églises, a été, jusqu'à la

Révolution, le cœur d'un opulent diocèse s'étendant sur tout le Lieuvin, entre ceux d'Évreux, de Sées et de Bayeux. De très antique origine, car elle a été fondée en 1022, elle a dû à l'incendie qui la détruisit en 1136, d'être rétablie avec unité et pureté de style, dans le caractère ogival qui faisait une triomphale apparition vers 1140 avec le rond-point de la basilique de Saint-Denis. En 1141, commençait la reconstruction, elle dura quarante ans, mais peut-être les travaux furent-ils imparfaits puisque, de 1226 à 1233, une restauration s'imposait, dont les traces sont très apparentes, comme celles d'additions survenues dans les siècles suivants.

A moins d'être archéologue, on n'est pas choqué de ces modifications lentement apportées. Saint-Pierre-de-Lisieux frappe, au contraire, par son ordonnance, malgré l'absence absolue de symétrie des deux tours : l'une à trois étages percés de fenêtres géminées et couronnée par une splendide flèche pyramidale, l'autre percée seulement de deux hautes fenêtres ogivales et coiffée d'un toit bas. Entre les deux tours, au-dessus du grand portail se dessine une ample et belle fenêtre à meneaux.

L'édifice est d'autant plus majestueux qu'il est porté par une terrasse à laquelle donne accès un

escalier de quatorze marches. Vue d'un des côtés de la place, où sont les magasins, la cathédrale est plus grandiose encore à cause de son haut transept, supportant, à la croisée, une puissante tour en lanterne construite au treizième siècle.

On a comparé Saint-Pierre-de-Lisieux à la cathédrale de Laon ; elle est moins belle toutefois, extérieurement, mais, à l'intérieur, elle soutient la comparaison par la pureté du style, la noblesse et l'harmonie des proportions. La partie la plus remarquable est le transept, d'une superbe ampleur, éclairé par la tour en lanterne. Malgré les grandes fenêtres ouvertes aux flancs de la nef aux quatorzième et quinzième siècles, le beau vaisseau garde un peu de la majesté sévère des débuts du gothique.

Des chapelles s'ouvrant sur la nef, la plus remarquable est celle dite de la Vierge, constituée par l'abside. Elle a été construite par un évêque dont le nom est tristement célèbre, Cauchon, qui eut la plus grande part à la condamnation de Jeanne d'Arc ; il obtint le siège épiscopal de Lisieux, alors au choix du roi d'Angleterre, afin d'échapper à la juste colère de ses diocésains de Beauvais et à la fureur des habitants de Rouen. On a prétendu que la chapelle de la Vierge aurait été élevée en expiation de son forfait.

Un autre évêque, Jean le Hennuyer, devait grandement honorer le siège : il refusa d'obéir aux ordres de massacrer les calvinistes lors de la Saint-Barthélemy. Et, cependant, il avait vu sa cathédrale saccagée et pillée ; une grande partie des œuvres d'art qu'elle renfermait avaient été détruites par les réformés. Ce qui nous reste : bas-reliefs, vitraux, stalles sculptées est de nature à faire déplorer le désastre.

Le palais des évêques est de noble architecture, surtout du côté des jardins. En dépit de son adaptation au rôle de Palais de justice, il a gardé une partie de sa splendeur : l'escalier monumental à rampe de fer forgé, la salle Dorée, décorée avec autant de richesse que de goût, l'ancienne chambre rouge qui donnent une haute idée de l'opulence des évêques. Les armoiries peintes sur les murailles sont celles des Matignon famille-tige des Grimaldi de Monaco actuels ; deux évêques de ce nom se succédèrent à Lisieux : Léonor Ier de 1646 à 1674, Léonor II de 1674 à 1714 auxquels firent suite un Brancas et un Condorcet. Ces noms, autant que la longue carrière épiscopale des Matignon, expliquent le caractère monumental du Palais lexovien.

La demeure des Évêques est assez vaste pour que l'on ait pu installer, à côté des services

judiciaires un musée, modeste par le nombre de ses toiles, mais intéressant par la valeur de quelques-unes d'entre elles. On s'attendrait à y trouver quelques débris précieux de la ville antique, la *Civitas Lexoviorum* qui a précédé la cité actuelle, mais Barbares et Normands ont si bien ruiné la capitale des Lexoviens que l'on n'a trouvé que d'insignifiants vestiges d'une ville pourtant considérable.

Les anciens jardins des évêques sont devenus une promenade ombreuse et fleurie, gardant toute la majesté des vieux jardins à la française. C'est une charmante solitude ; les citadins ne la fréquentent guère, ils préfèrent les boulevards de ceinture, et la « bourgeoisie » aisée aime mieux le jardin de l'Étoile, réservé aux membres d'une société très fermée — comme l'était autrefois le beau jardin d'horticulture du Mans (1).

Les autres églises de Lisieux ne sauraient se comparer à Saint-Pierre, cependant elles méritent une visite. Saint-Jacques, dans la partie haute de la ville, est une œuvre intéressante des dernières époques de l'art ogival, malheureusement construite en mauvais matériaux et ayant

(1) 2e volume du *Voyage en France.*

pour clocher un déplorable toit d'ardoise surmontant le porche. Un escalier de trente marches y donne accès. Peu ouvragée extérieurement, Saint-Jacques possède une belle nef dont la voûte et le chœur sont décorés de peintures du quinzième siècle, restaurées au dix-neuvième. De précieuses verrières, des tableaux curieux, des stalles de la Renaissance aux sculptures délicates ; trente stalles provenant du Val-Richer, œuvre de l'époque de Louis XIII, donnent un grand intérêt à cette église.

En dehors de la vieille ville, sur la rive gauche de la Touques, l'église, bien plus récente, de Saint-Désir — dix-huitième siècle — mérite l'attention par les nombreuses œuvres d'art et le Trésor qu'elle renferme. Saint-Désir appartenait à un couvent de Bénédictines dont une partie des constructions reste debout, notamment la cour entourée d'arcades et formant cloître qui frappe le regard du voyageur allant de Lisieux à Mézidon.

Ces édifices font de Lisieux une ville d'art. Cependant, c'est moins à eux qu'aux vieux logis de charpente que va le promeneur. Ces maisons, où la Renaissance a mis toute sa fantaisie, sa grâce et un sentiment de décoration comparable à celui qui nous valut Blois et Chambord,

sont parmi les plus purs joyaux de notre génie français. Les demeures que de riches bourgeois, fabricants de toile ou de cuir, ont édifiées, sont, par les détails de leur ornementation, de véritables palais. Le peuple lexovien ne s'y est pas trompé, il appelle encore *manoirs* ces chefs-d'œuvre où le charpentier habile dans son métier eut pour collaborateur de merveilleux tailleurs d'ymages, sculpteurs dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous.

Voyez, dans la rue aux Fèvres, le manoir de la Salamandre et dites si jamais la pierre ciselée comme orfèvrerie des châteaux de la Loire ou de l'église de Brou fut aussi amoureusement fouillée que ces arcs en accolade, ces pilastres, ces montants de fenêtres, ces supports de galerie? Quelle vie dans ces statuettes et ces marmousets, quel brio dans le grotesque! Un peu partout, à travers Lisieux, ont survécu ces précieux hôtels construits par des bourgeois autrement soucieux d'art que ceux d'aujourd'hui. Hélas! d'année en année, le nombre en diminue et la cité se fait banale.

La ville ne mérite pas seulement le séjour des voyageurs à cause de ces précieux restes du passé, ses environs sont d'un charme délicieux. En dépit des usines qui se dressent à l'entour il

y a, dans les faubourgs eux-mêmes, des coins charmants. Ainsi, au pied des pommages dominant le val si vert de l'Orbiquet, l'antique logis des Pavements, si pittoresque par son architecture capricieuse, sa charpente sculptée, ses communs enfouis dans le lierre.

Dans cette Normandie, où le coton est surtout l'objet mis en œuvre par les manufactures, Lisieux est un îlot assez intéressant pour son genre d'industrie. On y travaille principalement la laine, les déchets surtout, en vue d'obtenir ces tissus à bas prix appelés *renaissance,* et dont on fait une si grande consommation pour les objets confectionnés. C'est la même production qu'à Vienne en Dauphiné, mais la place de Lisieux est bien moins considérable [1]. Pourtant elle occupe encore 1.000 à 1.200 ouvriers et fait pour une dizaine de millions d'affaires. L'industrie s'accroît en ce moment après une longue période de dépression. Au milieu du XIXe siècle, Lisieux fabriquait pour 23 millions de draperie commune. Mais Lisieux ne possède pas, comme Vienne, toutes les industries annexes, il y a une

(1) Le 7e volume du *Voyage en France* renferme sur l'industrie de la draperie renaissance à Vienne une étude complète à laquelle nous renvoyons les lecteurs que cette question peut intéresser. (*Note des éditeurs*).

seule maison d'impression, le reste des tissus est envoyé à Maromme, près de Rouen, pour y subir l'impression et les apprêts. Aujourd'hui la production est purement mécanique, tous les tisserands à la main ont disparu.

Jadis Lisieux était un grand centre de production pour les toiles, ces tissus firent au Moyen Age la réputation du Lieuvin : les prés du pays d'Auge passaient pour blanchir à merveille les étoffes de chanvre et de lin, vertu si bien établie que, lors de mon passage à Caen, on m'avait assuré que les fabricants du Nord, Armentières et Lille, envoient blanchir leurs toiles à Lisieux afin de pouvoir les baptiser « toiles de Normandie ». La légende est curieuse, mais c'est une pure légende, on ne blanchit pas ici de toiles pour le Nord et l'on n'en fabrique guère. Dans la banlieue deux usines tissent encore le lin, une ou deux font la cretonne, elles sont en ce pays parmi les rares survivantes des nombreuses manufactures qui, jadis, animaient les vallées. L'*Almanach de Lisieux* ne signale plus que cinq fabricants de toiles et un blanchisseur de fils [1].

---

(1) Quelques industriels du Nord, chassés de leur pays par l'invasion, ont acquis des usines abandonnées dans la région de Lisieux et ont reconstitué leur fabrication. Resteront-ils en Normandie ?

L'industrie de Lisieux est donc aujourd'hui presque exclusivement confinée dans les cuirs et la « renaissance ». Pour cette dernière, le grand débouché est Lille, où la confection à bas prix possède l'un de ses sièges principaux. Le Nord, qui a tué l'industrie des toiles en Lieuvin, lui restitue donc, sous une forme indirecte, une partie des ressources dont il a privé ce pays.

Mais que de désastres ont vus ces vallées jadis si actives! J'ai remonté ce matin la vallée de l'Orbiquet, une des plus gracieuses du pays d'Auge, à chaque village on aperçoit les cheminées et les vastes constructions des usines; combien ont les vitres brisées, les toitures enlevées! Ces régions, où jadis vivait une population ouvrière nombreuse, ont failli redevenir purement agricoles. La rubanerie de fil, ou « ruban de Normandie », y entretient encore un certain nombre d'établissements; d'autres dépendent de Lisieux, ils effilochent ou filent pour son compte.

Ces industries variées, le commerce des beurres et des fromages, l'élevage des chevaux, donnent à Lisieux un rang économique important, aussi a-t-elle été dotée d'une succursale de la Banque de France dont le rang est bien supé-

rieur à celui des succursales de villes autrement populeuses (1).

---

(1) En 1913 la succursale de la Banque de France de Lisieux était au 54e rang sur 143, elle venait avant celles de Rennes, de Brest, de Versailles et même avant Caen, chef-lieu du département. Le mouvement d'affaires fut de 138.803.100 francs.

VII

LA VALLÉE DE L'ORBIQUET

Paysages du Lieuvin. — Vallée de l'Orbiquet. — Les usines closes. — Les châteaux : Mesnil-Guillaume, Mailloc. — Souvenirs de Colbert. — Orbec. — L'industrie laitière. — Laits concentrés. — Laits en poudre. — La récolte du lait. — Mœurs commerciales : le chèque de lait.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Lisieux S.-O.; Bernay N.-O.)

Fervaques. Mai.

Le voisinage de Trouville et de Deauville a fait tort aux heureux paysages du Lieuvin et du pays d'Auge; la foule qui se porte vers ces villes de luxe, par plaisir ou par snobisme, ne se doute pas de la beauté des campagnes, des châteaux qui les peuplent, des monuments religieux surgissant au-dessus des vergers. C'est à la vitesse vertigineuse des automobiles que l'on fuit entre ces « cours en herbe » plantées de pommiers encadrant les constructions de charpente. D'ailleurs, lorsque viennent la *saison* de Trouville et la *semaine* de Deauville, le pays

d'Auge, simplement plantureux, n'a déjà plus la grâce de ses adorables printemps.

Il faut le voir en mars et avril, quand les talus des fossés s'étoilent de pervenches et se tapissent d'une telle quantité de primevères que l'on croirait des bandes d'or tendre se déroulant au long des chemins ; il faut le voir quand les pommiers fleuris de blanc rosé embaument les enclos où paissent, dans la plus idéale tranquillité, vaches laitières et bœufs à l'engrais.

Même en ne quittant pas les abords des voies ferrées, on jouit de ces tableaux intimes et doux. Ainsi, quand on remonte la vallée de l'Orbiquet par le train d'Orbec aux lentes allures, se suivent des paysages harmonieux et tranquilles.

La rivière, abondante d'une limpidité cristalline, bien qu'elle ait donné la vie aux usines où se tissent les rubans de fil, industrie particulière à la contrée, et les laboratoires où le lait, venu de tous les points du pays, se transforme en beurre, en livarot, en camembert, en poudre de lait, en lait concentré, en caséine, la rivière descend entre des prairies d'un vert à la fois profond et doux, coupées de canaux innombrables par lesquels le flot vivifiant vient abreuver les herbes.

Pas un arbre dans ce fond de val, mais, sur les pentes des coteaux, d'autres herbages s'étalent, ceux-là plantés de pommiers entre lesquels s'éparpillent les fermes. Pas de villages, les communes sont composées de ces habitations éparses. Sur un coteau, l'église, délicieuse de simplicité, avec son humble vaisseau et sa flèche aiguë revêtue d'ardoise; à une croisée de chemin, ou sur le bord de quelque route fréquentée, un pavillon percé de trois ouvertures : une porte entre deux fenêtres, le tout ayant au plus cinq ou six mètres de façade : c'est la mairie ainsi que le révèle une inscription. Parfois, comme à la Vespière, une seule porte éclaire l'humble maison commune. La plus grande partie des communes du pays d'Auge sont ainsi constituées, mais aux jonctions de grands chemins s'est formé quelque bourg où sont les boutiques, les ateliers d'artisans, la poste. Toutes les cinq ou six lieues, le bourg devient une petite ville, telles : Orbec, Livarot ou Vimoutiers.

Les bords de l'Orbiquet sont ainsi jalonnés d'églises isolées, les plus gros centres sont à peine des hameaux, si nombreux que le val entier est comme un mail capricieusement bordé de chalets rustiques et de belles demeures de

plaisance. Sur les barrages sont installées les usines ; beaucoup, hélas ! sont closes, les vitres brisées leur donnent un douloureux aspect de ruine et d'abandon. L'industrie n'a pu résister à la concurrence de centres mieux situés comme ceux du nord de la France, où le lin et le charbon se trouvent sur place (1).

Le fond de la vallée est d'une exquise fraîcheur ; ces beaux prés, vivifiés par les eaux limpides de l'Orbiquet, ont séduit jadis les seigneurs féodaux. Au lieu de camper manoirs et châteaux sur les collines où ils auraient plus facilement pu braver les attaques, ils les ont édifiés au creux du val. Cette situation est fréquente dans tout le pays d'Auge. Ainsi s'éleva, sous Henri IV, le charmant castel du Mesnil-Guillaume auquel le voisinage des vastes constructions récentes d'un haras ont enlevé de sa grâce pimpante (2); plus loin apparaît la masse robuste du château de Mailloc, flanqué de quatre lourdes tours rondes couronnées de mâchicoulis et de créneaux et surmontées de toitures en poivrière.

---

(1) La plupart de ces usines, comme le dit la note de la page 94, ont été acquises par des réfugiés du Nord et ont repris le travail.

(2) Le Mesnil-Guillaume eut quelque célébrité pendant la guerre, il fut acquis par le sénateur Humbert, directeur du *Journal*.

Malgré cet appareil guerrier, Mailloc fut construit seulement au dix-septième siècle, époque où la noblesse ne cherchait guère à constituer en forteresse son habitation. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le choix des bords de l'Orbiquet pour le siège nouveau de l'antique baronnie de Mailloc. De ce noble logis dépendait une partie du pays, comme on peut en juger par le nom des villages voisins : Saint-Pierre-de-Mailloc, Saint-Julien-de-Mailloc, Saint-Martin-de-Mailloc et Saint-Denis-de-Mailloc. Ces quatre paroisses, qui constituaient la baronnie, ont elles-mêmes donné chacune leur nom à l'une des tours du château.

Mailloc est une des résidences de la famille de Colbert qui a essaimé sur tant de points et ajouté au nom du célèbre ministre celui de terres auxquelles étaient attachés de grands titres de noblesse. Je crois bien que le plus illustre de cette superbe lignée n'est jamais venu à Mailloc, le château ayant été acquis par des collatéraux du grand Colbert et non par lui. Son nom n'en reste pas moins attaché à cette vallée normande ; tous les Colbert qui vécurent ici furent justement populaires, leurs descendants le sont toujours. Ils ont ajouté à leur nom celui du grand mathématicien Laplace, né à

Beaumont-en-Auge [1], aux descendants duquel ils se sont alliés. Laplace, créé marquis par la Restauration, eut un fils qui devint général de division et sénateur ; le château renferme un beau portrait du savant, par Naigeon, et sa statue.

Les communes de Mailloc couvrent le versant des collines, elles n'ont pas de villages et ne se signalent que par de modestes églises isolées. Seul, Saint-Martin-de-Mailloc groupe plusieurs maisons abritant cinq à six douzaines d'habitants. La Chapelle-Yvon, où l'Orbiquet actionne quelques fabriques, n'est guère plus peuplée, le gros centre, dans cette partie du val, Saint-Martin-de-Bienfaite, renferme à peine 150 âmes. Le site de ce village est riant, l'église, un joli château dominent un vallon adjacent, d'une idéale fraîcheur.

Sur une pente de la rive droite, des restes de murailles féodales font tache grise dans un herbage. Au-dessous, quelques usines, dont une des plus grandes cidreries normandes, des villas, le coquet château de Launay constituent le riant hameau d'Orbiquet, dépendance de la petite ville d'Orbec dont on voit, au sud, grandir la haute tour d'église.

(1) Voir page 155.

Orbec n'est guère qu'une rue longue et large, mais d'un aspect très citadin. Les nécessités de la vie moderne et d'un commerce actif ont fait



disparaître la plupart des vieux logis de bois, remplacés par des constructions plus commodes, mais banales. Il subsiste cependant quelques

anciennes habitations curieuses rappelant celles de la rue aux Fèvres à Lisieux. L'une d'elles, appelée encore le manoir, à l'angle de la rue Guillonnière et de la Grand'Rue, mérite d'être conservée, de même celle où se maintient l'antique hôtellerie de l'Équerre, en face d'une rue bordée d'autres demeures anciennes profilant en encorbellement leurs façades de poutres brunes.

Même, dans les cours de maisons modernes, il est plus d'un détail heureux, galerie de charpente, tourelle à pans. Quelques constructions d'autrefois, bâties en pierre, ont un caractère de bourgeoisie cossue ou de noble résidence. Elles évoquent le passé administratif d'Orbec avant la Révolution. La petite ville était, en effet, le siège d'un baillage, les magistrats du siège y firent édifier des logis dignes de leur rang. Un de ces hôtels borde une place conservant le nom de la juridiction : la place du Bailliage.

Deux édifices, plus encore que les vieilles maisons, donnent à Orbec une originale physionomie : la chapelle de l'hôpital et l'église. La première dresse, au-dessus d'une intéressante façade gothique, un curieux beffroi ajouré, à trois étages de toits ou dômes d'ardoise; ce charmant monument garde quelques débris de

précieuses verrières, des clés de voûte sculptées, des consoles et des dais gothiques d'un beau travail. La chapelle borde la Grande Rue au fond de laquelle se dresse la haute tour de l'église Notre-Dame.

Cette tour dut être en partie détruite, car la partie inférieure est une masse carrée fort lourde surmontée d'une galerie flamboyante encadrée à chaque angle par des pyramidions à crochets. Sur cette base se dresse une autre tour à deux étages, œuvre du seizième siècle qui, malgré ses sculptures et ses ornements, a toute la sécheresse froide et noble de ce temps. A la base de la tour, une porte, délicatement sculptée, s'ouvre dans la paroi nue. L'autre entrée de l'église, très simple, divisée en deux parties par un pilier, supporte une belle fenêtre flamboyante. Chaque chapelle se détache nettement sur les flancs de la nef, chacune éclairée par une élégante fenêtre de style flamboyant surmontée d'un pignon aigu. Quelques vitraux et les tableaux de Notre-Dame-d'Orbec, œuvres des seizième et dix-septième siècles, sont dignes d'intérêt.

D'autres quartiers de la petite ville couvrent les flancs de la colline, à l'est. La principale voie, très montueuse, dite rue de Geôle, rap-

pelle, comme la place du Bailliage, ainsi encore la rue Haute-Geôle et la rue Basse-Justice, le rang judiciaire d'Orbec. Le château féodal, dont il reste à peine de pauvres vestiges, occupait ce coteau, tapissé aujourd'hui par des maisonnettes ouvrières très proprettes et fleuries, et coupé en écharpe par la route de Bernay, partant d'une place ombragée que borde un couvent, succursale, jusqu'à la loi de Séparation, de l'aristocratique couvent des Oiseaux de Paris.

Ce coteau est revêtu, sur une de ses pentes, d'une admirable hêtraie faisant à la petite ville une promenade exquise. Au pied de ce petit bois, au milieu de la verte pelouse du château de la Vespière, une source abondante forme un petit lac peuplé de poules d'eau et sur lequel voguent des cygnes familiers. Ce coin est charmant, comme le sont les rives de l'Orbiquet.

Orbec-*en-Auge,* situé à l'extrémité du pays d'Auge, est, après Lisieux, le centre le plus actif de cette région herbagère ; les marchés du mercredi rappellent, par leur animation, les grandes foires d'autrefois. Cette affluence est due au développement de l'industrie laitière qui a atteint ici son plus haut degré d'activité et pris un véritable caractère manufacturier. On le doit à l'initiative d'un capitaliste du nord dont l'im-

pulsion a fait naître le travail mécanique du lait pour la production du beurre, du fromage, de la poudre de lait, du lait concentré et de la caséine.

Dans cette Normandie où la production laitière est la principale source de richesse, la courte vallée de l'Orbiquet est un îlot intéressant. Il y a ailleurs, dans le Lieuvin, le pays d'Auge, le Bessin, des laiteries importantes pour la fabrication du fromage et des beurres, mais autour d'Orbec s'est groupée la préparation des laits concentrés ou en poudre, dont l'usage est devenu si répandu depuis que les Européens se sont tournés vers les pays tropicaux pour l'exploitation de produits recherchés par l'industrie : caoutchouc, arachides, cafés, cacaos, coton, etc. L'homme blanc des contrées tempérées retrouve, grâce à ces conserves, un peu de ce lait qui joue un si grand rôle dans la vie de son pays d'origine.

Le nombre des établissements du bassin de l'Orbiquet et de ses abords est de sept seulement, mais ce sont de grandes entreprises. Les laiteries traitent environ 72.000 litres de lait chaque jour; une coopérative, dans la vallée de la Charentonne, à Broglie, en travaille 4.000, soit 76.000 litres envoyés aux usines, indépendamment des quantités utilisées par les paysans

eux-mêmes, qui continuent à produire fromage et beurre chez eux.

Avant que l'initiateur dont j'ai parlé, M. Abaye, eut implanté la laiterie industrielle sur son domaine du Tremblay, dans la commune de la Goulafrière (Eure), la production du lait était surtout abondante dans le fond du val de l'Orbiquet et dans celui de la Cressonnière. Riviérette et ruisseau sont fort abondants ; la source de l'Orbiquet est peut-être la plus considérable de la Basse-Normandie. L'Orbiquet roule en eaux ordinaires 1.400 litres à la seconde, il ne descend pas à moins de 955. Ces ondes très vives, courantes grâce à la pente prononcée du pays, ont été de bonne heure utilisées pour l'irrigation. Nulle part, dans cette province, on ne tire un aussi bon parti du flot vivifiant. Aussi, nourrissait-on un nombreux bétail dans les parties basses, animaux de boucherie principalement, mais les pentes et surtout les plateaux étaient voués à la culture des céréales, peut-être aussi du colza.

La création de l'usine du Tremblay fit élever le prix du lait ; bientôt toutes les parties des collines et des terres hautes, susceptibles de produire de l'herbe, furent transformées en herbages complantés de pommiers. Le cheptel s'accrut en d'énormes proportions ; des industriels,

frappés des ressources de la contrée, suivirent l'exemple du Tremblay ; aujourd'hui il reste bien peu de terrains propres à devenir pâturages, tout ce qui est encore apte à se couvrir d'herbes ne tarde pas à subir la métamorphose.

Orbec même possède une importante laiterie consacrée uniquement à la production du beurre et du fromage. Au hameau de l'Orbiquet est un autre établissement semblable avec succursale à Saint-Martin-de-Bienfaite. A la Chapelle-Yvon, sur le domaine de la Foulonnerie, MM. Gueugnier, grands armateurs nantais, ont installé la production du lait concentré, de la poudre de lait écrémé ou complet, en même temps que celle du beurre et du fromage.

Le Tremblay, avec ses succursales de Notre-Dame-du-Hamel (Eure) et de Sainte-Gauburge (Orne), produit le beurre, le fromage et la poudre de lait. Enfin la coopérative de Montreuil-l'Argillé se consacre au beurre et au fromage dans son usine de Broglie.

L'abondance des sous-produits de la fabrication du beurre, c'est-à-dire du lait écrémé, a fait naître une autre industrie, installée à Orbec par une maison autrichienne (1). Elle produit de

(1) Mise sous séquestre après la déclaration de guerre.

la caséine et tire sa matière première, le caillé, non seulement de la vallée de l'Orbiquet mais des autres parties du pays d'Auge. L'usine d'Orbec est largement installée pour permettre d'étendre la fabrication selon les époques.

La caséine est grossièrement séparée du petit lait dans les laiteries, le petit lait restant est repris par les cultivateurs pour l'engraissement des porcs, les usines consacrent au même usage les quantités qui ne leur sont pas réclamées.

La cueillette du lait est faite par les industriels. Sur tous les chemins, à la croisée des routes, aux abords des fermes, on remarque des sortes d'escabeaux fixes sur lesquels les herbagers déposent les bidons pleins, où les livreurs remettent les bidons vides. Cette cueillette, d'abord faite à peu de distance des laiteries, a pris une grande extension, grâce aux camions automobiles qui vont au loin ramasser le lait. Ces facilités de transport ont permis d'accroître l'importance des usines et d'éviter la création de succursales trop nombreuses. En même temps, elle assure la création d'herbages dans les zones jusqu'alors vouées à la grande culture.

Le commerce est grandement facilité par l'action d'une banque locale, où se font tous les paiements des laiteries. Celles-ci remettent à

leurs fournisseurs non de l'argent, mais des chèques sur la banque qui doivent à leur origine le nom populaire de *bons ou chèques de lait.* Les herbagers ont rapidement compris la commodité de ces chèques, ils les remettent eux-mêmes en paiement. Les chèques de la banque d'Orbec ([1]) constituent une véritable monnaie fiduciaire acceptée partout comme l'or ou les billets de banque. Les banquiers ont dans la plupart des villages un agent, un commerçant, qui paie pour eux à présentation. Les grands jours de paiement sont d'ailleurs les marchés d'Orbec, qui ont lieu le mercredi.

Le chèque de lait a rendu à toute la contrée un service signalé en permettant aux industriels de payer en papier les fournisseurs de lait et en donnant à ceux-ci le moyen d'entrer immédiatement en possession du montant de leurs livraisons sans avoir à faire la course, parfois longue, à l'usine. On comprendra la portée de cette transformation dans les habitudes par le chiffre de 250.000 francs auquel s'élèvent environ, chaque mois, les paiements à l'aide de chèques.

---

(1) Aujourd'hui fusionnée avec d'autres banques du Calvados, pour constituer un organisme considérable. Les méthodes ont aussi changé. Les pages qu'on vient de lire furent écrites avant 1914.

La laiterie, en développant les herbages, a, par suite naturelle, fait accroître dans des proportions singulières le nombre des pommiers à cidre. Sauf dans les parties irriguées, le pommier est l'hôte traditionnel de la prairie. Partout où s'étend le gazon de pâture ou de fauche, les rangées de pommiers étalent leur ombrage. L'abondance des pommes a frappé un propriétaire d'Orbiquet; il a créé une cidrerie qui compte parmi les plus importantes de France et dont l'installation est hors de pair. L'usine est outillée pour traiter de 125.000 à 150.000 demi-hectolitres de pommes — le demi-hectolitre est la mesure en usage.

Chaque demi-hectolitre peut donner de 18 à 20 litres de cidre pur.

Avant cette création d'une usine à cidre, les producteurs traitaient sur place et envoyaient les cidres à Paris et dans ses environs; puis vint la vente des pommes en Allemagne, un moment très active; maintenant qu'un débouché local est assuré, l'exportation a bien perdu de son importance; il est plus facile de livrer à la cidrerie industrielle d'Orbiquet et aux établissements similaires créés en Basse-Normandie, que de transporter les fruits dans les gares et de subir les aléas de l'expédition et du recouvre-

ment. Le prix varie naturellement selon l'abondance. Quand les pommes sont en quantité, le demi-hectolitre vaut 1 franc, il monte à 3 francs et même plus lorsqu'il y a pénurie.

Les années d'abondance, où le cidre est à bas prix, l'usine abandonne la vente de la boisson pour transformer le cidre en eau-de-vie. La distillerie d'Orbiquet, installée sur de vastes proportions avec tous les perfectionnements les plus récents, est un des établissements les plus remarquables en ce genre. Peut-être n'en est-il aucun de plus complet et de mieux outillé en Normandie.

Le cidre n'est pas seul mis en œuvre par la distillerie; celle-ci traite les lies produites dans l'usine et tire des poires de grandes quantités d'eau-de-vie. Grâce à cette puissante organisation le « calvados » est entré dans l'usage courant de bien des villes où il était jadis peu connu. Paris est naturellement le plus grand débouché — avec Rouen.

Un sous-produit d'une valeur singulière est constitué par les pépins retirés du marc et livré aux grandes maisons de semences.

Le cidre et l'eau-de-vie, on le voit, sont les suites naturelles du grand mouvement qui a amené la transformation en herbages de toutes

les terres du bassin de l'Orbiquet pouvant se prêter à la création de prairies. Actuellement, il ne reste guère de sols pouvant subir cette transformation; cependant, les besoins en lait des usines ne cessent de grandir, non seulement les poudres de lait et les laits concentrés sont de plus en plus demandés, mais la production du fromage de Camembert s'accroît constamment.

Les fromageries sont si importantes dans toute la contrée et plus encore dans la vallée d'Auge proprement dite, à Pont-l'Évêque, Vimoutiers, Livarot et autres centres, que d'immenses usines se sont établies pour la fabrication des boîtes. Les plus importantes sont à Lisieux et à Livarot; une autre a été installée par le domaine du Tremblay à la Trinité-de-Réville; elle y débite le peuplier et le hêtre en feuilles extrêmement minces que des machines ingénieuses, servies surtout par des femmes, transforment en boîtes à camembert, à Pont-l'Evêque et à Livarot. L'usine de la Trinité, qu'il m'a été donné de visiter, est une merveille d'organisation. Elle produit jusqu'à 50.000 boîtes par jour.

VIII

ENTRE L'ORBIQUET, LA TOUQUES ET LA VIE

L'Orbiquet naissant. — Le plateau de Meulles. — Les Charités de Préaux. — Descente à la Touques. — Fervaques et son château. — Des Hautemer aux Montgomery. — Livarot et ses fromages. — La vallée de la Vie.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Bernay N.-O. ; Falaise N.-E.)

Livarot. Juin.

En quittant Orbec, la route de Livarot franchit l'Orbiquet cristallin, abondant, rapide. La riviérette vient de surgir, près de là, au fond du val de la Folletière, par la source la plus abondante de toute la Normandie. Le flot, idéalement pur, jaillit au pied d'un coteau crayeux, sous la ramure de beaux arbres, et s'en va entre des prés où sourdent d'autres fontaines qui donnent aussitôt à l'Orbiquet toute son ampleur. La rivière, où se jouent les truites, descend en frôlant de belles et vertes collines ; entre les bois se montrent les restes du prieuré de Friardel, devenus habitations sous le nom de château de l'Abbaye. Cette ancienne demeure monastique

conserve sa chapelle romane et de curieuses peintures murales.

Tout le val est d'un charme extrême, grâce à l'abondance des eaux, à l'opulence des prairies, aux innombrables pommiers qui revêtent les flancs de collines. Mais, lorsqu'on a gravi ces pentes et atteint les plateaux, le paysage perd de sa fraîcheur. Les cultures font place aux prairies, bien que, d'année en année, le paysan transforme en herbages les terres arables. Le jour est proche, peut-être, où tous ces guérets, d'une terre grise parsemée de rognons de silex, auront fait place aux « cours » plantés de pommiers grâce à l'humidité ambiante remplaçant les eaux courantes.

Plateau sec, sans eaux courantes, sans sources, où les pluies s'infiltrent aussitôt pour alimenter le mystérieux réservoir d'où sort l'Orbiquet. Il y a d'assez nombreux hameaux : deux ou trois feux autour d'une église et un véritable village, Meulles, assis à la croisée de nombreux chemins. Mais la population s'éparpille en fermes isolées. Aussi trouve-t-on rarement la vie au long des routes, les trajets sont plutôt moroses ; les mercredis seulement, chars à bancs, bétail, piétons affluent, se rendant au marché d'Orbec ou revenant de ce grand rendez-vous commercial.

Un jour dans l'année, le lundi de Pentecôte, le plateau s'anime. Des vallées de l'Orbiquet, de la Charentonne, de la Touques, de la Vie, des plateaux qui les séparent, on voit se diriger vers une église isolée, voisine de Meulles, les curés de chaque paroisse, suivis de leurs ouailles, marchant processionnellement, revêtus de costumes archaïques et étranges. Le lieu de rendez-vous est l'église de la commune de Préaux, peuplée de six douzaines d'habitants répartis sur le territoire en des fermes isolées. Il n'y a pas de curé pour la paroisse, celui de Meulles la dessert. Mais le patron, saint Sébastien, jouit d'une réputation considérable dans cette partie du pays d'Auge. Son intercession est sollicitée au lendemain de la Pentecôte, quand les processions se rendent à Préaux.

Ces cortèges se nomment *Charités,* ils ont chacun leur bannière indiquant leur paroisse. Voici la charité de la Chapelle-Gauthier ; derrière elle, celle de Saint-Aubin-du-Thenney et vingt autres. Elles étaient plus nombreuses jadis, mais, peu à peu, la ferveur décroît : bien des paroisses ne connaissent plus le chemin de Préaux. Cependant, si forte est la tradition que l'on voit des « charités » venir de cinq à six lieues et refaire le soir, à pied, ce trajet.

Le départ a lieu dès l'aube. En tête, le curé et les enfants de chœur revêtus de leur surplis. Puis la bannière de la « charité » sur laquelle est brodée l'effigie du saint patron de la paroisse. Les membres de la confrérie suivent, couverts d'antiques vêtements, pourpres pour la plupart, richement brodés et frangés d'or; d'autres pèlerins ont jeté sur leur veste ou leur blouse un large baudrier somptueusement décoré, portant, lui aussi, l'effigie du patron; ces baudriers qui couvrent toute la poitrine et descendent jusqu'au genou, ont souvent le nom de leur possesseur tracé en grandes lettres d'or; on doit se les transmettre de père en fils. De nombreux fidèles suivent; les hommes ont mis leur blouse neuve; les femmes, en vêtements de fête, ont sorti leurs bijoux, chaînes et croix d'or, parfois très anciennes, massives et curieuses.

Le cortège s'en va, entre les herbages, au long des routes blanches ombragées par les grandes haies et les ormeaux. Des stations ont lieu pour permettre de boire une bolée de cidre dans quelque cabaret de carrefour. A la longue, le bel ordre du départ se détend; aux approches de Préaux, le curé rassemble ses ouailles et reforme la procession, les enfants de chœur agitent les sonnettes, parfois quelque instrument

se fait entendre. Les charités se rencontrent et, formant une longue théorie, débouchent enfin devant l'église de Préaux, très humble et vénérable, éclairée par des fenêtres flamboyantes, entourée d'un cimetière verdoyant ombragé par un de ces énormes ifs, plusieurs fois centenaires, que l'on rencontre auprès de la plupart des églises de la contrée. Ces arbres surprennent par l'extrême grosseur de leur tronc, il faudrait parfois toute une « charité » pour l'envelopper.

L'édifice est trop petit pour contenir la foule. Aussi, pendant que les premiers arrivés peuvent seuls assister à la messe dite dans la nef, où deux autels sont consacrés à saint Sébastien — l'un supportant une châsse avec les reliques du saint — les autres charités entendent une messe en plein air, après avoir défilé autour du temple en chantant les hymnes sacrés.

La cérémonie finie, commence la fête populaire. Des boutiques foraines sont installées, des pâtissiers débitent une brioche pétrie spécialement en l'honneur de saint Sébastien. Sous les pommiers voisins, autour d'un petit manoir qui a conservé intacte sa physionomie de gentilhommière, les groupes se forment, on déballe les provisions apportées; aux charités se mêlent des centaines de curieux et de promeneurs, venus

en carrioles des campagnes voisines et même des villes, Orbec, Lisieux ou Livarot.

Après ces agapes, on se prépare au retour; les jambes lasses, les charités s'en vont, sous les rayons du soleil couchant, jusqu'à la lointaine petite église isolée où la bannière et la croix reprendront leur place en attendant un autre lundi de Pentecôte, qui verra des groupes, chaque année plus clairsemés, reprendre le chemin de Préaux ; cela, jusqu'au jour où la pittoresque coutume aura perdu ses derniers fidèles. Peut-être ce temps n'est-il pas éloigné.

Le plateau de Préaux s'abaisse par des pentes boisées, creusées de vallons aux frais herbages, vers la vallée profonde où la Touques descend en un cours régulier, entre des prairies qui sont parmi les plus belles de la Normandie. Val étroit où les villages sont rares, où les fermes herbagères se dissimulent entre les pommiers. Les hameaux se sont formés aux points où des chemins franchissent la rivière dont les eaux, moins transparentes que celles de l'Orbiquet, s'animent aux barrages des moulins. Les centres de population, de petits bourgs, durent avoir plus d'importance autrefois, à en juger par l'ampleur des églises des Moutiers-Hubert et de Notre-Dame-

de-Courson. Celle des Moutiers, fort curieuse, renferme des fonts baptismaux intéressants.

Ce val régulier de la Touques, bien qu'il offre une voie commode et directe de Lisieux vers Gacé et le massif des hautes collines d'Exmes et du Merlerault, n'a pas été emprunté par une ligne ferrée, aussi reste-t-il solitaire et ignoré des touristes. Les sites en sont aimables. Celui de Fervaques mériterait d'être connu ; il doit sa grâce et sa beauté aux constructions, si diverses par l'âge et les aspects, d'un des châteaux historiques les plus précieux de la Normandie.

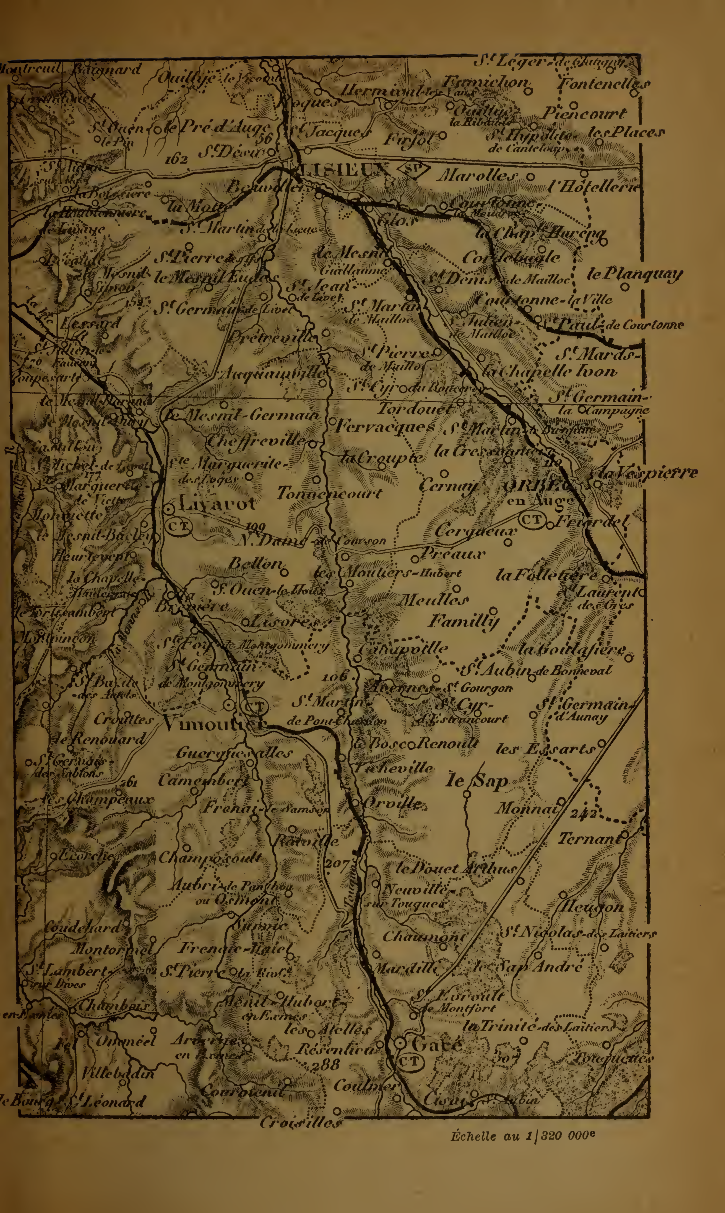
Le village lui-même est charmant, grâce au cadre formé par les collines revêtues de grands bois, le large ruban de prairies parcouru par la Touques et la promenade formée par les ormes centenaires de l'avenue conduisant au château. La perspective de cette allée est barrée par une porte fortifiée, dressée au-dessus d'un pont sur la Touques. Avec ses rainures pour la herse, sa ceinture de mâchicoulis, sa haute toiture d'ardoise, cette porte conserve au site une allure féodale. Elle donne accès dans une vaste cour ombragée d'arbres superbes et encadrée sur trois faces par les constructions : tour éventrée enveloppée de lierre qui fut sans doute le donjon primitif; corps de logis de la Renaissance avec

parties plus anciennes, d'un grand caractère décoratif par ses fenêtres à arcs en accolade, ses hauts combles mansardés et une belle porte sculptée; à gauche, le château des seizième et dix-septième siècles, noble et majestueux, aux murs de pierre en bossage. L'ensemble est d'une grande beauté.

Le château proprement dit, celui qui sert de résidence, est l'œuvre d'un des compagnons les plus fidèles de Henri IV, le comte Guillaume de Fervaques, dont le Béarnais fit un maréchal de France, le maréchal de Hautemer ou de Fervaques, puis un duc de Grancey. Ce grand homme de guerre, que le roi appelait son bon ami Fervaques, reçut souvent son maître dans la belle demeure; celui-ci y coucha encore la veille de la bataille d'Ivry, où le comte de Fervaques allait s'illustrer à ses côtés en méritant le surnom glorieux de Bras-de-Fer.

La chambre de Henri IV a été conservée dans l'état de jadis, elle a servi à des hôtes célèbres, Chateaubriand entre autres, qui assistait à la prise de possession du château par la marquise de Custines. Le grand écrivain, dans ses *Mémoires d'outre-tombe,* dit qu'il eut « l'honneur de coucher dans le lit du Béarnais ».

Après le maréchal de Hautemer, deux autres



Échelle au 1/320 000e

maréchaux de France, son gendre et son petit-fils, les maréchaux de Médavy-Grancey, possédèrent ce beau domaine, aujourd'hui propriété du comte de Montgomery, héritier d'un des plus grands noms de France et d'Angleterre. La terre de Montgomery est proche de Fervaques, dans la vallée de la Vie. Le château, en ruines, couronne une colline au-dessus du village de Sainte-Foy-de-Montgomery ; une autre commune, Saint-Germain-de-Montgomery ; un hameau, dit Comté de Montgomery, gardent ce nom, encore porté par un comté et une ville du pays de Galles et une ville des États-Unis.

Un mail sépare le parc ombreux et le village. L'église se détache sur le fond sombre des grands arbres. Sauf la tour, couronnée d'une élégante flèche à ressaut, l'édifice est récent ou complètement restauré. De riches familles ont concouru à sa décoration en la dotant de belles verrières, dues à Haussaire, de Reims, de stalles et de bancs sculptés. D'intéressantes fresques couvrent le chœur. Deux chapelles ont été élevées par la comtesse de Montgomery, née de Portes : les armes des deux familles sont accolées sur un des vitraux. Elle est délicieuse, cette petite église de Fervaques qu'aucun guide ne signale.

Après un déjeuner dans l'excellente hôtellerie du Lion d'Or, j'ai pris le chemin de Livarot, en évitant le grand lacet de la chaussée, à l'aide d'un sentier traversant les bois et le joli hameau forestier du Val Miesse, aux jardins fleuris. Au point culminant s'étend un étroit plateau de cultures d'où s'épanchent, à tous les points de l'horizon, des ruisselets qui se creusent des vallons d'une extrême fraîcheur, entre des pentes herbeuses revêtues de pommiers. Véritables abîmes de verdure au fond desquels pointe parfois une flèche d'église, comme celle de Sainte-Marguerite-des-Loges. Le chemin franchit un de ces vaux pour aller traverser la petite forêt de Livarot, dont les taillis et les futaies recouvrent un sol maigre tapissé de bruyère. De grands hêtres forment avenue allant s'ouvrir sur la verdoyante vallée de la Vie, au fond de laquelle s'étale longuement Livarot.

Le chemin rejoint la grande route d'Orbec descendant rapidement à la petite ville dont le nom évoque l'arome puissant d'un des fromages de la vallée d'Auge. Le livarot n'a pas la finesse de ses voisins, camembert et pont-l'évêque, mais il jouit d'une clientèle étendue. Il est la base de l'industrie de la petite ville ; une immense usine débite les hêtres en feuilles minces transformées

en boîtes rondes ou carrées. Dès les premiers pas dans Livarot, on est frappé par le nombre de femmes et de jeunes filles qui s'en vont, poussant des brouettes ou portant de grands paniers remplis de ces récipients légers destinés à contenir les fromages très odorants qui doivent, dit-on, leur onctuosité et leur parfum aux qualités particulières des prés arrosés par la Vie.

Moins considérable que sa voisine Orbec, Livarot n'a pas l'attrait que donnent à celle-ci les antiques logis. Les quelques vieilles demeures qu'elle conserve disparaissent entre les banales façades de maisons modernes. Le lieu semble prospère, il doit l'aisance aux herbages de la Vie dont la fertilité s'accroît à mesure que la petite rivière poursuit son cours à la rencontre de la Dives. Ces prairies fameuses engraissent en multitude des bœufs ; « perdus dans des herbes qui leur montent à mi-jambes, ils savourent sans presque changer de place leur éternel festin et semblent stupides de graisse et de félicité », a dit un écrivain hippique. A côté de ces bovins superbes paissent d'admirables chevaux carrossiers et pur sang, célèbres dans le monde des courses et de l'élevage. Bien des vainqueurs du turf sont venus de ce *haut pays* de la vallée d'Auge. Un de ces héros, qui souleva l'enthou-

siasme il y a trois quarts de siècle, portait le nom du haras où il avait été élevé, Fervaques.

La vallée de la Vie n'a pas seulement pour elle sa richesse pastorale et chevaline, elle est aussi infiniment gracieuse ; ses pentes, qui sont des pommeraies touffues, se plissent de ravins d'où descendent des eaux vives, des clochers jaillissent sur les pentes, entre les fermes éparpillées dans la verdure, des manoirs apparaissent encadrés de rideaux d'ormes.

Au-dessous de Livarot, le val peu à peu s'élargit et s'accroît en opulence. A partir de Mesnil-Durand, les herbages ont acquis toutes les qualités qui rendent célèbres les bords de la Vie. Coupesarte, qui garde un charmant manoir, et Saint-Julien-le-Faucon doivent à ces pâturages savoureux une extrême richesse rustique. Il n'y a pas de grands paysages, le bassin frappe surtout par son caractère luxuriant et l'espèce de béatitude animale dans laquelle sont baignés les gens, les bêtes et les choses.

IX

LA VALLÉE D'AUGE

La plaine de la Vie. — Mesnil-Mauger. — Mézidon. — Méry-Corbon et ses herbages. — Les herbagers de la vallée d'Auge. — Achats de bœufs. — Dans les « cours ». — Le haut et le bas pays. — Dozulé. — La butte Caumont et Dives.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Lisieux S.-O. ; Falaise N.-E. ; Caen N.-E., S.-E.)

Trouville. Février.

Bien que l'on ait coutume d'appeler pays d'Auge toute la région d'Orbec, de Lisieux, de Pont-l'Évêque et de Trouville jusqu'à la Dives, la véritable « vallée » d'Auge, pour les Bas-Normands, c'est la vallée inférieure de la Dives et de la Vie jusqu'à hauteur de Dozulé. Aux yeux du visiteur, l'expression prise dans ce sens restreint est juste. Le paysage est bien différent en deçà et au delà du grand tunnel, long de 3.000 mètres, par lequel on passe du bassin de la Touques dans celui de la Vie. Cette entrée de la vallée d'Auge semble gardée par le joli château de la


le Ham
S.t Ouen
du Mesnil-Oger
le Mesnil
Cléville
Hotot
le Radier
la Rivière
Victot
Pontfol
Herbigny
les Authieux-sur-Corbon
Bas de Cléville
la Verleumière
Bois Roger
Blamont
Champ Roger
Canteloup
Méry-Corbon
la Vie
Corbon
Carref.r S.t Jean
Notre Dame d'Estrees
la Houlegate
les Croix
Bieville

Houblonnière, où l'art gracieux de la Renaissance a assoupli le caractère féodal de l'édifice. On roule dans une campagne agreste, très verte, remplie de pommiers, arrosée par des ruisseaux clairs ; soudain le vallon cesse, une vaste plaine ondulée apparaît, bordée de collines bleues ; au sud, les hauteurs de Vimoutiers prennent dans l'éloignement l'aspect de petits monts.

La plaine n'est qu'un immense pâturage animé par le bétail. En ce moment, les animaux sont assez rares, mais je décris le pays d'après mes souvenirs du dernier été. Dans les grands herbages, clos d'arbres de « hauts bords », ormeaux à la ramure puissante, croît une herbe épaisse. Ces clos, appelés ici des *cours,* renferment presque toujours une maison en *colombage,* c'est-à-dire en poutrelles entre-croisées, peintes en brun et remplies avec du torchis ou des briques crues revêtus de plâtre souvent badigeonné en rose. Dans cette cour, des pommiers bien soignés, sans gui, sans lichen, aux troncs méticuleusement débarrassés des mousses. Et ainsi, sur les ondulations de la plaine et les premières pentes des collines, se poursuit sans fin l'océan d'arbres dont un voyageur a dit que c'était « un immense pommier sous un immense ormeau ». Peu de terres labourables : il faut gravir les collines

pour trouver, sur d'étroits plateaux, un sol remué par la charrue.

Vers Mesnil-Mauger, les arbres cessent pour faire place à des prairies sans limites apparentes. Ici se réunissent deux cours d'eau, la Vie et la Viette, et aboutissent les chemins des hautes vallées et l'embranchement de voie ferrée de Sainte-Gauburge, qui traverse la région laitière de Vimoutiers. Mesnil-Mauger est la gare principale de la contrée d'élevage. De vastes quais permettent l'embarquement du bétail.

Descendons à la station pour traverser les herbages par ces petits chemins bordés de hauts talus qui caractérisent le pays. On est en plein terroir pastoral, les bêtes au pâturage sont admirables de santé et soignées avec amour. Par dessus une barrière j'aperçois une bonne femme qui, venant de traire sa vache, l'époussette tendrement.

Un coteau couvert de pommiers se dresse au milieu de la plaine, le chemin y gravit. Du sommet j'ai, par instant, une vue merveilleuse. On est ici à la limite de la vallée d'Auge et de la plaine de Caen. Vers cette dernière, ce sont des étendues sans bornes de guérets bruns et de moissons naissantes ; de l'autre côté, la plaine opulente où errent la Vie et la Dives, ceinte de

hauteurs verdoyantes. A la marge des deux régions, la vaste gare de Mézidon, croisement de voies ferrées venues de quatre directions; plus loin, assis sur les bords de la Dives déjà large et claire encore, le gros bourg sans caractère de Mézidon.

Par de jolis chemins, je suis descendu à Quetiéville, village enfoui sous les ormeaux de « cours » sans nombre, plantées de pommiers luxuriants. Fossés et plantations masquent la vue ; malgré la richesse de ce sol, l'excursion deviendrait fastidieuse si, à la jonction avec la route de Caen, au Bras-d'Or, le rideau des arbres ne s'écartait tout à coup pour montrer un tapis vert, d'un vert profond, étendu jusqu'aux hauteurs de Hotot, si uni qu'on ne peut distinguer les lits de la Dives, de la Morte-Vie et de la Vie, errantes rivières de ces merveilleux herbages.

Le mot merveilleux n'est pas excessif, nous sommes ici au sein du pâturage le plus justement célèbre de la France entière; nulle part on ne trouverait herbe plus savoureuse et de plus rapide croissance. Sous ce ciel humide, recevant sans cesse les tièdes vapeurs de la mer, un sol très perméable reçoit les eaux des pluies et des

brumes et les absorbe sans leur laisser le temps de séjourner.

Dans toute la Normandie, les herbages de Corbon sont cités comme le type de la fertilité. « Perdez-y votre bâton le soir, sur le pré fauché, dit un proverbe, vous ne le retrouverez pas le matin. »

L'herbe y « pousse le bœuf », dit un autre dicton. Et, près de Falaise, un paysan voulant me dépeindre cette végétation exubérante ajoutait : « A Corbon, quand les bœufs ont tondu la cour le soir, ils ont de nouveau, le lendemain, vingt-cinq centimètres d'herbe à manger ! »

Certains herbages ont une réputation particulière, comme les crus en pays vignobles ; on cite la « cour » de Corbon, où 40 hectares suffisent à engraisser 90 bœufs. Le spectacle de ces animaux puissants et lourds, paissant sans trêve l'herbe sans cesse renaissante, est un des plus curieux que puisse offrir la vie rurale ; ils présentent le plus parfait exemple du bonheur et de la quiétude stupides. A peine les bœufs ont-ils la force de lever parfois leurs yeux vagues et doux, aussitôt ils se remettent à tondre le pâturin et le trèfle blanc.

C'est le spectacle du printemps et de l'été ; aujourd'hui l'herbe est courte encore, et le bétail

est loin de couvrir les 60 ares par tête que fixent les coutumes. Encore, pour le nourrir, lui porte-t-on des bottes de foin qu'il mange à même le sol. Pour assurer aux animaux cette nourriture hivernale, on doit faire de grands approvisionnements au printemps; la population du pays ne saurait suffire à faucher, faner et botteler tant de foin ; on a recours aux ouvriers agricoles des hautes vallées de Basse-Normandie.

La quantité de bétail qui reste en ce moment dans les herbages est d'environ le quart de la population animale d'été, mais les vaches sont assez nombreuses et dans tous les vallons adjacents on élève de superbes chevaux; à Victot, notamment, où M. Aumont a produit la plupart de ses fameux coureurs.

Dans quelques jours, les habitants de la vallée vont se mettre en route ; réunissant leurs économies, ils se rendront dans le Maine, l'Anjou, et jusqu'au fond du Poitou pour acheter les bœufs maigres, anémiés par une nourriture insuffisante et par le travail de la charrue et des transports. Les grandes foires de ces provinces les connaissent bien, ces Normands de taille haute, bien râblés, cachant une redingote sous la grande blouse, coiffés de casquettes de loutre : très fins, malins comme pas un pour exagérer la maigreur

et les défauts du bœuf de travail qu'ils marchandent. Ils « roulent » consciencieusement le paysan du Maine, cependant roué ; ils devinent, sous la peau flasque et terne de l'animal, le futur monument de graisse destiné au marché de la Villette.

Aussitôt l'animal acheté, il est marqué au moyen de lettres découpées à coups de ciseaux dans le poil ; lorsque la foire est terminée, les bœufs sont amenés à la gare la plus proche et dirigés sur celle de Mézidon ou de Mesnil-Mauger.

Beaucoup d'herbagers font trois séries d'acquisitions pendant l'année : mai et avril, juin et juillet et deux ou trois mois d'hiver, périodes suffisant à donner un peu de chair à des bêtes émaciées, mais ce n'est pas le véritable engraissement. Le riche « herbager » laisse les bœufs pendant huit mois au milieu de la cour et les vend seulement en hiver, prolongeant la vente jusqu'au moment du concours agricole de Paris. Par ce long séjour on obtient les animaux gras les plus remarquables.

Le Calvados tout entier envoie à Paris, à la Villette, 25.000 à 30.000 bœufs et 10.000 vaches grasses chaque année.

En ce moment [1], l'engraissement subit une

(1) 1895, date de la première édition du 6e volume.

crise. Jadis, le prix moyen de la location des herbages était de 300 francs à l'hectare. C'est le chiffre cité par M. du Haÿs, dans une étude sur la vallée d'Auge publiée vers 1860. D'après M. le comte de Saint-Quentin, auteur d'une notice sur l'agriculture du Calvados, insérée dans un volume du *Congrès pour l'Avancement des sciences,* ces fermages ont diminué de 30 %. Peut-être y a-t-il d'autres causes que la concurrence étrangère, puisque le prix de la viande n'a pas baissé — bien au contraire.

Si les gras pâturages de la vallée, au bord des rivières, sont dénués d'arbres, les petites collines riveraines vers Cambremer et Argences (1) sont, au contraire, couvertes de superbes pommages. Toute la contrée, jusqu'à la Touques, produit des cidres fameux. Autour de Hotot, où m'ont conduit les hasards de l'excursion, j'ai rencontré de nombreuses plantations nouvelles. De longtemps nous ne manquerons pas de cidre de la vallée d'Auge ! On apporte dans ces plantations

(1) Depuis la première édition de la 6e série du *Voyage en France*, dont ce volume a été détaché, Argences a vu se développer une intéressante industrie, celle des perles, occupant à domicile de 1.000 à 1.200 ouvrières gagnant 1 franc 50 à 3 francs par jour, même 4 à 5 francs pour les plus habiles travaillant à des objets de fantaisie. Argences fait également de la céramique d'art

des soins extrêmes; le choix des arbres est une grosse affaire; la culture du pommier est devenue une science complétée par l'application rationnelle des principes de Pasteur sur la fermentation. Aussi le cidre d'autrefois, noir et plat, souvent acide, tend-il à disparaître et d'importants marchés s'ouvrent à cette boisson agréable et saine. Chaque année des milliers de wagons de pommes vont en France et à l'étranger, en Allemagne surtout [1], pour alimenter les cidreries. Mais, hélas! en même temps s'accroît la distillation des cidres et des lies; l'usage des eaux-de-vie mal rectifiées s'étend de plus en plus et cause des ravages dans une population jadis sobre.

Au delà de Troarn, aimable petit bourg dont l'abbaye est devenue un établissement hippique, le pays d'Auge est toujours fertile et prospère, mais on ne retrouve pas de prairies comparables aux prés opulents de Corbon. La vallée, plus ample, s'étend, uniformément plane, jusqu'à la mer, entre des herbages très verts encore. Ce ne sont plus les herbages de choix dit du *haut pays*. C'est ici le *bas pays*, région marine il y a quelques siècles, où la mer remonte encore pendant

(1) Ceci était écrit avant la grande guerre.

les grandes marées ; alors, si le flot marin correspond à des crues causées par les pluies, l'eau saline et l'eau douce se mêlent, s'épanchent pardessus les berges, couvrent l'herbe de vase, de débris et de sel. C'est la *crétine*. Toute herbe souillée devient insalubre, le bétail qui la mange maigrit et se décolore, il faut le déplacer ou le vendre.

Ce n'est pas le seul mal : sur le pré rendu malsain, le chardon s'installe triomphant et couvre de vastes espaces.

La crétine et le chardon sont deux des quatre fléaux signalés par M. du Haÿs dans les pâturages du bas pays. Les deux autres sont les mulots et le raguet. Tout le monde connaît le mulot. Ces animaux, voyant qu'on ne fait plus paître les bœufs dans les prés atteints de crétine, arrivent par bataillons dans les herbes épaisses et s'en emparent. Veut-on ramener les bœufs quand l'herbe a repris sa vigueur? ces ruminants sont troublés par les mulots qui leur sautent au mufle ; en même temps l'odeur musquée de ces bestioles détourne le bœuf des points fréquentés par elles. Ne pouvant manger, l'animal à l'engrais dépérit.

Le quatrième fléau, le *raguet,* est une plante amie des marécages, fort nuisible aux animaux

qui la broutent. De tous ces maux, deux au moins, le chardon et le raguet, peuvent être détruits si les propriétaires le veulent ; quant au mulot, il ne tardera pas sans doute à être soumis aux inoculations pasteuriennes qui ont fait de telles hécatombes de leurs congénères en Artois.

A la limite de ces herbages du bas pays, un beau vallon s'ouvre au cœur de ce qu'on pourrait appeler le massif d'Auge, entre la Dives et la Touques. C'est le vallon de Dozulé. On gagne ce bourg riant par une route tracée à travers de jolies collines herbeuses, remplies d'arbres. Dans les « cours », de grands poiriers aux formes élégantes, destinés à la production du poiré, tranchent sur la végétation basse des pommiers. De petits bois accidentent le paysage, çà et là des sapins se dressent autour de belles demeures. Dans ce gai décor, se détachent heureusement les maisons en colombage peintes de couleurs claires.

Dozulé, bourg de moins de 1.000 habitants [1], a l'aspect d'une petite ville ; l'unique rue, très longue et très large, est bordée de jolies maisons à un ou deux étages, bâties en briques avec des cordons de pierre blanche, ou ornées de damiers

(1) 834 au recensement de 1911, dont 601 au centre communal.

formés par des briques de diverses teintes. Le soir, les nombreux magasins brillamment éclairés et les lignes de réverbères font illusion, on se croirait dans une vraie ville ; il existe même un organe local, le *Journal de Dozulé!* Le pâtissier, les épiceries « parisiennes », les quincailliers, dont les boutiques pleines d'ustensiles de cuivre indiquent l'aisance du pays, la pharmacie aux bocaux de couleur, rivalisent d'éclat.

Les auberges et les hôtels ont conservé le classique aspect d'autrefois. En somme, l'impression est charmante.

J'ai passé la nuit à Dozulé, et ce matin suis venu à Dives par les riantes collines de Grangues et la Butte-Caumont, une des plus belles courses à faire en Normandie. Sans cesse on a en vue un paysage grandiose, depuis les lointaines collines de Vimoutiers et du Bocage jusqu'aux environs du Havre, dont on distingue nettement les abords et les phares. Les églises de la plaine de Caen, les tours de Falaise, l'Orne entre ses coteaux, la vallée d'Auge entière, verdoyante, entre ses collines bordées de pommages : j'ai joui toute la matinée de cet admirable panorama et de la mer calme et radieuse. On ne se serait jamais cru en février.

A l'extrémité de la petite crête, un mamelon isolé, la Butte-Caumont, terminé en falaise sur l'estuaire de la Dives, porte une colonne monumentale érigée, comme celle de Formigny, par les soins d'Arcisse de Caumont, le grand archéologue normand. Elle rappelle le souvenir de la conquête de l'Angleterre, préparée ici, dans cet estuaire aujourd'hui ensablé, où la Dives est devenue un étroit chenal. Alors, une des plus grandes flottes dont fasse mention l'histoire du monde stationna dans le vaste bassin, cinquante mille hommes accourus pour prendre part à la curée campèrent sur ces vertes collines, attendant, pendant un mois, l'heure propice pour mettre à la voile.

Dives groupe ses maisons autour de la vieille église qui a remplacé celle où venaient prier les rudes compagnons de Guillaume. C'est un bel édifice dans lequel on a gravé la liste des principaux chefs qui prirent part à la conquête de l'île de Bretagne. La ville est bien petite, mais à ses côtés existe une des plus belles et vastes usines de Normandie. La nuit, des feux électriques se projettent en nappe éblouissante sur la rivière et la mer. Ils viennent de l'établissement de la Société française d'électro-métallurgie pour la fabrication, par l'électrolyse, des planches et tubes de

cuivre rouge. L'usine peut produire de 250 à 300 tonnes par mois de planches, tubes et fils.

Le choix de Dives est assez singulier ; ce pauvre petit port, éloigné de tout centre industriel, est au cœur de la plus florissante des régions de bains de mer du littoral de la Manche, entre Cabourg au plan superbe et le double village balnéaire de Houlgate-Beuzeval, un des plus riants de Normandie par le goût, la richesse et la fantaisie qui ont présidé à sa construction. Les chalets entourés de jardins fleuris; les rues plantées d'arbres, l'amphithéâtre en pente douce des parties hautes, forment un ensemble exquis, digne de cette plage d'un sable doux, de ces collines d'un vert profond. La vallée de Beuzeval s'ouvre au cœur même de l'élégante ville, opulente, plantée de bois, couverte de pommiers et de grands poiriers. Dans cette verdure, des villas, des châteaux, de gaies demeures d'herbagers animent le paysage. Cette zone fraîche, si vraiment normande, se termine brusquement sur la mer par de hautes falaises noires dont les fantastiques éboulis, au-dessous d'Auberville, sont une grande curiosité pour les baigneurs de Villers et de Houlgate. Ces falaises, hautes de 110 à 120 mètres, doivent à la marne leur nom de « Vaches noires », sous lequel elles sont devenues célè-

bres. En quelques parties de ce rivage, les dislocations ont été baptisées par les visiteurs. Il y a le *désert* et le *chaos,* où l'amoncellement des roches éboulées et les parties restées debout présentent un fort curieux spectacle.

A côté de ces ruines de falaises, dans une des plus belles situations de la côte, aux flancs de collines couvertes de parcs, de châteaux et de chalets, est la belle station de Villers-sur-Mer, plus largement étalée que Houlgate. De là, bordant la côte, un chemin conduit à Bernéville et à Deauville, à travers une contrée presque déserte encore, mais qui ne tardera pas à devenir une rue de villas formant jusqu'à Trouville une seule cité de plaisance. La mode a fait bien d'autres miracles par ici !

X

A TRAVERS LE PAYS D'AUGE

Vallée d'Auge et pays d'Auge. — Du sommet de la butte du Haut-Parc. — Crèvecœur et ses poules. — Cambremer. — L'abbaye du Val-Richer. — Souvenirs et tombeau de Guizot. — La butte Saint-Laurent. — Les campagnes de Dozulé. — Beaumont-en-Auge. — Souvenirs de Laplace. — Le fromage de Pont-l'Évêque.

(*Carte de l'Etat-major :* feuilles de Caen N.-E., S.-E. ; Lisieux N.-O., S.-O.)

Orbec-en-Auge (Haute-Normandie). Juin.

Le mot de vallée d'Auge s'appliquerait mieux à ces terres basses aux gros herbages dans lesquelles se mêlent la Dives et la Vie. La haute région qui forme séparation entre la Vie et la Touques pourrait prendre le nom de pays d'Auge. Là passait jadis la limite entre les diocèses de Bayeux et de Lisieux; le premier appartenant à la Basse-Normandie, le second à la Haute-Normandie [1]. A l'est, la vallée de la

(1) La Partie orientale de la Haute-Normandie, primitivement répartie entre les premières éditions de la 6e et de la 17e série est décrite dans un nouveau volume, le 63e.

Touques est haut-normande; elle fait partie du Lieuvin jusqu'à Lisieux. En amont de cette ville, le faîte, entre l'Orbiquet et la Touques, peut être considéré comme ligne de partage entre les deux régions.

Dans ces hautes terres du pays d'Auge, il est de grands paysages; d'autres, intimes et charmants, que les touristes ne connaissent pas encore. Ainsi le petit massif de Cambremer et les collines de Beaumont. Le premier attire l'attention quand, en venant de Lisieux, on atteint à Mesnil-Mauger la plaine de la Vie. La rivière, échappée à la vallée étroite qu'elle suit à travers l'Hiémois et les cantons de Vimoutiers et de Livarot, poursuit lentement son cours tranquille dans la mer d'herbès de Corbon. Au-dessus de ces grands espaces se dresse une colline escarpée, projetée comme un promontoire, la butte du Haut-Parc ou de Saint-Pair-du-Mont. Son commandement est tel que bien peu d'observatoires doivent être comparables à ce belvédère. L'ascension s'impose à qui veut bien juger de ce pays.

Entre les gras herbages, un chemin y conduit, en frôlant le joli clocher roman de Mesnil-Mauger. Des pommiers vigoureux couvrent les

pâtures où errent, tranquilles, les troupeaux de vaches et de bœufs. Le chemin rejoint la route de Pont-l'Évêque qui se dirige droit sur la butte du Haut-Parc en franchissant la Vie abondante et rapide. Au bord de la chaussée, voici la petite mairie et l'église de Saint-Loup-de-Fribois qui composent le « village » de ce nom. A l'écart, un curieux manoir de charpente se montre entre les pommiers. De l'autre côté d'un ruisselet, la route se borde de tilleuls et devient une rue de boutiques et de petits ateliers constituant le bourg de Crèvecœur-en-Auge. Dans ce pays de hameaux infimes, Crèvecœur semble une ville. Ce fut jadis un point fortifié dont le château, domaine des Montmorency, a laissé d'intéressantes ruines. Beaucoup de volailles dans les rues et les pâtures, remarquables par la huppe légère qu'elles portent fièrement. Cette huppe, qu'un manque de soin dans le choix des reproducteurs fait trop souvent disparaître, révèle la race qui doit son nom au village : la poule de Crèvecœur, jadis très recherchée. Elle a perdu un peu de sa popularité au profit d'autres variétés ; même à Crèvecœur, certains fermiers élèvent plus volontiers la poule de Houdan.

Le village est dominé par la butte du Haut-



La Vallée de Montreuil
Montreuil
La Closellerie
La Valette
L. Galopin
Les Ventes
Berbigny
Lieu du Pré
Pontfol
Englesqueville
Bas Fonts
Cambremer
Grandouet
Le Val Richer
Les Potiers
Les Godefs
La Croix de Pierre
Notre-Dame d'Estrées
Carref.r St. Jean
Les Fontaines
Le Cadran
St. Ouen
Paris
La Poterie
St. Laurent du Mont
St. Pair du Mont
Les Corbins
La Boissière
St. Aubin sur Algot
La Houblonnière
Les Loges
Crèvecoeur en Auge
La Planche
Cour Laisé
Butte de la Bigne
Ragoterie

Parc que contourne la route, très raide. A mesure qu'on s'élève sur les flancs de la petite colline, la vue grandit et, bientôt, devient superbe sur la vallée supérieure de la Vie et les hautes collines de Livarot et du Hiémois, dressées par étages successifs en un magnifique hémicycle revêtu d'herbages et de bois.

Au point culminant de la route, une église à flèche de pierre entourée d'un cimetière et, à l'écart, quelques fermes enfermées dans leur « cour en herbe » constituent le village de Saint-Pair-du-Mont. Plus loin, sur la vieille route de Paris, les Trois-Rois, groupe d'auberges, sont le centre de la commune de Saint-Laurent-du-Mont, célèbre dans le pays d'Auge par la vue dont on jouit du sommet de sa butte.

A trois quarts de lieue est Cambremer, minuscule chef-lieu de canton, mais gros centre pour ce pays d'habitations dissimulées dans les herbages. Il couvre de son amphithéâtre de maisons coquettes une pente rapide. La place, d'une amusante irrégularité, est bordée par l'église au lourd clocher roman coiffé d'ardoise. Les environs sont riants; partout se creusent des vallons ombragés de pommiers. Des chemins, bordés de frênes noueux et de hautes haies de charmes, s'en vont à travers ces campagnes heureuses.

L'un d'eux conduit, par le vallon de Montreuil, au pimpant castel de la Roque-Baignard, auquel donne accès une jolie porte fortifiée, flanquée d'un corps de logis drapé de lierre.

Le château de la Roque fait face à une conque remplie de grands bois, site classique des retraites monastiques. Il y eut là, en effet, une abbaye fameuse, le Val-Richer, fondée en 1167, et longtemps florissante. Les guerres contre les Anglais, puis les luttes de religion, avaient amené la ruine des édifices ; mais les terres dépendant de l'abbaye étaient de bon produit, aussi quand, au dix-septième siècle, se manifesta la réaction contre l'architecture romane ou gothique des maisons religieuses, un abbé remplaça les constructions anciennes par un palais abbatial répondant au goût de son temps. Comme tant d'autres, l'abbaye de Val-Richer fut dévastée à la Révolution, l'église a disparu, son mobilier a enrichi de nombreuses églises de la région. La demeure de l'abbé aurait sans doute subi le sort des autres bâtiments, si Guizot n'avait été séduit par le site. L'historien, déjà célèbre, fut élu député de Lisieux en janvier 1830. Il fit restaurer le palais des abbés qui devint sa résidence habituelle, quand la chute de Louis-Philippe l'eut obligé à la retraite. Il a

écrit au Val-Richer plusieurs de ses livres, notamment son *Histoire de France pour mes petits-enfants*.

C'est au Val-Richer qu'il mourut, il repose dans le petit cimetière de Saint-Ouen-le-Pin dont dépend le domaine.

Si épaisse est la végétation dans cet abîme de verdure, que le château apparaît seulement lorsqu'on l'atteint. Le parc, vaste et majestueux, avec les grands sapins disposés en bosquets, les hêtres géants qui en marquent l'entrée, ses pelouses bien entretenues, donne l'idée d'un domaine seigneurial d'Angleterre. L'habitation, de sobre ordonnance, développe une longue façade, rompue par un avant-corps faisant légèrement saillie et percée de nombreuses fenêtres. De vastes constructions à usage de ferme et de laiterie révèlent que le Val-Richer est une importante exploitation agricole. La mise en valeur est l'œuvre de M. de Witt, gendre de Guizot.

Le hameau de Saint-Ouen-le-Pin se compose de trois ou quatre maisons et de l'église entourée du cimetière ombragé par le classique if centenaire des parvis de Normandie. A l'ombre de cette église, entre les humbles tombes catholiques des paysans de Saint-Ouen, se dresse le

tombeau, plus ample que monumental, de la famille Guizot : haut mur de granit avec fronton sculpté et divisé en deux parties par un pilastre. Deux sarcophages de granit reposent sur la dalle funéraire. Là sont inhumés Guizot « né à Nîmes le 4 octobre 1787, mort au Val-Richer le 12 septembre 1874 », Pauline de Meulan, sa première femme, et Élisa Dillon, nièce de celle-ci, que Guizot avait épousée en 1828. Le monument a la sécheresse et la raideur calvinistes, il s'harmonise mal avec la rustique nécropole. Une autre sépulture protestante avoisine le grand tombeau.

Nous gagnons les herbages de Corbon en suivant la partie de la route de Lisieux à Caen, déclassée à cause de ses fortes rampes, mais qu'il faut parcourir pour bien comprendre les transformations du pays d'Auge. Au milieu du siècle dernier, la contrée devait être un plateau de cultures. Les herbages l'ont gagné presque entièrement. Dans les prés ainsi établis s'alignent les pommiers, des habitations élégantes ont été édifiées, villas plutôt que fermes. Les intervalles de charpente remplis de briques rouges, les poutrelles peintes, les fenêtres fleuries, les toits d'ardoise formant auvent donnent

une impression de bien-être. Rares sont les vieilles demeures. En voici une, cependant, au coin de la grande route et d'un chemin conduisant à Cambremer; dans le pan coupé de la toiture s'arrondit un énorme cadran d'horloge. Ce logis est célèbre dans le pays sous le nom de Maison du Cadran.

La route, trop large pour la circulation actuelle, se réduit désormais à un étroit ruban macadamisé entre deux larges bandes gazonnées. Au delà des Trois-Rois, avant de descendre à la Vie, elle passe au pied de la butte Saint-Laurent, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la grasse plaine de Corbon, dans laquelle se réunissent la Vie et la Dives. De cet observatoire, on comprend mieux la réputation de richesse faite à la vallée d'Auge et à la plaine de Corbon portant plus particulièrement ce nom.

Le panorama, immense, s'étend par delà le pays d'Auge jusqu'à la campagne de Caen, dont la ville maîtresse, capitale de la Basse-Normandie, se reconnaît aux nombreux clochers se profilant sur le ciel pendant les claires journées. Les hautes collines, partagées entre le Calvados et l'Orne, bornent l'horizon au sud et s'entr'ouvrent par les longues vallées régulières.

Au pied de la butte Saint-Laurent, la vallée de Corbon s'étend en nappe d'opulente verdure découpée par les haies qui séparent les « cours ». La Dives et la Vie s'en vont à travers les herbages, bordées de peupliers entre lesquels miroitent les eaux. Au bord de la Vie, l'église isolée de Corbon semble commander le pont qui porte la grande route.

Les rebords du massif, jusqu'à Dozulé, sont parcourus par un chemin qui traverse les verts vallons s'ouvrant sur la grande vallée d'Auge; vallons si verts, si ombragés d'ormes et de pommiers que l'on y découvre difficilement la vie humaine. Cependant les fermes, les *cours* s'y dissimulent par milliers derrière les hautes clôtures; mais il faut s'en aller au hasard des chemins bien ferrés et des chemins creux pour les deviner au passage, grâce à la barrière donnant accès dans l'enclos. A en juger par la carte, chacune des chaussées si nombreuses, qui se ramifient sur les coteaux ou dans les vaux verdoyants, serait une rue de maisons rustiques, tant sont nombreuses celles-ci; dans le couvert profond, elles demeurent invisibles. Si elles sont en quantité telle, c'est qu'il faut une propriété peu étendue pour assurer l'aisance par l'entretien du bétail.

De Dozulé à la Touques, vers Pont-l'Évêque, on suit la route de Caen à Rouen, large et superbe, mais solitaire, car elle laisse à l'écart villages et hameaux, d'ailleurs infimes. De tous ces petits centres, un seul mérite un détour : Beaumont-en-Auge, admirablement situé au sommet d'une colline isolée, dominant de 120 mètres le fond de la vallée de la Touques et les plages de Deauville. Très belle de forme, grandie et magnifiée par la majestueuse église qui la couronne et dont l'abside à haute fenêtre flamboyante se dessine merveilleusement sur le ciel, la colline est escaladée par de nombreux chemins qui se réunissent dans le bourg après avoir parcouru une campagne extraordinairement plantureuse. Le lieu dut avoir une grande importance jadis, à cause de ce superbe commandement sur les parties les plus riches du pays d'Auge. Les ruines d'une abbaye de Bénédictins fondée en 1060, l'église, dont le chœur est du treizième siècle, révèlent une prospérité lointaine.

Les Bénédictins avaient à Beaumont un de ces collèges militaires qui ont donné à l'ancienne monarchie tant de grands soldats et dans lesquels se formèrent même plusieurs généraux illustres de la Révolution, tels Desaix et Bonaparte.

L'église renferme un plan manuscrit de l'école en 1791 Parmi les élèves du collège de Beaumont fut Laplace, le grand astronome. Il était né dans le bourg, d'une modeste famille de paysans; sa maison natale a disparu, sur l'emplacement s'élevait un petit monument; celui-ci a été détruit, les deux plaques de marbre qui portaient des inscriptions ont été conservées et placées à l'entrée d'une maison portant le titre ambitieux de musée. L'une rappelle que Laplace naquit à Beaumont le 22 mars 1749 et mourut à Paris le 5 mars 1837. L'autre porte ces vers de Chênedollé :

Sous un modeste toit, ici naquit Laplace,
Lui qui sut de Newton agrandir le compas,
Et, s'ouvrant un sillon dans les champs de l'espace,
Y fit encore un nouveau pas.

A ces inscriptions se borne l'hommage rendu par Beaumont à son illustre fils. Il y a bien une statue devant l'entrée de l'église et on me l'avait signalée comme celle du grand savant. Mais c'est l'effigie d'un officier d'état-major, représenté dans la tenue du second Empire, le colonel Langlois, plus connu comme peintre. C'est lui qui eut l'idée des panoramas militaires, dont la vogue fut si grande. Le piédestal énumère

huit de ces vastes compositions, notamment les batailles de la Moskowa et de Solférino. Le colonel naquit à Beaumont-en-Auge en 1789 et mourut en 1870. La statue a été érigée en 1884 par les soins pieux de Mme Serand, sa fille, qui en fit don à la paroisse.

Beaumont, bourg très coquet, bien construit, mérite d'être vu le jeudi, jour où se tient un grand marché de bétail attirant vendeurs et acheteurs de nombreux villages. C'est un des points où l'on peut le mieux étudier les physionomies populaires de la vallée d'Auge.

De Beaumont à Pont-l'Évêque, la course est ravissante, à travers des herbages d'une extrême fertilité. Parfois, entre les grandes haies, on découvre la mer et Trouville. De jolies habitations peuplent les domaines remplis de bétail. Là, et plus encore dans les grasses prairies des bords de la Touques, se prépare un fromage célèbre, mais détrôné dans sa suprématie par le camembert qui, nous le savons, né dans le coin de terre où naquit Charlotte Corday, ne serait pas connu sans la Terreur. Le pont-l'évêque n'est pas seulement descendu au second rang, il a perdu le nom pittoresque qu'il portait au Moyen Age et encore pendant l'époque de la Renaissance : *angelot*. Il a perdu

aussi ses formes amusantes : croissants, fleurs de lys, dauphin, cœurs, lièvres, croix du Saint-Esprit. L'angelot, corruption, paraît-il, d'augelot, du nom du pays d'Auge, est maintenant un fromage carré, sans prétention à la fantaisie.

Il ne faudrait pas s'y fier ; malgré l'apparente simplicité de sa forme, ce fromage, qui eut des aïeux dans les vivres expédiés aux Croisés, a des distinctions : une noblesse, une bourgeoisie et un populaire. La noblesse, c'est le fromage de *commande* ou de *lait doux ;* il se fait sans eau ; le fromage de deuxième qualité est fait de lait tiède, mélangé du cinquième au huitième avec de l'eau bouillante ; la troisième qualité, de lait plus abondamment additionné d'eau bouillante. La première qualité et même la deuxième ne se font qu'en automne, septembre et octobre surtout, elles se conservent très bien ; quant à la troisième, le fromage d'été, on aurait peine à la garder trois mois. La première qualité nécessite quatre litres de lait pour un fromage de 1 franc 50. On calcule qu'une vache peut donner par jour deux fromages de 2 francs. Le bénéfice produit par une vache, année moyenne, est de 350 francs.

On vend plus de 150.000 douzaines par an de

ces fromages, valant environ 2 millions de francs. Mais le fromage de commande atteint à peine 30.000 francs ; nous ne le connaissons pas à Paris.

En dehors du camenbert, du livarot et du pont-l'évêque, le pays d'Auge fait encore le mignot. Celui-ci a conservé le nom de ses inventeurs ; on le fabrique entre Cambremer et Dozulé, autour de Hotot-en-Auge et de Beuvron. Mais, en fromages *passés* et fromages *blancs*, le mignot ne dépasse pas 30.000 douzaines, valant 150.000 francs. En somme, on évalue à plus de 10 millions la production des fromages en Calvados ; ce chiffre s'élèvera encore par la substitution continue du camembert aux autres produits. Ce fromage est en effet le plus recherché de tous ; grâce aux chemins de fer, il pénètre en des parties de la France où il était inconnu. Il n'est pas de table d'hôte de gros bourg où il ne fasse apparition. Mais que de camemberts, malgré les enveloppes en feuilles d'étain et les étiquettes flamboyantes, ne sont jamais venus du pays d'Auge, ni même de Normandie !

Contrairement à ce qui distingue les régions d'Orbec, de Vimoutiers et de Livarot, les parties

élevées du pays d'Auge entre Dives et Touques ont peu de laiteries industrielles. Beurre et fromages sont produits surtout par les particuliers avec le lait de leurs vaches. Mais la contrée de Pont-l'Évêque a tendance elle aussi à concentrer en usine la fabrication.

XI

LA TOUQUES ET LA CALONNE

Le type du paysage normand. — La vallée de la Touques. — Le Breuil-en-Auge. — Le fromage : le pont-l'évêque et ses glorieux parchemins. — Pont-l'Évêque. — Touques et son port. — La vallée de la Calonne. — Cormeilles. — Le val du Douet-Hébert. — Blangy. — Retour à la Touques. — Le château de Prie.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Lisieux S.-O., N.-O.)

Lisieux. Mai.

La prodigieuse fortune de Trouville et de Deauville, en amenant chaque année des milliers de visiteurs dans la jolie ville assise à l'embouchure de la Touques et sa voisine, a beaucoup fait pour créer dans l'esprit le type de la vallée normande. Parmi tant de voyageurs accourus en cette station fameuse, où il faut avoir été *vu* pendant la « grande semaine », pour être qualifié et appartenir au Tout-Paris, quelques-uns ont eu d'autres préoccupations que les toilettes à mettre le matin à la ville, l'après-midi à

la plage, le soir au casino. Ceux-là, pendant la course rapide du train, n'ont pas dédaigné d'admirer un peu de vraie et saine nature, sans chalets gothiques, sans palais italiens ou mauresques. Il leur est resté un doux souvenir de ce passage entre des collines couvertes de pommages, au sein desquels se dissimulent les pittoresques maisons normandes, et des prés d'un vert intense, où les vaches laitières, enfoncées jusqu'à mi-corps dans l'herbe épaisse, élaborent sans cesse le lait crémeux qui donnera le fromage de Pont-l'Évêque et le fromage mignot.

Peut-être aussi le lundi matin, quand revient le *train des maris,* plus d'un voyageur a-t-il comparé l'existence calme des herbages de la vallée à la fièvre qui le harcèle à Paris l'hiver, à la côte l'été ; peut-être a-t-il fait pour un instant le songe atavique de reprendre la vie pastorale. Oh ! plus d'habit noir ! plus de smoking, plus de conventions...

Brusquement les hauts bâtiments d'une caserne, l'obscurité profonde d'un tunnel, une rue banale de ville industrielle :

— Lisieux ! dix minutes d'arrêt, buffet !

Le charme est rompu ; en vain le pays de Bernay, la gracieuse vallée de la Risle, les prés verts de l'Iton s'offriront-ils aux yeux du voya-

geur, il ne songera plus à son rêve d'un instant, la vie mondaine si factice ou la fièvre des affaires l'auront ressaisi.

Mais pour celui que de telles préoccupations ne sauraient hanter, l'impression reste précise; on se dit qu'il serait bon de courir un matin par cette campagne luxuriante, à pied, en s'arrêtant au revers des chemins creux, au moment où les primevères et les violettes égaient de leurs couleurs et de leurs parfums les talus longtemps trop uniformément verts, comme tout le paysage, en cette saison tiède et pleine de promesses, où les bourgeons des pommiers se gonflent et font prévoir la neige rosée, qui, bientôt, couvrira le pays tout entier.

Des primevères, j'en ai vu déjà et des pervenches aussi, si les pommiers n'ont pas bourgeonné encore, et l'idée m'est venue de gagner Pont-l'Évêque au matin, non par la route nationale trop amplement et régulièrement tracée au flanc des coteaux de la rive droite, mais sur l'autre versant parcouru par un chemin vicinal sinueux à souhait, suivant sans cesse la marge des grands herbages.

Ce serait monotone si ce n'était exquis. Aussitôt sorti des faubourgs de Lisieux et de la traînée obligatoire des cabarets et des maisons humbles,

prolongement des faubourgs de ville importante, on est en pleins herbages. Ils sont plus gras et plus riches qu'en amont. Ce phénomène a toujours surpris, on l'a attribué jadis à la traversée de Lisieux par la Touques. Les égouts de la ville, les résidus des fabriques de *frocs* répandus sur les prés par les crues d'hiver, auraient pour résultat de faire croître plus vigoureusement les herbes. Quoi qu'il en soit, on trouverait difficilement ailleurs prairies plus belles ; il faut être du pays d'Auge pour leur préférer à première vue les « cours » de Corbon.

On va ainsi pendant cinq lieues au pied des collines couvertes de pommiers régulièrement plantés dans les prairies, en vue d'autres collines semblables. De petits vallons s'entr'ouvrent, affectant parfois, d'amusante façon, des allures de gorge où des ruisselets se mutinent. Pas de gros villages, mais d'innombrables maisons isolées ; de vieux manoirs, des châteaux modernes couronnent les hauteurs ou se dressent à mi-côte. Et partout, sous les pommiers, dans les larges prairies du fond de la vallée, d'innombrables vaches paissent, lentement.

Au delà de Coquainvilliers j'ai traversé la Touques pour gagner le Breuil-en-Auge. Le Breuil

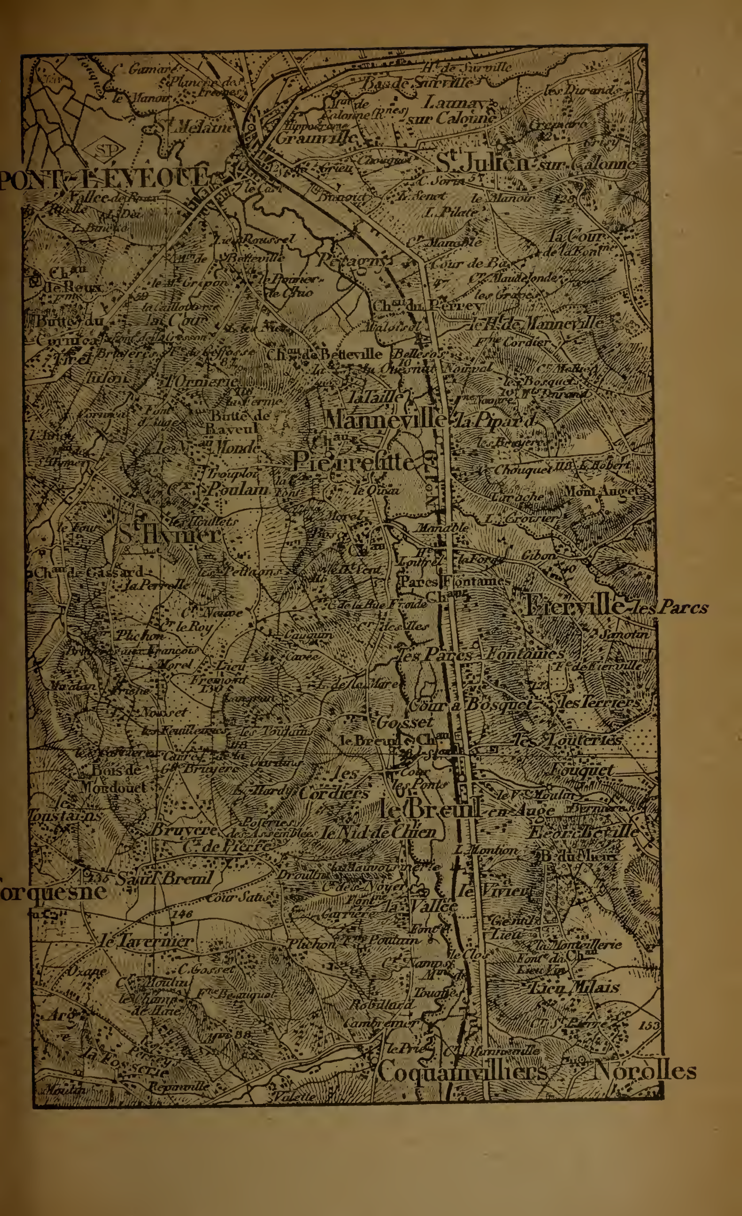
n'est point un village, mais une route semée, à distance, de maisons entourées d'un herbage, « d'une *cour* ». Le Breuil est le centre le plus considérable pour la fabrication du fromage dit de Pont-l'Évêque ; c'est un marché considérable pour les produits retirés du lait dans toute cette plantureuse contrée.

Le fromage de Pont-l'Évêque a ses fanatiques : s'il n'est pas aussi fin que le camembert, il dépasse le livarot dont le parfum spécial n'est pas du goût de tout le monde. Pour toute cette famille calvadosienne des fromages, si nombreuse, le pont-l'évêque est l'ancêtre ; il n'a pas la légende touchante du camembert, mais Guillaume de Lorris en parlait déjà en 1230 dans le *Roman de la Rose* et, si j'en crois le volume de l'*Avancement des sciences* publié lors du Congrès de Caen, Hélie le Gordien lui aurait consacré un chant tout entier dans un poème publié il y a deux cent trente-cinq ans. Combien de gens, fiers de leur origine, n'ont pas d'aussi respectables parchemins (1) !

Pont-l'Évêque est une bien humble ville à laquelle on refuserait ce titre citadin s'il n'y

---

(1) Sur la fabrication du fromage de Pont-l'Évêque se reporter aux pages 155 à 157.



PONT-L'ÉVÊQUE
St Melaine
Bas de Surville
Launay sur Calonne
Gramville
St Julien sur Calonne
Rétagny
Chau du Perrey
le Ht de Manneville
Chau de Betteville
la Taille
Manneville
la Pipard
Pierrefitte
Poulain
Mont Auget
St Hymer
Chau de Cassard
Fierville
les Parcs
Les Parcs Fontaines
Cour à Bosquet
les Terriers
Gosset
les Louteries
Fouquet
les Cordiers
le Breuil en Auge
le Nid de Chien
Bruyère
Bois de Mondouet
Saint Breuil
orquesne
le Vivier
la Vallée
le Tavernier
Lieu Milais
Coquainvilliers
Norolles

avait ici les administrations d'un arrondissement riche et populeux possédant des centres comme Trouville, Deauville et Honfleur.

La menue cité est charmante, sa principale et presque unique rue, bordée de jolies maisons soigneusement peintes, dit, par son élégance et la richesse des boutiques, l'opulence de la vallée et des vallons adjacents. A juger par quelques vieux hôtels, dont l'un sert de sous-préfecture, la bourgade dut avoir plus d'importance autrefois. L'église, seul monument, flanquée d'une lourde tour, conserve de belles verrières à son chevet. Une plaque sur une maison rappelle la naissance du futur amiral Hamelin.

Entre Pont-l'Évêque et Trouville, la vallée de la Touques, très élargie, est plus riche encore. Le petit fleuve descend à la mer en replis incessants, entre des prairies découpées par une multitude de canaux où viennent se perdre les ruisselets accourus entre les pommages des collines, cours d'eau clairs, frétillants, nés de vives fontaines appelés *doults* ou *douets*. Pendant les grandes marées, le flot de la Touques est refoulé parfois en amont de Pont-l'Évêque. Aussi a-t-il jadis porté des embarcations ; le souvenir de ce temps, où le courant servait au transport, s'est maintenu dans notre organi-

sation administrative. Les ponts et chaussées considèrent la Touques comme navigable en amont de Pont-l'Évêque, à partir du Breuil-en-Auge, à mi-chemin de Lisieux. Même l'inscription maritime s'étend jusque là ! Je doute qu'un seul propriétaire de bachot soit maintenant astreint aux lois de Colbert !

En aval de Pont-l'Évêque la pente est si faible qu'il serait facile de faire de la Touques un chenal maritime, mais cette voie est rendue inutile par le chemin de fer. Le fleuve est donc désert, rarement une barque se laisse aller à suivre ses sinuosités capricieuses et brusques. On ne trouve un peu de vie qu'au hameau de Roncheville, dont le pont marque la limite de salure des eaux ; il indiquait jusqu'en 1844, époque où l'on ébaucha le port de Trouville, la tête de la navigation maritime. Plus bas, la Touques se tord sans cesse dans les prés peuplés d'un bétail superbe et innombrable, au-dessus desquels se dressent les collines verdoyantes d'où surgissent, entre les pommiers, les flèches grêles décelant le centre de paroisses dont les populations s'éparpillent dans les invisibles cours-masures.

De belles villas, des châteaux modernes, d'antiques manoirs seigneuriaux apparaissent

dans la verdure. Les vallons qui s'entr'ouvrent laissent deviner de délicieux et calmes paysages; ainsi celui d'où débouche le ruisseau du Douet-Saulnier; au fond bleuissent les futaies profondes de la grande forêt de Saint-Gratien. Le Douet-Saulnier atteint la Touques à Roncheville, au sein de campagnes d'un vert puissant. Faut-il attribuer à cette teinte ambiante du site, le choix d'un lion vert pour les armes du maréchal de Roncheville, auquel cette sorte d'hérésie héraldique valut le surnom de Maréchal Vert?

Les collines se rapprochent vers l'embouchure du Douet de Tourgéville; moins d'un kilomètre sépare les pentes verdoyantes. Cette sorte de défilé fut de bonne heure gardé par des forteresses, dont il reste de belles ruines. Sur la rive droite, voici Bonneville, enceinte puissante flanquée de tours, dans laquelle une porte ogivale donne accès. Ce château est un des plus illustres parmi les vieux manoirs normands, la tradition veut que Rollon l'ait construit, que Guillaume le Conquérant en ait fait un de ses séjours préférés; il y aurait réuni ses barons pour faire décider la descente en Angleterre.

En face sont les vagues débris du château de Lassay que le marquis de ce nom, par galanterie, fit construire en trois mois pour recevoir

Mademoiselle de Montpensier, la grande Mademoiselle, qu'il espérait séduire et qui lui préféra Lauzun. Ces vestiges dominent les restes du prieurédé Saint-Arnoult et l'église de ce monastère, but d'excursion pour les baigneurs de Trouville et de Deauville.

L'importance du défilé était due, surtout, à l'existence d'un port naturel formé par la Touques et qui servit aux ducs normands pour leurs relations avec l'Angleterre conquise. Ce havre avait pris le nom du fleuve, une ville y naquit, florissante jusqu'au moment où l'on creusa entre Trouville et Deauville le bassin à flot actuel. Touques fut considérable, à en juger par les deux églises restées debout, Saint-Pierre et Saint-Thomas, dont les parties les plus anciennes remontent au onzième siècle. Ces deux édifices, fort intéressants, contrastent avec les cités neuves du voisinage. Touques n'est plus qu'un pauvre bourg aux rues étroites et mornes. Un quai de bois borde le fleuve et voit parfois quelque barque de mer y accoster. Avant la Révolution, Touques, le Quai-au-Coq, situé à une lieue en amont de Roncheville, étaient les points où vingt-cinq gabares, venues de Pont-l'Évêque et du Breuil-en-Auge, apportaient pour les expéditions par mer les *bottes* ou tonneaux

de dix hectolitres remplis de cidre. Ces énormes futailles étaient alors chargées sur des sloops et des dogres ayant jusqu'à 120 tonneaux de jauge.

La ville de Guillaume le Conquérant fut donc longtemps le port de la vallée d'Auge sur la Touques, comme l'était Dives sur la Dives. Il est sans doute à jamais abandonné au profit de sa jeune rivale Trouville-Deauville, augeronne seulement par la situation, car rien ne ressemble moins aux centres de la vallée d'Auge que cette cité jumelle, œuvre de luxe et de fantaisie.

Revenons à Pont-l'Évêque pour aller parcourir la riante vallée de la Calonne que l'on peut considérer comme pays d'Auge jusqu'à Cormeilles, où l'on approche des plateaux secs du Lieuvin.

Un chemin de fer à voie étroite remonte, de l'embouchure à la source, les bords de la Calonne ; jusqu'à Vieux-Bourg, il est parallèle au chemin de fer de Honfleur qu'il quitte sous les riantes collines encadrant le château d'Hébertot, ancien domaine des Aguesseau. Ce pli du pays d'Auge est charmant. Les herbages des pentes sont plantés de pommiers et surtout de poiriers géants. La riviérette coule, sinueuse, entre des prairies sans arbres, d'une herbe épaisse et vigoureuse. Les sites sont simples,

mais gracieux. Ainsi Launay sous le coteau couronné de la jolie chapelle à pignon de Saint-Julien-sur-Calonne, dont la flèche jaillit entre les arbres. Plus loin, dans une sorte de gorge dessinée par de hautes collines revêtues d'arbres, les Authieux couvrent les deux bords de la rivière. Celle-ci se tord en courts méandres et va refléter le curieux clocher, porté sur un porche et flanqué, à chaque angle, de lourds contreforts.

Pour la vallée, le très joli bourg de Cormeilles, qui s'intitule ville, est le centre de vie. Le chemin de fer s'y sépare en deux rameaux allant un à Glos-Montfort, l'autre à Bernay. Routes et chemins aboutissent sur la place peuplée de cafés et de boutiques d'où rayonnent des rues. Chacune de ces voies a, les jours de foire, son marché particulier. L'un d'eux est uniquement consacré aux arbres de pépinières.

L'église couvre le sommet d'un coteau — le mont Mirel — offrant une belle vue, comme ce nom l'indique. Ce fut celle d'une abbaye florissante au Moyen Age. L'édifice est très curieux par sa disposition en pente. Il faut monter plus de deux mètres pour aller de l'entrée au chœur, lui-même en pente plus douce jusqu'à l'autel. Je ne connais pas d'autre exemple d'une dispo-

sition aussi singulière. Des vitraux modernes éclairent la nef, la plupart ont, au bas, le portrait des donateurs. L'un d'eux a été offert par M. Troplong, en souvenir du premier président et de la présidente Troplong. On sait que M. Troplong fut une des personnalités les plus en vue du règne de Napoléon III, l'Empereur le fit président de la Cour de cassation et président du Sénat. Ce haut personnage n'était point de Normandie, étant né à Saint-Gaudens dans la Haute-Garonne, mais il résidait pendant les vacances près de Cormeilles, à Saint-Germain d'Asnières.

A travers un plateau où les herbages et les pommeraies ont remplacé les cultures et parsemé de fermes innombrables dissimulées dans une verdure intense, un joli chemin conduit dans un des plis les plus séduisants du pays d'Auge, le vallon du Douet-Hébert, riviérette formée par deux ruisseaux réunis sous le bourg de Blangy. Sur la pente d'un coteau, l'église, œuvre de l'époque ogivale, forme décor et domine le groupe d'habitations riantes qui constituent l'humble centre. Le Douet-Hébert descend dans un val étroit et boisé, d'une extrême fraîcheur, pour aller rejoindre la Touques en face des hautes collines de Pierrefitte. Près du

confluent, le hameau des Parcs-Fontaines possède une église digne de visite pour les œuvres d'art qu'elle renferme.

Voici de nouveau la vallée de la Touques, sur cette rive elle est plus encore d'une parfaite beauté. Les collines hautes, bien découpées, harmonieusement plissées, portent de jolis hameaux dont quelques-uns possèdent château ou curieuse église. Le promeneur est séduit par la grâce des campagnes et le calme profond des vallons qui viennent rejoindre la grande vallée. Voici une fois encore Coquainvilliers dans une des plus heureuses situations du pays d'Auge, à l'entrée du joli vallon de Manerbe où le village de ce nom, avec sa charmante église et son château, mérite une visite. Tout ce massif, très élevé, qui se rattache aux campagnes du Val-Richer [1], est du reste peuplé de constructions intéressantes, fermes ou manoirs. Près de Coquainvillers les vestiges du château de Prie rappellent la fameuse et belle marquise de Prie, qui joua un rôle éclatant et scandaleux pendant la Régence. La marquise y réunit souvent une folle compagnie.

En amont, voici le château de Bouttemont,

---

(1) Pages 149 et 150.

gardant de nombreux vestiges de son rang seigneurial, d'antiques et pittoresques logis, la très vieille, curieuse et humble église d'Ouilly-le-Vicomte isolée au milieu des herbages, au bord d'un ruisseau qui va rejoindre la Touques.

Au loin, au fond de la large et opulente coulée des herbages, apparaît Lisieux, faisant figure de métropole avec ses hautes tours d'église, ses toits d'ardoise ou de tuile brune, couvrant un vaste espace, ses faubourgs assis sur la pente des coteaux. Tableau que ne déparent pas trop les cheminées d'usines, dont la fumée embrume à peine le paysage verdoyant et doux.

XII

TROUVILLE-DEAUVILLE ET HONFLEUR

L'estuaire de la Touques. — Trouville village. — Trouville cité. — Les peintres. — La mode. — Le port. — Deauville. — L'hippodrome. — Le littoral. — Villerville. — La côte de Grâce. — Honfleur. — Le mouvement maritime. — La culture des fruits. — Le vallon de la Morelle.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Caen N.-E. ; Lisieux N.-O.)

Côte de Grâce. Mai.

On a vu qu'à partir de Touques, le flot de marée fait de la Touques un estuaire vaseux, bien rarement remonté par des navires depuis que la ville de Trouville est née, a grandi, nécessitant la création d'un port, comprenant port d'échouage dans le petit fleuve à son entrée en mer et bassin à flot creusé sur l'emplacement de dunes nues qui appartenaient à la commune de Deauville.

Avant 1838 Trouville était un village de pêcheurs, presque sans relations avec l'intérieur du pays, les petits navires qui entraient dans le

port ne s'y arrêtaient pas faute d'installations pour l'ancrage, ils remontaient, comme je l'ai dit, au Quai-au-Coq de Roncheville, à 9 kilomètres. La création des routes fit sortir le village de son isolement. Déjà un petit noyau de peintres et de littérateurs avait fait connaître la plage, les belles roches, les campagnes verdoyantes de ce coin jusqu'alors ignoré. Les paysages de Charles Mozin, peintre de la marine, attiraient l'attention dès 1825. D'autres paysagistes accoururent, la réputation commença; dès que les chemins furent ouverts, ce fut la vogue, une vogue étourdissante dont les contemporains ont tracé d'amusants tableaux. Tout le monde voulut avoir une villa, à défaut un pavillon. Le luxe le plus extravagant se donna carrière dans ce que l'on appela le boulevard des Italiens des plages normandes. Le village devint une ville, construite sans plan d'ensemble. Comme l'espace était mesuré entre la colline et la plage, la vicinalité s'en ressentit; les rues sont étroites, beaucoup montueuses. Mais on n'allait pas à Trouville pour rester confiné dans une chambre, on y était pour se faire voir sur la plage où pendant la saison on vit, dit-on, jusqu'à 20.000 étrangers.

En réalité la ville ne vivrait guère que pen-


Villerville
Grand Bec
Hennequeville
le Manoir
les Aubets
Trouville
Embouchure de la Touques
Deauville-
les Bains
Gare
Champ de courses
Tourgeville
Calleville
le Parquet
Ch.au de Trouville
l'Epinay
le Carrelet
Touques
Bonneville
sur Touques
St Arnoult
Mont Canisy
Quartier de Folleville
Ch.au d'Estimonville
la Forge
la Planche
Tourgeville
Vauville
le Hameau
la Forêt

dant cette « saison » si une population stable ne s'y était installée : boutiquiers, petits artisans, armateurs, ouvriers des quais. La création d'un port a enlevé à Trouville ce que son existence avait de factice et la naissance de Deauville par un nouvel afflux de commerçants, de gardiens de villas, de maçons, de charpentiers, de jardiniers ou d'ouvriers d'autres corps d'état se rattachant à la construction, a encore accru l'élément sédentaire. Il y a 10.000 habitants aujourd'hui dans la ville double de l'embouchure de la Touques en dehors de la foule qui, dès l'été, accourt dans les hôtels et les villas [1].

Faut-il décrire Trouville? Je la dépeindrai telle que je la vis tout à l'heure en dehors de la saison, ses rues montueuses d'une placidité monacale, ses autres voies larges, bordées de grands hôtels et de villas allant du luxe le plus raffiné, des suprêmes élégances et de la majesté au mauvais goût le plus prétentieux. Puis une plage immense, d'un sable fin et doux, bordée par une digue sur laquelle s'alignent des villas. Mais tout est endormi, les volets sont clos, les parterres envahis par les herbes. Dans deux mois

(1) Trouville 6.190 habitants, Deauville 3.824 (recensement de 1911).

la cité se réveillera, les équipages et les autos sillonneront les quais, graviront les verdoyantes allées de la colline, la plage s'emplira d'une foule dont la grande occupation sera de changer congrûment de toilette aux heures fixées par un code spécial. La vie y sera exécrable, très chère, mais tout le monde voudra avoir été de la « semaine ».

Ce Trouville brillant et opulent est séparé de Deauville par le port d'échouage où affluent les barques de pêches et le bassin à flot entouré d'immenses tas de bois et de charbon. Coin banal de ville maritime où la fumée et la poussière règnent en maîtresses. Trouville, par sa situation au débouché d'une des plus riches vallées de Normandie, ne pouvait en effet manquer de devenir un port assez considérable, son mouvement dépasse 100.000 tonnes. Le chemin de fer qui la relie à Lisieux, à Bernay, à Orbec, à de nombreux petits centres industriels en a fait le port naturel de répartition des charbons anglais et des bois du Nord pour tout un riche bassin. Trouville a d'actives relations avec l'Angleterre, la Norvège, la Suède et la Russie. Un service régulier de voyageurs pour le Havre, des navires la reliant à Honfleur et au petit port si vivant de Pontrieux dans les Côtes-du-Nord

lui donnent un rang honorable pour le cabotage [1].

La ville balnéaire de Deauville, qui tend à déposséder Trouville de son rang ultra-mondain, prolonge jusqu'au bassin même ses larges avenues plantées d'arbres. Elle a été gagnée entièrement sur une étroite bande de dunes et des marais que l'on a dû conquérir par des travaux de dessèchement et de comblement. 240 hectares de terrain sans valeur furent acquis de la commune de Deauville peuplée alors de 113 habitants et dont le village couvre la colline. Ce bout de désert fut payé 800.000 francs. La première construction a été entreprise en 1862.

En ce mois de mai, si riant dans les campagnes environnantes, si Trouville est morne, sa voisine est navrante. Trouville a du commerce, une population stable, elle pourrait se passer de baigneurs ; rien de semblable dans la création du duc de Morny, avant tout ville de bains. Et encore s'y baigne-t-on peu, on vient à Deauville pour se

(1) En 1913, année que l'on peut prendre comme type car les années suivantes furent bouleversées par la guerre, le port de Trouville a reçu de l'étranger 99 navires d'une jauge totale de 34.432 tonneaux, ils apportaient 89.061 tonnes de marchandises. 346 navires jaugeant 13.835 tonneaux ont quitté Trouville pour des ports français. Les paquebots du Havre avaient fait 1.069 voyages et transporté 335.446 passagers.

faire voir et dire qu'on y fut la grande semaine. Tout est fermé ou vide; même, sur une place, un piédestal de granit est veuf de son grand homme. L'aurait-on remisé pendant l'hiver? La chose est plus tragique; on avait érigé la statue du duc de Morny, mais, après la chute de l'Empire, l'effigie d'un des auteurs du coup d'État fut jetée à bas.

Le vrai Deauville n'est pas dans ces avenues dont beaucoup sont encore peu bâties, où s'élèvent de vagues chalets; les hôtels et les villas monumentales sont à front de mer sur l'immense boulevard en terrasse, long de 1.800 mètres, bordant une zone de sable gazonné, au-dessous duquel s'étend, mais assez loin, la plage. Peut-être ces constructions sont-elles trop uniformes; la brique à deux tons, dont la plupart sont bâties, manque de gaieté. Pendant la grande semaine, l'animation mondaine transforme la terrasse silencieuse; un petit train Decauville y court, de luxueux équipages s'y croisent sans cesse.

Il manque à cette œuvre de la spéculation les collines ombreuses qui forment une couronne à Trouville.

L'hippodrome de Deauville, où les courses fameuses, principale réjouissance de la « semaine » de Trouville, ont lieu, est entre la ville et le chemin de fer, dans une pelouse superbe, au

pied du mont Canisy, dont une des croupes porte le village primitif.

La colline, à laquelle Trouville est adossée, offre en raccourci toutes les grâces de la campagne normande, embellie ou plutôt enjolivée par les constructions monumentales des châteaux et des villas disposés sur les routes sinueuses. Jusqu'à mi-chemin de Villerville on rencontre ces demeures opulentes, entourées de parcs majestueux et fleuris. Cette route de Villerville, toujours au-dessus et en vue de la mer, présente d'un côté les lignes douces des collines de Dives et la longue côte basse de Lion et de Luc, de l'autre les hautes falaises du Havre et le majestueux estuaire de la Seine. Malgré la distance, on distingue nettement les maisons de la grande cité maritime, ses jetées et la forêt des mâts immobilisés dans les bassins.

Villerville, où se sont créées des villas, n'a pas de plage, sous sa noire falaise sont des amas de galets et de sable artificiellement obtenus. Ce promontoire battu des flots est bordé d'une végétation puissante, plus belle encore lorsqu'on est descendu dans la petite plaine de Criquebeuf, dominée par les charmantes collines qui portent la forêt de Touques. La végétation vient

jusqu'à la mer, malheureusement jaune et vaseuse, car nous sommes ici à l'embouchure de la Seine. Dans ces arbres, au milieu des herbages, il y a des détails charmants ; ainsi Pennedepie avec son église couverte de lierre et son joli moulin, et Vasouy aux vallons enchantés, d'où, par un sentier, on atteint la côte de Grâce, sa chapelle et les arbres centenaires qui la protègent des vents. Du sommet on embrasse un des beaux panoramas de la France, du moins à marée haute, lorsque les bancs de vase de la Seine sont recouverts par le flot. Alors cet immense estuaire où courent les navires, les hautes et vertes collines qui le bordent, la grande cité du Havre étalée au pied de ses coteaux, forment un de ces tableaux dont on ne peut se lasser.

Au pied de la côte de Grâce s'ouvrent des rues étroites. De vieilles maisons de bois, des pignons aigus, des ruelles obscures, une église gothique en charpente, rappelant certains édifices de Norvège, produisent une impression étrange pour qui vient de Trouville. C'est Honfleur, le plus grand port du Calvados après Caen (1).

(1) Le mouvement du port, en 1913, dernière année normale, s'est ainsi réparti : cabotage international, 318 navires entrés, jaugeant 134.090 tonneaux ; cabotage avec les ports français, 188

Honfleur est, avant tout, une ville maritime où l'on débarque principalement les charbons anglais et les bois des pays scandinaves. Il y en a tant, de ces encombrants produits, que l'odeur du sapin semble planer sur la ville ; les principales usines sont les scieries qui débitent ou rabotent les arbres venus de Norvège et de Suède.

Les vieux ports ou bassins de l'ouest et du centre sont désertés depuis la création des nouveaux bassins, mais l'un d'eux a gardé sa ceinture de hautes maisons de bois tapissées d'ardoise, et cela suffit pour donner aux quartiers maritimes un caractère pittoresque que n'ont point les banales rues voisines, ni les vastes docks modernes aux quais sillonnés de rails et armés de puissantes grues à vapeur.

J'ai trouvé Honfleur bien changé : jadis sur sa plage vaseuse, des maisons et des jardins baignaient dans la haute mer leurs murailles lépreuses. On a entrepris de gagner sur l'estuaire une partie des espaces de sable et de vase pour faire un boulevard au milieu duquel est érigé un monument à l'infortuné président Carnot.

---

navires jaugeant 11.729 tonneaux. A l'importation on a relevé un mouvement de 289.757 tonnes de marchandises, à l'exportation 23.607 tonnes.

Honfleur a désormais vue sur l'estuaire ; au lieu de tourner le dos à la mer d'un air boudeur, elle lui fait front et regarde le Havre, l'heureuse rivale qui lui a ravi son ancienne suprématie sur l'embouchure de la Seine.

Honfleur, malgré cette concurrence, n'en est



pas moins un centre maritime très vivant; la ville est vaste, elle a su s'ouvrir vers les collines une superbe avenue longue de 3 kilomètres. Par l'aspect général, on pourrait croire à une population plus considérable que les 10.000 habitants comptés par le recensement (1).

(1) 9.298 seulement en 1911.

Très « banlieue » les environs de Honfleur vers la Seine : des usines, des maisons ouvrières, de petits enclos remplis de poiriers fort bien entretenus, indiquant une culture fruitière intelligemment comprise.

La ville est un des centres les plus importants de France pour cette production. Toutes les communes du voisinage y participent. Sur le côté tourné vers la mer les territoires de : Criquebeuf, Pennedepie, Vasouy, en regardant l'estuaire de la Seine : Gonneville, Equemauville, Ablon, cultivent dans les *cours*, côte à côte avec le pommier à cidre, des espèces variées : pruniers, poiriers, cerisiers. Sur la Seine, à Honfleur et la Rivière, la culture est plus savante, ce sont des poiriers en pyramide et en espalier. Les plantations abritent en multitude des groseillers dont la production régulière permet de supporter la pénurie des autres fruits en certaines années. Les statistiques du ministère de l'Agriculture évaluent à 100 hectares la superficie des jardins vergers proprement dits, à 150 celle des cours en herbe où les autres arbres fruitiers sont mélangés aux pommiers à cidre. Honfleur expédie surtout en Angleterre, non seulement sa propre récolte, mais encore celle qu'Angers et certaines communes de la vallée de

la Seine lui envoient pour être embarquées. Les deux tiers seulement des exportations proviennent de la région de la côte de Grâce. Le chiffre total est variable. On l'a vu monter à 6.000 tonnes certaines années, descendre en d'autres à 2.500.

Les vergers sont plus nombreux et étendus sur les pentes qui regardent la mer. Dans l'intérieur, vers la forêt de Saint-Gatien — ou de Touques — qui, sur 3.281 hectares, couvre la ligne de faîte entre l'estuaire de la Seine, la Touques et la Calonne, s'étend une campagne très fraîche couverte d'une multitude de hameaux. Les chefs-lieux de communes ne sauraient même être appelés des villages : une église, une poignée de maisons dissimulées dans les cours constituent ces centres de la vie municipale.

Les bords de l'estuaire ont des groupes de population considérables, participant de la vie maritime et industrielle de Honfleur. Jusqu'au vallon de la Morelle ce n'est en réalité qu'un faubourg de la ville. La Rivière-Saint-Sauveur possède plusieurs établissements considérables, notamment la grande fabrique de dynamite dite d'Ablon, qui domine immédiatement l'estuaire, du haut d'une abrupte colline de 88 mètres d'altitude.

Le chemin de fer de Pont-Audemer et de Pont-

l'Évêque contourne ce volcan latent ([1]) pour pénétrer dans la jolie vallée de la Morelle, remplie de sources où croît le cresson, et de prairies encloses de grands arbres, couvertes sur les pentes de sapins et de chênes. A la tête du vallon, des voies ferrées se bifurquent, l'une d'elles va rejoindre à Pont-l'Évêque la ligne de Lisieux, en traversant par un tunnel de 3 kilomètres le plateau de Quetteville, l'autre passe au pied de rochers creusés de carrières pour contourner le riant bourg de Beuzeville et gagner Pont-Audemer. C'est par cette voie que je vais me diriger pour aller visiter la partie de Normandie confinant au Perche et dont Évreux est la cité principale.

---

(1) En 1899 une explosion a fait périr cinq personnes.

En 1913, la production de la dynamite s'éleva à 586.924 kilos. L'usine livra en outre 810.200 kilos d'acides et 1.858.200 kilos de bisulfate de soude. Elle employait cent vingt ouvriers.

XIII

DU PERCHE AUX TERRES FRANÇAISES

En Perche. — La Loupe. — La forêt de Senonches. — La Ferté-Vidame. — Une ancienne grande ville : Verneuil. — Les Terres Françaises. — Breteuil. — Au pays des ferronniers. — Les articles de sellerie. — La Guéroulde. — Les forgerons de la Grande-Mare. — Francheville. — Rugles.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Mortagne S.-E., N.-E. ; Bernay S.-E.)

Soligny-la-Trappe. Juin.

La Loupe, malgré ses chemins de fer qui amènent rapidement au sein de pays dignes d'une visite par leurs sites agrestes, leurs grandes forêts, la gaieté que donne aux herbages la présence d'une multitude de bétail et de chevaux, la Loupe n'arrête pas le touriste. On y passe rapidement pour se rendre en Bretagne. La voie ferrée en descend par une rampe et une tranchée prodigieuses dans la vallée de l'Huisne. Et pourtant la ville vaut un rapide coup d'œil, surtout si l'on connaît assez la Beauce pour comparer ses tristes villages avec cette riante

bourgade. Une avenue de la gare, correctement alignée, un hôtel de ville Louis XIII, une place bordée de magasins et ornée de deux pompes sans cesse en mouvement, une immense bâtisse, jadis château seigneurial, une église à voûte en bois, peinte et dorée comme une châsse, sont l'orgueil de la petite cité. Celle-ci possède même un journal, la *Gazette de la Loupe;* sa lecture m'a révélé bien des petites mœurs locales, chaque village envoyant ses potins. Je vois que cette année la mi-carême a été fêtée partout; les blanchisseuses ont donné l'exemple :

« Contrairement à leurs congénères (*sic*) de Senonches et de Pontgouin, les dames du lavoir de la Loupe font leur fête à huis clos. » La *Gazette* s'attend à plus de faste l'an prochain.

Partageant cette espérance, je prends place dans le train d'Évreux, un tout petit train comme il convient en ce terroir agricole un jour sans marché et sans foire; rapidement il descend pour traverser, sur un immense remblai de craie et de silex, la vallée de l'Eure. Cette terre blanche, réfractaire à la végétation, est restée aussi chauve qu'au moment où les terrassiers-chemineaux l'ont apportée des profondes tranchées excavées dans la forêt de Senonches. La voie traverse un petit affluent de l'Eure, puis la rivière elle-même,

ici encore ruisseau, et bientôt aborde la forêt, première futaie de l'immense sylve qui, sous différents noms (1), se prolonge jusqu'au-delà de Rouen. Peu de grands arbres dans cette partie traversée par le chemin de fer, mais des jeunes chênes, droits comme des mâts, et de beaux taillis percés d'immenses avenues. Au milieu d'une clairière, la petite ville de Senonches s'annonce par une colonne dont les trois parties sont disjointes ; le fût chancelant porte un lilliputien Napoléon de bronze. La ville présente en façade des maisons basses faites de silex revêtu de mortier, avec des encadrements de cette brique d'un rouge violet sombre particulière à la région. L'élégant campanile de l'hôtel de ville, un vieux donjon coiffé de tuiles composent un paysage assez plaisant. Pas d'usines, sinon les vastes bâtiments de fabriques de chaux hydraulique reliées aux carrières par de petites voies ferrées. Et de nouveau on est en pleine forêt où les carrières sont de plus en plus nombreuses. Dans les passages entre bois des éclaircies laissent apercevoir le vaste plateau du

(1) Forêts de Senonches, de la Ferté-Vidame, de Breteuil, de Conches, de Beaumont, bois de Brionne et de Harcourt, forêts de Montfort, de Brotonne, de la Londe, de Roumare, d'Évreux, de Louviers, etc.

Thimerais, horizontal comme la Beauce, au sol semblable, mais où d'innombrables pommiers annoncent le voisinage du Perche et de la Normandie. On pourrait l'appeler la Beauce aux pommiers.

Parfois le sol se plisse, un ruisseau coule, un étang s'étale ; ainsi le petit village de la Puisaye, assis sur les deux versants d'un vallon, forme un joli site. Au delà apparaissent des futaies, enfermées en partie entre des murailles. C'est la forêt de la Ferté-Vidame et le parc au milieu duquel un château a succédé à celui qu'habita Saint-Simon, où il écrivit en partie ses fougueux *Mémoires*. Une petite ville simple et régulière s'est bâtie aux abords du village primitif. De hautes ruines se montrent par-dessus les arbres. Le tableau passe rapidement sous les yeux. La forêt, un moment traversée, cesse tout à coup et l'on retrouve la vaste plaine du Thimerais, plateau très élevé, d'où la vue s'étend jusqu'aux lignes bleues des collines du Perche. Le chemin de fer descend rapidement. Voici la belle tour de l'église de la Madeleine, d'autres flèches d'églises, un massif donjon crénelé : c'est Verneuil assise au-dessus de la vallée verte où l'Avre, échappée de son emprisonnement dans les calcaires, reparaît en fontaines abondantes dans

la prairie dite l'Étang de France. Ces sources, en partie captées par la ville de Paris, ont été cause d'un conflit fameux ; les gens de la vallée faillirent faire une révolution pour empêcher la capitale de s'emparer de *leur* eau. La voie traverse de beaux prés, contourne la ville et atteint la gare de Verneuil, à laquelle une courte avenue donne accès. Les abords sont ceux d'une cité importante ; les remparts ont été conservés ou plutôt une partie, l'*avancée* des fortifications anciennes, simple remblai planté de beaux arbres. Devant la gare, une passerelle franchit la poterne et permet d'achever le « tour de ville » sans descendre sur le boulevard. Par une disposition singulière et sans doute unique, un fossé est creusé à l'intérieur, rempli d'une eau vive amenée de l'Iton, près de Bourth, par un canal construit à l'origine même de la ville, créée en 1120 par le roi Henri d'Angleterre. Long de 8 kilomètres, il conduit les eaux à la partie supérieure de Verneuil et évite aux habitants d'aller puiser à l'Avre ; c'est peut-être, si l'on fait abstraction des œuvres romaines et visigothes, le plus ancien travail hydraulique de notre pays. Les eaux devaient être plus abondantes que de nos jours : pendant la bataille de Verneuil, perdue par nous en 1424, un

grand nombre de soldats furent noyés dans les fossés.

Le plan de la ville explique comment son fondateur a été amené à faire une œuvre aussi grandiose pour le temps. Le roi anglais voulait construire sur ce point, à la limite de son duché de Normandie et des terres du roi de France, une place importante capable de servir de boulevard à ses possessions. Le plan en fut vaste, de rempart à rempart il y a près d'un millier de mètres, assez pour contenir une population de 15.000 âmes. Ce chiffre fut sans doute atteint, puisque Verneuil a compté jusqu'à sept paroisses; mais la déchéance a été profonde : Verneuil a 4.200 habitants, chiffre stationnaire depuis le milieu du dix-neuvième siècle (1).

Il faut connaître ce passé et cette déchéance pour comprendre le mélancolique aspect de la ville. Les rues sont propres, bordées de jolies constructions, mais inanimées. Sur une grande place l'église de la Madeleine dresse sa haute tour sculptée semblable à un joyau d'orfèvrerie. Près de là, au coin des rues de la Madeleine et du Canon, un bel hôtel de la Renaissance rap-

(1) Il s'est relevé depuis la publication de ces pages dans la 1re édition de la 6e série du *Voyage en France* ; le recensement de 1911 donne 4.546 habitants.

pelle par sa grâce les constructions de Blois et de Chambord. Ouvrant sur les voies principales, de vieilles petites rues, bordées d'antiques petites maisons de bois, évoquent un lointain passé; le donjon, ou *tour grise,* rébarbatif et fier encore, complète le caractère archaïque de Verneuil.

La ville est sans industrie, sauf une ou deux petites fonderies, mais c'est toujours un lieu de rendez-vous pour un vaste territoire agricole. Elle eût pu participer cependant à l'activité manufacturière de la région voisine, comprise entre Laigle et Breteuil, où la transformation du fer et du cuivre est encore prospère, malgré la concurrence de régions plus favorisées ([1]).

La zone industrielle commence presque aux portes de Verneuil, au nord de la ville, c'est-à-dire au delà du Perche dont Verneuil fit partie lorsque la Normandie fut un moment annexée au territoire royal par Philippe-Auguste. Verneuil et tout l'étroit plateau étendu de l'Avre à l'Iton se virent alors attribués au domaine royal sous le nom de « Terres Françaises », encore

---

(1) Quelques personnalités éprises de leur jolie ville de Verneuil s'efforcent de la faire connaître. Deux ans avant la guerre de 1914 elles avaient créé une société, les « amis de Verneuil », que devraient imiter les autres vieilles cités françaises

parfois employé aujourd'hui et figurant sur des cartes. Le chemin de fer d'Évreux parcourt toute cette petite contrée à laquelle on pourrait rattacher la rive gauche de l'Iton jusqu'à l'immense sylve constituée par les forêts de Breteuil et de Conches, couvrant ensemble 13.500 hectares. Ces forêts appartiennent au pays d'Ouche, mais la lisière orientale dépend au point de vue économique de Verneuil et d'Évreux, villes les plus populeuses de cette partie de la Normandie.

Purement agricole sur le plateau, les Terres Françaises, vers l'Iton, constituent un petit noyau de travail artisan des plus intéressants. Une fabrication bien particulière y est née, celle de la ferronnerie pour les bourreliers et les selliers. Elle doit avoir une fort antique origine, puisque l'on a trouvé à Condé-sur-Iton, qui fut une ville romaine, d'énormes amas de scories; le fer est encore exploité entre Condé et Breteuil. En allant de Verneuil à cette dernière ville par le chemin de fer, on ne tarde pas à voir s'élever les nuages de fumée des forges de la Madeleine, seuls restes d'une industrie jadis fort active, grâce à la présence du minerai dans cette région couverte de grands bois.

Breteuil est dans la plaine, mais à la lisière de sa forêt, dont la sépare un étang. Prospère


Bemécourt
Sauve qui peut
la Pelleterie
BRETEUIL
le Chesnai
la Chesnaie
les Vallées
Condé
la Croix Rouge
Ruel
le Moulin
la Rotellière
la Madeleine
le Pilier Vert
la Ferté
le Pont Ibou
la Gde Mare
le Bois Morel
la Portière
la Bretaiire
la Guéroulde
St Nicolas
le Plessis
le Hamel
St Ouen d'Attez
Cintray
le Bois Richet
Malouret
la Gibardière
la Colombière
Francheville
la Godarderie
la Jacterie
le Chef du Bois
la Haie
Frémont
Gramaret
Ch. de Cintrai
Ch. de Conde
la Courtinière
le Buisson
le Manoir
Malom
le Pressoir
les Pommerats
la Mentelonnière
la Florerie
la Rouillardière
Fe du Pt Hôtel
la Corniere
Mm Neuf

jadis, grâce à sa situation au centre d'une contrée riche en forges, elle a vu disparaître la plupart de ses établissements. Elle a été dotée de nos jours d'une vaste usine céramique où l'on prépare le kaolin pour l'industrie : papeteries, porcelaineries, etc., où l'on fabrique des tuyaux de grès et des creusets. Aux environs on fait des « fusils » pour aiguiser les couteaux de bouchers et des coups de poing américains, mais c'est, avant tout, un marché agricole. La ville est simple, propre et bien tenue; sur sa grande place s'élève une colonne surmontée d'un buste de Laffitte, le fameux banquier, ancien propriétaire du château, qui a laissé un legs considérable en faveur de Breteuil. Sur la place s'ouvre la grille d'un château moderne; une maison de la Renaissance fait partie des dépendances; ce pavillon, daté de 1561, porte cette inscription :

DE PEV A PEV A GRȦD BIEN ON PARVIENT
QUAND PAR LABEUR D'ESTRE RICHE ON AFFECTE
ESPOIR PERSEVERER COVIENT
CAR PIERRE A PIERRE EST UNE MAISON FAITE

Au-dessus, dans le fronton surmontant le porte, est la statuette, à mi-corps, d'un personnage vêtu du pourpoint à crevés.

Près de là s'ouvrent les rues des Lavandières et des Ténèbres, conduisant à une belle promenade plantée de vieux arbres, dont la perspective est formée par les vastes bâtiments des écoles ; à l'entrée, sur une stèle, est le buste de Théodule Ribot. Ce peintre, d'un talent si personnel, qui a retrouvé en notre siècle la manière de Rembrandt et de Ribera, est né à Breteuil le 5 août 1823. Pour qui connaît les œuvres puissantes mais plutôt austères de Ribot, le contraste est étrange entre cette petite ville aimable et les tableaux du maître.

Comme la plupart des villes de l'Eure, Breteuil possède un hôtel de ville moderne, c'est un pastiche de chapelle gothique dans le goût des « saintes chapelles » ; ses fenêtres ornées de rideaux et de vitres dépolies jurent un peu avec le style adopté.

L'étang qui borde la ville est formé par un bras de l'Iton, d'origine artificielle peut-être, comme le canal de Verneuil, mais fort ancien, puisque sa jonction avec le bras principal a donné le nom du confluent (condate) à la ville romaine, aujourd'hui Condé-sur-Iton. Ce Condé possède deux châteaux dont un, qui fut la résidence du cardinal Duperron, construit par un membre de l'antique famille Le Veneur, de 1511

à 1552 [1], est appelé le Vieux Château; c'est une superbe demeure restaurée au dix-neuvième siècle et entourée d'un vaste parc tracé, dit-on, par Le Nôtre.

Non loin de Breteuil, à Lallier, hameau situé à la tête de l'étang, près des ruines de forges assez considérables, représentées surtout par des amas de scories, un petit établissement fabrique des épingles de sûreté et des « porte-mousquetons ». Cette industrie, dont le centre est à Laigle, possède autour de la forêt, à Rugles surtout, d'assez importantes usines. Celle de Lallier fabrique, en outre, des tenailles. Ces outils étaient jadis pour la contrée de Breteuil une source d'activité bien réduite aujourd'hui, leur fabrication s'est déplacée et transportée en partie à Tinchebray [2], mais il reste encore de nombreux forgerons en tenailles à Bémécourt, dans une clairière de la forêt de Breteuil.

Au delà de Lallier, entre le bras de l'Iton et la forêt, de multiples chemins courent dans une campagne d'herbages disposés en petits enclos fermés par des haies. Dans ces enclos, souvent à front de route, sont des maisons en colom-

---

(1) Sur les Le Veneur et leur château de Carrouges, voir page 60.

(2) 6e volume du *Voyage en France* (4e édition).

bage, couvertes en chaume; une des façades est percée de larges fenêtres vitrées; ce sont autant de petites forges où travaille un ménage entier : père, mère, enfants, parfois employant un ou deux ouvriers. Ces ateliers produisent presque exclusivement des articles de sellerie : mors, gourmettes, chaînes, clés de collier, boucles, ardillons, bridons, attelles, étriers, éperons, mousquetons, goupilles, bridons, filets, etc. Chaque ménage produit un seul article, toujours le même; dans telle maison on ne fait que des gourmettes, ailleurs ce sont exclusivement des mors, etc. Chaque hameau, même, a vu se cantonner chez lui un article spécial. Par extension, on a été amené à forger un grand nombre d'objets s'appliquant aux animaux : outils de maréchalerie, chaînes-entraves pour les vaches les empêchant de brouter aux branches basses des pommiers, des fourchettes de bouchers, etc. Quelques ouvriers font des étriers de spahis, c'est-à-dire ces étriers rapportés d'Algérie par les touristes comme un échantillon de la ferronnerie arabe!

Beaucoup de forges sont mues par de petits manèges à un cheval. La Guéroulde fait plus volontiers l'étrier, Francheville les autres articles. Ces deux communes, et un peu Cintray,

comptent environ 400 forges pour une population de 2.000 habitants environ.

Ces petits établissements, clairs, gais, ombragés de pommiers, assis au milieu de leurs vastes pelouses, sont le type idéal de l'industrie aux champs. Sur chaque façade, des poiriers en espaliers mettent une note encore plus gaie. Le hameau appelé la Grande-Mare, surtout, frappe par son air de prospérité. La plupart des ouvriers sont propriétaires de leur maison, ceux qui sont locataires paient de 50 à 100 francs par an. Les salaires peuvent atteindre environ de 3 à 3 francs 50 par jour.

Je suis entré dans plusieurs forges, accueilli partout avec cordialité par ces braves gens, heureux de me montrer leur travail. La nuit m'a surpris pendant cette intéressante excursion, je m'étais trop attardé et n'ai pu atteindre le petit bourg de Francheville, centre principal du commerce, mais la Grande-Mare est la partie la plus vivante de la zone industrielle.

La nuit venue, les hameaux se sont illuminés de la lueur des feux de forge, pendant que le silence des champs était interrompu par le bruit des marteaux sur l'enclume. L'impression était charmante de ces lumières et de ces rumeurs adoucies par l'éloignement.

Peu à peu la rue se fait agricole ; plus de forges, des maisons basses habitées par les paysans, de faibles clartés de lampes viennent par les fenêtres, des mugissements de bétail se font entendre. Les Surplantures, Beaufour, le Pont-Passy achèvent la longue rue champêtre.

La campagne à l'est de Breteuil, dans les Terres Françaises, et le Saint-André, purement agricole, n'offrent de sites intéressants que dans le val étroit et profond parcouru par l'Iton. Là se trouve la riante villette de Damville conservant dans son plan le tracé des murailles dont elle était enveloppée. Damville, ancien chef-lieu d'un duché pairie, garde une église dont l'élégante tour de la Renaissance donne de l'allure à ce petit centre, point de départ le plus commode pour la visite des « bois tout » ou « bettoirs » qui, en aval, près de Villalet, hument les eaux de l'Iton. La rivière disparaît complètement, mais son lit se poursuit sous le nom de Sec-Iton. A cinq ou six kilomètres, à la lisière de la forêt d'Evreux, elle commence à reparaître par de belles sources et, peu à peu, surtout après le confluent du Rouloir, elle se reconstitue, plus vive et abondante qu'avant les pertes. Ces phénomènes géologiques ont été bien étudiés, le cours souterrain de l'Iton est le mieux connu entre toutes les rivières per-

dues ([1]). Il en est peu, d'ailleurs, de plus intéressants, car l'homme a lui-même contribué à affaiblir l'Iton en dérivant les eaux de son cours supérieur pour en amener une partie à Verneuil, une autre à Breteuil. Ces *bras forcés,* œuvre du Moyen Age, sont encore en fonctionnement aujourd'hui comme nous l'avons vu à Verneuil.

Le mauvais temps m'a empêché de visiter ces gouffres, j'ai dû quitter cette curieuse vallée de l'Iton que je vais retrouver à sa naissance au milieu de ces forêts du Perche où s'abrite la Trappe de Soligny. A travers la forêt de Breteuil j'ai gagné Rugles d'où, par Laigle, le chemin de fer de Mortagne conduit dans ce pays pittoresque mais trop ignoré.

---

(1) Voir dans le 6e volume du *Voyage en France,* la description des pertes de l'Aure, en Bessin.

XIV

LES AIGUILLES DE LAIGLE

A la Trappe de Soligny. — Souvenirs de l'abbé de Rancé. — Tourouvre. — Les forges et les mines du Perche. — Le pays d'Ouche. — Laigle. — Une industrie évanouie. — Les quarante façons de l'aiguille. — Saint Éloi supplanté par saint Crépin.

(*Carte de l'Etat-major :* feuilles de Mortagne N.-E., N.-O. ; Bernay S.-E.)

Laigle. Juin.

Les Jansénistes — il en reste, dit-on, — seraient fort déçus si, au lieu de se confiner dans un culte tout spéculatif, ils imaginaient de faire un pèlerinage aux lieux qui virent se préparer leur croyance. Je suis venu ici *Port-Royal* à la main, revivant avec Sainte-Beuve l'existence de Rancé et des trappistes pliés à sa règle. Hélas ! tout a changé, non seulement les choses, ce que deux siècles expliquent assez, mais l'âme même des choses. Si l'on ne songe pas à se plaindre qu'un chemin bien entretenu relie l'abbaye à une gare de chemin de fer, si la disparition de l'étang mélancolique dans lequel se miraient les

murailles de la Trappe et les arbres des sombres forêts du Perche se pardonne, puisqu'elle a donné aux abords de l'abbaye une parure nouvelle, on a dès l'abord déception. Une statue de fonte de fer se dresse sur un socle, en face de la porte d'entrée ; elle représente, paraît-il, le Sacré-Cœur. Cet emblème à demi païen, devant la demeure de Rancé, peut passer pour une profanation !

L'abbaye elle-même a été détruite après la Révolution et reconstruite plus tard par les trappistes dans un goût purement utilitaire ; ces vastes bâtisses n'ont rien de pieux : elles participent à la fois de l'usine et de la ferme. C'est bien l'une et l'autre. Les Pères font de l'agriculture, ils ont même une colonie d'enfants détenus, ils fabriquent du chocolat. Du chocolat à la Trappe, avec marque de fabrique déposée, réclame et comptabilité, décidément, nous sommes loin de la période héroïque ([1]).

Il y a bien, à la Trappe, un portrait de Rancé et son tombeau. Craignant une déception nouvelle je ne suis point entré. J'ai préféré traverser l'Iton, encore petit ruisseau, et entrer dans les

(1) Ces pages étaient écrites avant la suppression des congrégations religieuses.

forêts de la Trappe et du Perche; elles gardent des coins de solitude inviolée; ici, au moins, dans ces gorges profondes, sous ces hêtres et ces chênes plusieurs fois centenaires, on retrouve la Trappe de ce temps, qui est presque la légende, où tant d'âmes inquiètes sont venues demander secours et consolations au grand pénitent.

Je suis rentré au village sous une tempête furieuse, des nuages bas rasaient les collines et masquaient peu à peu les forêts. Alors le site prit un caractère de sauvagerie profonde. Les Pères, surpris par l'orage, rentraient des champs tête nue, avec une lenteur singulière, presque hiératique. J'ai revu, comme dans une vision, le désert des Saints qui reposent sous les décombres de l'ancienne abbaye. Maintenant le songe a disparu, le soleil éclaire une aimable ceinture de collines, un nuage de fumée passe au pied du mamelon où se dresse Soligny, c'est la locomotive transformant chaque jour ce qui reste de la sauvage contrée du Perche.

Les chemins de fer sont nombreux dans ce pays; Laigle, Sainte-Gauburge, Argentan, sont des points de jonction considérables. Mais, chose singulière, l'industrie décroît à mesure que les voies de communication sont plus nombreuses. Seule la production chevaline persiste

et s'accroît, c'est toujours le Perche aux bons chevaux, mais les toiles et les dentelles qui firent la richesse du duché d'Alençon sont abandonnées, des efforts sont tentés pour faire renaître l'industrie dentellière.

De Soligny à Tourouvre, par les lisières de la forêt du Perche, la course est charmante à travers un pays très vert. La forêt a fait naître la verrerie en procurant le bois nécessaire aux fours. Une importante usine est au bord de la vaste sylve qui se continue au nord par la forêt de la Trappe et le bois du Chatelet. Les verriers habitent des maisonnettes isolées, entre la futaie et les herbages. Ces grands bois admirablement percés ont, au centre, la clairière de Brésolette, dans laquelle l'Avre, qui vient de naître, s'étale en étang. Le hameau de Brésolette borde l'un d'eux ; au delà un autre ruisseau, également reflué en étang, rejoint l'Avre ; la rivière, tournant à l'est, forme encore d'autres nappes entre les bois avant de pénétrer dans des campagnes de cultures et d'herbages. A cette sortie du cours d'eau un village, Randonnai, apparaît couvert de fumées noires, c'est un petit centre industriel, plusieurs fonderies de fer l'animent. Ces établissements surprennent. Ils ont survécu à l'abandon de tant de fourneaux. Depuis l'épo-

que romaine la fonte au bois était une industrie fort répandue dans le Perche, les minières de fer avoisinant les forêts où l'on produisait le charbon.

Randonnai est sur le chemin de fer de Mortagne à Laigle; se dirigeant droit au nord, la ligne franchit l'Iton au delà de Crulai et pénètre dans le pays d'Ouche dont la rivière, déjà abondante et vive, forme la limite orientale. Région très agreste où les villages sont rares et de médiocre importance; la population réside en des groupes de fermes séparées par de petits bois, restes de forêts étendues, saccagées pour alimenter les fourneaux et les forges. En disparaissant cette industrie métallurgique a fait sombrer ces petits ateliers de tréfilerie, de clouterie, ces fabriques d'aiguilles et d'épingles qui faisaient des vallées, de celle de la Risle surtout, une rue d'usines, véritable ruche ouvrière. Et cependant on aurait pu lutter; le fait que des Anglais sont venus chercher les scories des anciennes exploitations de l'époque romaine et de la monarchie, prouve que l'on pouvait encore espérer une ère de prospérité. Mais cette contrée, si favorisée par le nombre des cours d'eau, n'a aucune rivière navigable; les charbons ne peuvent venir à assez bas prix et les industriels ont manqué d'esprit d'entreprise. Trois indus-

tries seulement ont tenu bon : les fabriques d'objets en cuivre, notamment de culots de cartouches à Rugles, la fabrique d'aiguille et d'épingles de Saint-Sulpice, une autre à Laigle et l'usine d'Aube pour le laminage et la tréfilerie du cuivre.

Il semble qu'une revision de la géographie économique de la France s'impose. A se traîner dans les vieux errements, à copier servilement des données périmées, nos géographes universitaires induisent en erreur les jeunes générations. Les notices économiques des manuels géographiques sont forcément brèves, elles ont des allures lapidaires qui se gravent facilement dans les jeunes cerveaux. Ainsi pour ce pays du Perche, toutes les indications sur les villes sont fausses : Laigle, signalée comme une ville manufacturière, n'en a plus l'aspect. Presque tous ses ateliers d'aiguilles sont fermés, la plupart ont été rachetés par un industriel plus avisé qui a centralisé les affaires à Saint-Sulpice-sur-Risle. La clouterie et la ferronnerie, nécessitant un outillage moins compliqué, ont mieux résisté; il y a encore dans les campagnes beaucoup de ces petits ateliers où des ouvriers en chambre travaillent pour le compte des commissionnaires de Laigle.

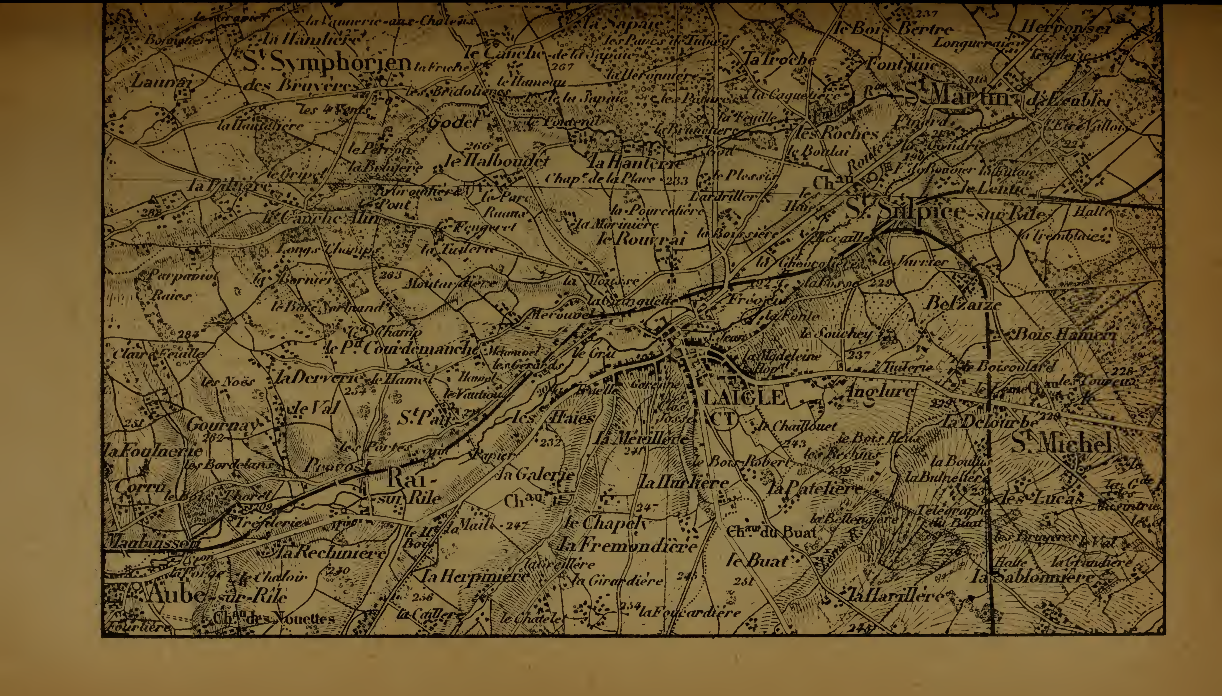
Aussi pour le visiteur de cette petite ville, la surprise est grande. Il s'attendait à trouver une ruche ouvrière, il rencontre une cité très propre, d'une extrême placidité, à laquelle les nombreux bras de la rivière donnent quelque pittoresque. L'église principale, Saint-Martin, est un bijou par l'ornementation exquise de sa tour. Les maisons en silex avec cordon de brique donnent à Laigle un aspect bien particulier. La colline porte les restes d'un château, construction de brique, très simple, encore habité. Les communs ont plus d'allure que le logis lui-même, deux pavillons coiffés d'ardoise encadrent un bâtiment à rotonde. Au centre du château une cour est plantée d'arbres très élevés, tilleuls et érables. Ce coin est délicieusement vieillot.

Laigle n'a donc pas physionomie de ville d'usines. Pourtant, quatre fois par jour, un mouvement se produit : des femmes et des jeunes filles affluent vers une grande bâtisse, une fabrique de corsets, dont la prospérité a attiré d'autres manufactures semblables. Plusieurs centaines d'ouvrières sont occupées de la sorte, chez elles ou dans les ateliers. C'est une des causes des embarras de l'industrie aiguillière ; les femmes ont préféré le travail du corset, plus

agréable, que l'on peut faire chez soi, à l'internement dans une usine bruyante. Aussi a-t-on eu de la peine à conserver le personnel féminin nécessaire. M. Bohin, le grand industriel dont les établissements sont dominés par un élégant château, à Saint-Sulpice-sur-Risle, à trois kilomètres au-dessous de Laigle, a dû créer un ouvroir pour les enfants du pays afin d'obtenir les ouvrières indispensables.

Quant aux hommes, ils ont également trouvé une occupation nouvelle. Des maisons de chaussures, voyant une main-d'œuvre inoccupée par suite de la fermeture successive des usines, sont venues s'installer ; aujourd'hui ces deux industries, la chaussure et le corset, ont supplanté, dans la ville de Laigle, celles qui firent si longtemps sa réputation.

La fabrication des aiguilles et des épingles eut son époque de splendeur. Elle est née il y a fort longtemps dans cette région où l'excellence des fers avait suscité les tréfileries ; où la présence d'ouvriers spéciaux et de chutes d'eau, le voisinage de l'Angleterre productrice de cuivre avaient fait naître la préparation du cuivre et du laiton. Au début, et jusqu'aux dernières années du dix-neuvième siècle, on faisait l'épingle sur-



St. Symphorien
des Bruyères
Launai
la Sapaie
la Troche
le Bois Bertre
Herponsei
Longuerais
Fontaine
St. Martin d'Ecublei
Godet
les Roches
le Boulai
le Halboudet
la Hauterre
Chap. de la Place
le Plessis
St. Sulpice-sur-Rile
le Lentie
la Tremblaie
la Pourcelière
la Morinière
le Rouvrai
la Boissière
la Palière
le Canche-Alin
la Tuilerie
Parpaniot
Raies
Moutardière
Merouvel
la Briquetterie
Belzaize
Bois Hamon
le Bois Normand
le Pt. Courdemanche
le Gué
la Magdeleine
Tuilerie
le Boisoulard
les Noës
la Derverie
le Hamel
le Val
St. Paul
les Haies
LAIGLE
Anglure
la Delourbe
St. Michel
le Chaillouet
Gournay
la Foulnerie
les Bordelans
Prevost
Rai-sur-Rile
la Galerie
la Merillière
la Hurlière
le Bois Robert
les Rechins
la Patelière
la Boulais
la Bulnellière
les Lucas
Télégraphe
Corru
Trefilerie
Maubusson
la Rechinière
le Chapelet
la Fremondière
Chau. du Buat
le Buat
la Herpinière
la Girardière
la Foucardière
la Harillère
la Sablonnière
la Grandière
Aube-sur-Rile
le Chaloir
Chau. des Nouettes
la Forge
la Caillère
le Chatelet

tout — cette épingle à tête en spirale, presque introuvable maintenant, — véritable industrie de famille. L'ouvrier emportait le fil de laiton chez lui, l'appointait, y plaçait la tête, et rapportait l'épingle chez le fabricant ; celui-ci faisait subir la toilette finale. L'aiguille elle-même se faisait presque entièrement à la main ; les parties de sa fabrication pouvant s'obtenir en grandes quantités sont restées les mêmes, on n'a rien eu à perfectionner. Ainsi le redressage des tiges d'acier destinées à devenir des aiguilles se fait encore par un système bien curieux. On en remplit deux anneaux d'acier, ils sont portés au feu et rougis avec les tiges qu'ils emprisonnent ; une étroite plaque d'acier creusée de deux rainures s'emboîtant dans les anneaux est promenée sur une table de fer, les anneaux tournent, les aiguilles avec ; par le frottement entre elles contre les parois de la plaque et de l'anneau, elles deviennent droites, à tel point qu'elles occupent à peine la moitié de la place primitive.

De même pour le polissage des aiguilles, on n'a rien trouvé de mieux encore que les sacs de peaux remplis d'huile et d'émeri, dans lesquels elles sont enfermées, puis, pendant dix ou douze jours, soumises, sur une machine de primitif

aspect, à des heurts saccadés qui leur donnent l'admirable poli que possèdent les aiguilles achevées.

Mais pour le reste du travail, la transformation est complète. M. Paul Bohin a, sous ce rapport, accompli des merveilles. Après avoir fait son apprentissage en Allemagne et en Angleterre, où l'industrie aiguillière est florissante, il est revenu prendre la direction de ses usines de la région de Laigle et, mettant à profit son expérience, a créé de toutes pièces un outillage nouveau. Ces machines qui perforent la tête de l'aiguille, celles qui en font la pointe sont son œuvre; on est confondu en voyant tout ce qu'il a fallu de génie mécanique pour arriver à remplacer la main de l'ouvrier là où elle semble indispensable.

Au prix de ces efforts seulement, on est parvenu à maintenir cette industrie. L'usine de M. Bohin a sans doute dépassé la production des anciens établissements.

La concurrence allemande n'en est pas moins redoutable; elle compense son infériorité mécanique actuelle par le bas prix de la main-d'œuvre. Iserlohn, près d'Aix-la-Chapelle, compte 10.000 ouvriers aiguilleurs. En Angleterre, les 15.000 habitants de la ville de Redditch sont

employés au travail de l'aiguille, mais c'est un labeur à domicile. Ces deux groupes allemand et anglais envoient en France 90.000 kilos d'aiguilles à coudre, soit, pour 12.000 au kilo, un total de plus d'un milliard. Si ce milliard se faisait chez nous, me disait un industriel, les cinq fabriques disparues renaîtraient.

Les conditions de fabrication sont par trop défavorables chez nous. Iserlohn paie le charbon 10 francs la tonne, elle revient à 30 francs à Laigle ; la main-d'œuvre est en Allemagne de 30 à 40 °/₀ moins élevée ; le fil d'acier, le papier pour le pliage, l'impression des étiquettes, coûtent 50 °/₀ de plus à Laigle. On comprend de quelles difficultés on a dû triompher. L'aiguille, il est bon de le dire à ceux qui n'ont pas le temps de suivre sa fabrication dans une encyclopédie, ne demande pas moins de quarante façons, c'est-à-dire qu'elle passe dans quarante mains avant d'être livrée au marchand. Un écart d'un centime par façon suffit donc à majorer le prix et à rendre la lutte difficile. Aussi les fabricants réclament-ils des droits plus élevés sur les produits étrangers.

Ils donnent une raison assez spécieuse : alors qu'on demande pour l'épingle d'une valeur de 3 francs le kilo un droit de 7 francs 50, le projet

de tarif douanier propose 2 francs pour l'aiguille dont la valeur est de 60 francs ([1]).

Les remarques sont les mêmes pour d'autres articles de Laigle, aiguilles à tricoter, pointes à carde, hameçons, etc.

La fabrication de ces minuscules outils touche à bien d'autres branches d'activité : le vulgaire paquet d'aiguilles nécessite des quantités énormes de papier ; les trousses élégantes, dont l'usage est de plus en plus répandu, demandent chaque année pour les divers établissements 10.000 mètres d'étoffe. On évalue à une quantité au moins égale celle qui sert à la confection des trousses importées d'Angleterre et d'Allemagne. Détail à signaler : alors que les fabricants français paient pour l'introduction des lainages nécessaires à la confection des trousses, la laine des trousses étrangères est exempte. Les doléances sont vives à ce sujet.

Quand on a assisté à la mise en carte, au pliage, à la toilette des paquets d'aiguilles, on comprend l'intérêt de ces petites questions éco-

(1) Bien que plus de vingt-cinq années aient passé depuis que ces pages parurent dans la première édition de la 2e série du *Voyage en France* et que les conditions du travail aient changé, l'auteur maintient ce texte donnant la situation d'une intéressante industrie au début du vingtième siècle. (*Note de l'édition de 1920.*)

nomiques. Les ateliers où se font ces opérations sont les plus curieux, les plus amusants des usines. Une d'elles frappe les visiteurs; c'est le rassemblage des aiguilles jetées pêle-mêle dans des cases en bois et soumises à des séries de trépidations et de secousses : on les voit peu à peu se diriger vers la partie inférieure et se placer régulièrement, les unes au-dessus des autres dans un ordre parfait. Cela tient de la magie. Il semble qu'on n'aurait qu'à secouer pour obtenir ce résultat, mais il faut une main exercée, il y a des mouvements auxquels on parvient seulement après un long apprentissage.

Pour cette opération, préliminaire de la mise en carte, aucune machine n'a été inventée encore, les mouvements sont trop compliqués. Par contre, pour les épingles, on est arrivé à les fixer automatiquement au moyen de machines très simples et très ingénieuses à la fois.

La fabrication des épingles est restée plus florissante que celle des aiguilles. Certes, on est loin du temps où 8.000 ouvriers travaillaient chez eux à cette production; alors toutes les épingles vendues par le monde venaient d'ici. Maintenant on trouve, à grand'peine, 500 à 600 ouvriers. Les autres ont émigré ou font la chaussure. « Saint Éloi a été détrôné par saint

Crépin », me disait mélancoliquement un vieil ouvrier.

La prospérité et la décadence ont été rapides. Tant que les droits furent élevés, on vit se créer des usines. Avec les traités de commerce, ceux-là seuls qui ont su transformer leur outillage ont résisté. L'épingle à tête repoussée, à pointe aiguisée en biseau, l'épingle qui *pique,* comme disent les couturières, l'épingle d'acier surtout, a remplacé l'antique clou de laiton qui passera bientôt au rang des curiosités.

Cette épingle a son principal centre de fabrication à Rugles. Là et à L'aigle sept usines en font d'énormes quantités. Fait à signaler, l'industrie demande plutôt le libre-échange, son outillage a été perfectionné et elle ne craint pas la lutte.

En somme, cette curieuse fabrication n'a périclité que par le nombre d'ouvriers. Elle lutte avec une vigueur admirable et cherche à s'affirmer comme industrie absolument française. Ses chefs de maison ont amené — et ce n'est pas un faible succès — les marchands de Paris, les grands magasins notamment, à ne plus vendre leurs produits sous une marque étrangère. C'est bien l'épingle ou l'aiguille de Laigle que l'on vend aujourd'hui. Si l'on persiste dans cette voie, il y a bien des chances pour que la concur-

rence de l'étranger soit enrayée. Dans les produits d'un usage aussi général et d'un prix aussi faible, l'affirmation que l'on vend un produit national doit être pour beaucoup dans le succès.

Même sous la forme actuelle de manufacture, l'industrie de Laigle et Rugles est restée rurale. Les usines sont en pleine campagne, dans une vallée riante et pittoresque, où la vie est facile. Quelques-uns de ces établissements, avec leurs murs blancs, les cordons de brique d'un ton rouge sombre se détachent vigoureusement sur le fond vert des arbres. Ainsi encadrée, l'industrie perd de son triste caractère de casernes ouvrières. Il faut souhaiter qu'elle résiste. Le talent et l'esprit d'initiative de ses chefs dans l'Orne et l'Eure nous le garantissent, on pourra échapper à l'émigration dans les grandes villes. Mais il faut compter sur l'esprit d'initiative et non sur la protection des lois douanières. On honnit fort les traités, à Laigle. Mais sans eux, peut-être, jamais les machines nouvelles n'auraient été importées ou inventées, nous aurions encore le clou de laiton et sa tête en spirale, clou piquant peu et lourd de forme. Au lieu de ces belles aiguilles à tête dorée enfermées dans des trousses élégantes, on aurait l'ustensile sans grâce de jadis, si facilement rouillé !

XV

LE PAYS D'OUCHE

Les monts d'Amain. — Courtomer et son château. — Au sommet des monts d'Amain : les Buttes de Louvigny. — Le Signal de Champ-Haut. — Le Merlerault. — Ce qu'est le pays d'Ouche. — La source de la Charentonne. — La forêt de Saint-Évroult. — Le Sap. — La Ferté-Fresnel. — Au long de la Charentonne. — Montreuil-l'Argillé. — De l'Orbiquet à la Trinité-de-Réville. — Broglie et son château. — Bernay. — Notre-Dame de la Couture. — Thiberville et ses rubaniers. — A travers le pays d'Ouche. — Beaumesnil.

(*Carte de l'État-major:* feuilles de Mortagne N.-O.; Bernay S.-O., N.-O., N.-E.; Lisieux S.-O.)

Conches. Mai.

La vallée de la Risle est le plus long et remarquable sillon de la Haute-Normandie sur la rive gauche de la Seine; si elle n'a pas de grandes villes, elle n'en joüe pas moins un rôle important dans la vie économique de ce pays par ses usines, les actives petites cités assises au bord de la claire mais fantasque rivière. Avant de pénétrer dans les vastes plaines du pays d'Ouche et de la campagne du Neubourg, j'ai voulu

remonter jusqu'à sa source, à ce toit des eaux, les monts d'Amain, où naissent encore l'Iton, la Sarthe, les premiers affluents de l'Orne, la Touques et la Charentonne. « Monts » bien médiocres d'altitude, leur sommet étant à 321 mètres, mais dont le rôle hydrographique est d'une si grande importance.

En amont de Laigle la vallée est riante, un moment assombrie par la fumée des grandes usines : fonderie et tréfilerie de cuivre qui avoisinent la gare de Rai-Aube. Au delà de ce site manufacturier, les bords de la rivière deviennent plus gracieux encore, de belles prairies entourent le village de Saint-Hilaire et se continuent jusqu'au bassin de Sainte-Gauburge, dans lequel une importante gare fait accroître un bourg déjà vivant par le croisement de deux grandes routes. Là aboutissent à la ligne de Granville des embranchements vers la vallée d'Auge à Mesnil-Mauger, vers Bernay et Mortagne.

Au sud et à l'ouest, le pays se relève en une rangée de coteaux dont le relief apparaît bien modeste cependant. Ce sont les monts d'Amain. La route de Courtomer y conduit à travers une plaine ondulée, très verte, où la population se répartit en hameaux éparpillés. Beaucoup de bétail et, plus encore, de chevaux. Nous sommes

ici près du Merlerault, un des plus grands centres d'élevage du Perche.

La voiture qui relie Courtomer à Sainte-Gauburge permet de franchir rapidement les 12 kilomètres à parcourir dans ce pays d'une grâce un peu monotone. Voici bientôt l'humble chef-lieu d'un canton particulièrement riche par le nombre et la beauté des animaux qu'il nourrit. C'est un bien modeste bourg, fier d'un opulent château des dernières années du dix-huitième siècle, imité de l'Hôtel des Monnaies de Paris. L'opulente demeure est à la bifurcation de deux chemins conduisant à la base des « monts » qui finissent ici par une sorte de promontoire atteignant 257 mètres. Au pied un carrefour de chemins est à 212 mètres déjà. Le commandement est donc faible. En quelques minutes j'avais atteint le sommet.

De ce point, le petit massif va sans cesse en s'élevant vers le nord-est, en un petit plateau parcouru par un chemin d'exploitation. J'avais espéré jouir de grands horizons, mais une brume légère plane sur ces campagnes verdoyantes. Je ne puis même distinguer les tours de la cathédrale de Sées, que l'on doit apercevoir cependant, elles sont distantes de trois lieues à peine.

Le chemin conduit au point culminant, les

Buttes de Louvigny, à 309 mètres. L'arête se replie vers le nord en un plateau étroit dominant, du côté de Sainte-Gauburge, de vastes bois dans lesquels naît la Risle. Les « monts » se poursuivent ainsi, à une altitude presque toujours égale jusqu'à une dépression utilisée par le chemin de fer de Granville. De 300 mètres les cotes descendent à 281 pour s'élever aussitôt à 321 mètres par la belle colline de Champ-Haut dans laquelle naît la Touques.

Au pied de ce sommet suprême du département de l'Orne la mignonne et riche petite ville du Merlerault s'étale à un carrefour de routes et de chemins. C'est un des foyers de l'élevage des chevaux dans le Perche, le disputant au Mesle pour l'importance des transactions. Dans le voisinage est le célèbre haras du Pin [1]. Le Merlerault conserve une église de l'époque romane profondément modifiée et flanquée d'une tour de la Renaissance. L'hôtel de ville, par ses proportions monumentales, révèle la prospérité de ce petit centre.

Le temps ne m'a pas favorisé, l'horizon était aussi confus du sommet de Champ-Haut que de la croupe des monts d'Amain. Je suis revenu à

---

(1) Voir le chapitre III,

Sainte-Gauburge pour aller parcourir le plateau du pays d'Ouche et la vallée de la Charentonne qui trace un étroit et profond sillon dans ce plateau contrastant par son sol argileux, de faible profondeur, avec les terres fécondes du Perche. Sous cette couche s'étend un lit de cailloux enrobés de marne que l'on appelle le *guiton*. Le pays serait morne et peu fertile sans l'humidité amenée par les vents marins et la multitude de petits bois qui le parsèment, restes évidents d'une immense sylve dont la forêt de Saint-Évroult est le vestige le plus étendu.

Les chemins de fer qui, de Sainte-Gauburge, se dirigent vers le Mesnil-Mauger et Bernay ont un tronc commun jusqu'à Echauffour, à travers une contrée accidentée, verte de prairies et de pommages où l'on rencontre de nombreux vestiges antiques : dolmen, menhirs, anciens retranchements. Le centre principal de la commune d'Echauffour, Saint-André, couvre une ride; au-dessus des toits monte un lourd clocher à pinacles d'où s'élance une flèche pyramidale. A la gare est un vaste chantier pour l'injection des bois.

La ligne de Bernay, c'est-à-dire celle du pays d'Ouche, s'élève par de fortes rampes pour pénétrer dans la forêt de Saint-Évroult, vaste de

2.500 hectares. Le sol est maigre, à en juger par les grands espaces plantés de pins et de sapins et les nappes de bruyère. La terre de bruyère est recueillie pour l'horticulture. Quelques cantons ont cependant de belles futaies de chêne.

A la lisière même est le point culminant atteint par la ligne ferrée. Là naît la Charentonne qui va bientôt s'accroître près du château et de la chapelle Saint-Évroult par une forte source plus particulièrement considérée comme origine de la rivière. Le val est charmant, le flot clair fuit entre les prés-pommages encadrés par les grands bois. A l'issue de la forêt, le village de Saint-Évroult couvre un flanc de coteau en vue de campagnes très vertes. Ce fut le siège d'une abbaye très riche dont il subsiste quelques ruines.

Ici commence le pays d'Ouche, vaste contrée comprise entre le cours supérieur de la Touques, la Charentonne et l'Iton. On lui donne parfois pour limite à l'ouest la Charentonne seulement, mais, sur la rive gauche, est un village nommé Villers-en-Ouche non loin de Saint-Nicolas-des-Laitiers qui révèle combien est ancienne la production des laitages sur ce plateau. Jusqu'aux abords de la vallée de la Touques à hauteur de Vimoutiers, région que traverse une longue

chaussée inflexiblement droite entre les approches de Gacé et celles de Broglie, la physionomie du pays est la même. On pourrait encore situer dans l'Ouche le bourg du Sap. C'est peut-être, pour le nombre des chemins, le point de rayonnement le plus parfait de la France entière. Une vingtaine de chemins empierrés ou de chemins ruraux s'y dirigent avec autant de régularité que les raies d'une roue.

Région très humide, sans doute sous l'influence des vents venus de la Manche. A la gare de la Ferté-Fresnel où je descends pour aller visiter ce village, les barrières sont couvertes de lichen. Aussi, malgré le peu d'épaisseur de la terre arable, le pays est-il très verdoyant. Vue du chemin montant à la Ferté-Fresnel, l'étroite vallée de la Charentonne est un abîme de verdure.

La Ferté-Fresnel borde la lisière de la forêt de ce nom, dont les ruisseaux alimentent de petits étangs. Les ruines féodales qui l'avoisinent seraient, dit-on, celles d'un château construit par Guillaume le Conquérant. Chef-lieu d'un canton purement agricole, sauf à Saint-Évroult et Ferrières où de petites usines se rattachent au rayon industriel de Laigle, le village est fort menu, il ne doit son rang administratif qu'à l'éloignement de gros centres.

Les trains sont rares sur la ligne de Bernay, j'ai dû redescendre à pied vers la Charentonne et suivre la vallée pour gagner Montreuil-l'Argillé. La course est charmante, d'ailleurs, dans cette sorte de fissure où la riviérette babille entre les prés. Le chemin l'atteint à Anceins, menu village caché dans les arbres mais décelé par la grêle flèche d'ardoise jaillissant de la verdure. Au delà, au bord des prés, voici le rustique et pittoresque manoir de la Rabassière, grosse tour reliée à un logis en colombage flanqué d'une tourelle à demi engagée. Le colombier féodal se dresse toujours à côté de la gentilhommière.

La vallée s'élargit peu à peu, des prés admirablement irrigués en remplissent le fond vers Mélicourt, hameau d'une dizaine de maisons éparpillées autour d'une chapelle si modeste et simple qu'on ne devinerait pas une église sans la haute flèche portant une croix de fer surmontée du coq classique.

De Mélicourt une grande route venue de Laigle par le village industriel de Glos-la-Ferrière, dont le nom indique le voisinage de mines, s'élève sur la rive gauche et se dirige vers Montreuil-l'Argillé. Pour ce pays de villages infimes, Montreuil est un bourg considérable bien qu'il

renferme seulement 400 habitants sur les 700 de la commune. Un ruisseau, la Guiel, venu des environs de Villers-en-Ouche par un vallon étroit dont les lèvres sont couvertes de villages, borde le petit centre et va rejoindre la Charentonne au sein des belles prairies de la Trinité-de-Réville où se rattache à la ligne de Bernay le chemin de fer de Lisieux et Orbec. Celui-ci est monté de la vallée de l'Orbiquet par des pentes crayeuses boisées de pins et de sapins, puis s'est élevé au fond de tranchées creusées dans le silex pour atteindre le plateau d'entre Orbiquet et Charentonne. Région sèche et pierreuse, contrastant fort avec les grasses vallées voisines. Les noms mêmes des lieux indiquent une nature sévère : La Mare-Péreuse, Le Chesnai, Saint-Laurent-des-Grès. On traverse encore quelques herbages, mais les grandes cultures dominent. Des porcs vaguent par les chemins, des bouquets de pins épars dénoncent la lande ; les maisons sont de chaume et de torchis. La voie s'élève au sommet des collines et bientôt la vallée de la Charentonne apparaît aux regards ; plus profonde, plus sévère que celle de l'Orbiquet, elle ne possède point la rangée de hameaux qui donne tant de charme à sa voisine.

La Guiel et la Charentonne, réunies à la Tri-

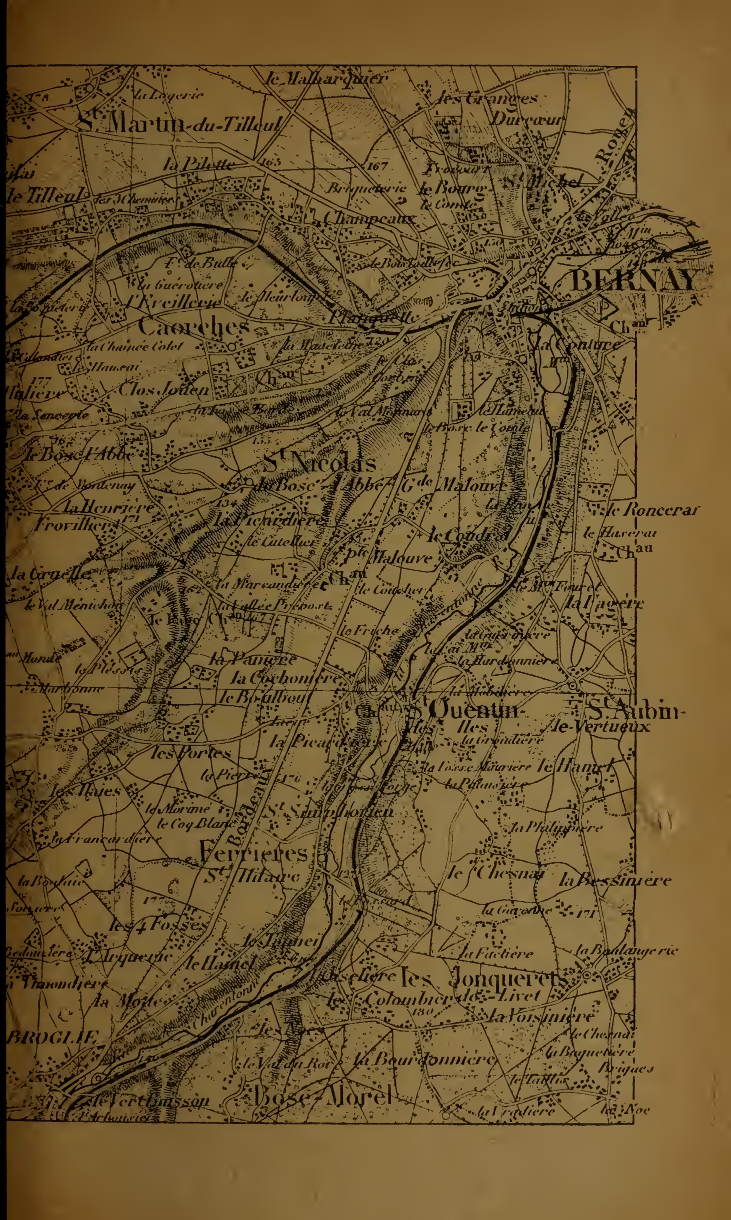
nité-de-Réville, forment un cours d'eau abondant. Déjà elles ont fait mouvoir des usines, la rubanerie a des ateliers à Saint-Pierre-de-Cernières et Montreuil-l'Argillé. La Trinité-de-Réville, infime village, possédait près de la gare une belle manufacture, véritable phénomène en cette région : un moulinage de soie, elle a maintenant la grande fabrique de boîtes à fromages que j'ai signalée en parlant de l'industrie laitière (1).

De la Trinité à Broglie la course est charmante au long de la Charentonne. La rivière sinue en des prés verts ; on m'indique un chemin à travers les herbages et bientôt me voici sur l'autre rive. La route de Broglie est au pied d'une colline aride, quelques maisons entourent une usine abandonnée, l'une d'elles est devenue magasin d'épicerie dont l'enseigne est en grec !

Le vallon, très étroit déjà, se rétrécit encore, les pentes se boisent et donnent un aspect de gorge. Au fond pointe le clocher de Broglie, très aigu, entouré par les toits d'ardoise du bourg. Celui-ci se compose d'une rue large, tranquille et proprette où les maisons de colombage bien entretenues, peintes de couleurs vives relevées

---

(1) Page 114.



le Malbarquier
les Granges
St Martin-du-Tilleul
la Pilette
le Tilleul
Champeaux
Briqueterie
le Bourg
St Michel
BERNAY
Caorches
Clos Jouen
St Nicolas du Bosc l'Abbé
Gde Malouve
le Coudray
Pte Malouve
le Ronceray
le Harerai
la Pagère
la Cochonière
le Boulbout
St Quentin-des-Iles
St Aubin-le-Vertueux
les Portes
St Simphorien
Ferrières St Hilaire
le Chesnai
la Bessinière
les 4 Fosses
le Hamel
les Jonquerets
le Livet
la Voisinière
BROGLIE
la Bourdonnière
Bosc-Morel

par les poutrelles brunes, font honte à de monotones façades de brique qui commencent à s'élever. Sur la place est l'église ; pendant sa restauration, les maçons ont mis à nu les massifs piliers de poudingue supportant les colonnes et les voûtes de pierre blanche. Les fenêtres de si pur style roman, jadis masquées, sont dégagées. Grâce à ces travaux, l'église de Broglie retrouve son élégance primitive.

Contre une maison voisine est érigé un petit monument en l'honneur de Fresnel, l'inventeur des phares lenticulaires ; le grand savant naquit dans ce logis en 1788.

Le principal monument de Broglie est le château ; non qu'il ait un grand caractère architectural, mais sa position au sommet de la colline et son beau parc en font une admirable résidence. Il fut construit sur les ruines du château primitif qui s'appelait Chambrais, comme la ville. C'était un des domaines de la baronnie de Ferrières, achetée en 1716 par la famille de Broglie, d'origine italienne. En 1442, Ferrières fut érigée en duché-pairie pour le maréchal de Broglie, celui-ci donna son nom à la terre. Depuis lors, Chambrais n'a plus cessé de s'appeler Broglie, mais les habitants n'ont pu s'accoutumer à la prononciation italienne Bro-ye, en

usage dans le monde politique et aristocratique, ils disent Brogli. Quant à Chambrais, ce nom est complètement oublié. Le parc a perdu la singulière parure qui faisait dire à Arthur Young, en 1788 : « Le château est entouré d'une telle quantité de haies tondues, doubles, triples et quadruples, que ce travail doit faire vivre la moitié des pauvres de cette petite ville. »

La route de Bernay ne suit pas la Charentonne ; la rivière poursuit sa course dans l'étroite vallée en faisant mouvoir les machines des filatures de coton de la Ferrière et de Saint-Quentin-des-Iles, la chaussée s'élève sur le plateau où elle croise l'allée de hêtres centenaires, longue de près de mille mètres, formant au château la plus merveilleuse des avenues, puis s'en va par de plates campagnes. Ce serait la Beauce sans les innombrables enclos derrière lesquels apparaissent les toits de chaume et les cheminées rouges d'où montent, à cette heure, de légers nuages de fumée. Ces enclos, très nombreux aux abords de Broglie, forment deux groupes : Les Quatre-Fossés et Le Hamel ; plus loin c'est la terre rase ; dans les guérets paissent des troupeaux de moutons gardés par des bergers vêtus d'une ample limousine. Aucun village, aucune maison au bord de la route, les kilomètres défilent, mono-

tones, les bornes qui les indiquent rompent seules l'uniformité de ce ruban, rectiligne sur près de deux lieues.

A hauteur de Saint-Quentin-des-Iles le paysage s'égaie, des massifs d'épicéas percés d'allées donnent quelque diversité au plateau, la vallée se creuse entre des pentes boisées. Les deux hameaux de la Grande et de la Petite-Malouve, avec leurs maisons entourées de vergers, apportent enfin la vie. Dans tous les clos paissent veaux et génisses; chaque maison possède sa ruche. C'est d'un calme et d'un agreste profonds, le type idéal de la chaumière, telle que nous la rêvons aux heures des ambitions modestes et sages.

De la Malouve à Bernay, la route se transforme en allée de parc; d'un côté, de grands hêtres, des ormes et des pommiers, de l'autre des pins font une avenue solennelle à une pyramide élevée sur un tertre; ce monument, érigé à la mémoire des gardes nationaux de Bernay tués dans l'héroïque tentative de défense de cette ville ouverte (1870), disparaît sous les couronnes et les palmes. On ne passe pas sans émotion devant l'humble édicule.

Au-dessous se creusent les petits vallons dont la réunion forme le bassin où s'est élevé Ber-

nay. C'est un très joli site; vue des hauteurs, la petite ville est charmante ; elle perd un peu à être parcourue, surtout pour qui a vu Lisieux et Orbec, si riches en maisons anciennes. Ce chef-lieu d'arrondissement de l'Eure s'est par trop modernisé; il est propre et tranquille, les nombreux et vastes magasins de sa voie principale valent cependant à celle-ci de l'animation, mais lorsqu'on a visité l'église Sainte-Croix et l'étrange capharnaüm de vieux bâtiments monastiques où l'on a donné asile au sous-préfet, à la mairie, aux prisons, à la bibliothèque, à un musée, aux tribunaux, à bien d'autres choses encore, sans les rendre plus agréables à la vue, Bernay est complètement connue. L'antique abbaye de bénédictins, devenue siège de la vie administrative, dut cependant avoir quelque splendeur, à en juger par le réfectoire, aujourd'hui salle où viennent les plaideurs.

Mais dans la vallée de la Charentonne, en amont, est un des beaux édifices gothiques de Normandie, Notre-Dame de la Couture. Élevée au flanc de la colline, cette église est un des plus heureux motifs du site de Bernay.

La ville a peu d'usines, elle fabrique des casquettes et possède quelques rubaneries et deux filatures de coton, mais elle est au centre de ces

deux industries dans les vallées de la Charentonne et de l'Orbiquet. Toutefois, elle est dépassée par un bourg de l'arrondissement situé en dehors des cours d'eau, sur un plateau solitaire : Thiberville. Là, et dans les villages voisins, des, manufactures occupent près de 300 ouvriers et produisent chaque année pour plusieurs millions de marchandises : rubans de fil, de coton serges, etc. Ces usines, alimentées en filés par les filatures du voisinage et celles de Rouen, comprennent, outre le tissage, la teinture et les apprêts ; leur existence, sur ce haut plateau, à 180 mètres d'altitude, loin des cours d'eau et de la voie ferrée, n'est pas une médiocre surprise.

Il y a longtemps que Thiberville fabrique des rubans, une des maisons de la place a bien plus de cent ans d'existence : un Robert Lécuyer faisait déjà tisser à la main en 1780. Aujourd'hui, on compte une vingtaine d'établissements dans la région. Drucourt, qui vit naître l'industrie, a trois usines ; Thiberville en a deux ; Bernay, deux ; Bournainville, une ; Duranville, une ; Friardel (Calvados), près d'Orbec, une. Les autres établissements travaillent à la main ; on en trouve à Saint-Mars-de-Fresnes, Saint-Aubin-de-Scellon, Thiberville, Bournainville et Saint-Victor-de-Chrétienville.

Thiberville ([1]) n'a d'intérêt que par son industrie. Ce plateau du Liévin, où les hameaux sont sans nombre, ne possède aucun centre ou quelque monument pouvant attirer le visiteur. Il est très frais, ses herbages plantés de pommiers lui donnent parfois l'aspect d'une forêt. La jolie vallée de la Calonne s'y creuse ([2]).

Bernay est aux confins du Lieuvin proprement dit et du pays d'Ouche. La route de Conches traverse en entier celui-ci. Voie jadis fréquentée elle a perdu toute animation depuis que le chemin de fer de Caen a été construit en suivant les vallées de la Risle et de la Charentonne. La région n'a d'ailleurs aucun centre considérable de population ; au cœur du pays Beaumesnil, chef-lieu d'un canton, groupe à peine deux cent cinquante habitants dans le centre communal. Ce village possède un des plus beaux châteaux de Normandie, propriété de la famille à laquelle appartiennent Joseph et Xavier de Maistre. Les hautes façades de brique encadrée de pierre blanche, les grands combles impriment à l'édifice un caractère de réelle majesté.

---

(1) Aujourd'hui relié à Bernay, Cormilles et Pont-l'Évêque par un chemin de fer à voie étroite.

(2) Voir pages 170 à 173.

Varié par des bois nombreux, souvent étendus, de Bernay à Beaumesnil, le pays d'Ouche se dénude dans la direction de la Risle. Aussi dans la vaste plaine aperçoit-on de loin le fier et curieux donjon de Thevray isolé dans les champs; son toit élevé, sa couronne de créneaux sont d'un grand effet dans le paysage. Cette tour, encore habitée, classée parmi les monuments historiques, est entourée de fossés profonds.

A travers la plaine nue, la route atteint la vallée de la Risle à Ajou, que la rivière sépare de la Ferrière. Alors le paysage redevient ombreux, de grands bois bordent la rive droite de la Risle; après la traversée d'une plaine couverte de hameaux, commence la vaste forêt de Conches. La route traverse la clairière de Sainte-Marthe, entre de nouveau sous bois pour atteindre le Vieux-Conches à l'entrée d'un vallon dans lequel dort un étang mélancolique dominé par les ruines d'un château féodal. Le site est visité, surtout pour les grandes sources du Rouloir qui forment la petite rivière de ce nom.

XVI

LA RISLE ET LE VIÈVRE

Rugles et la fabrication des épingles. — La forêt de Conches. — Conches. — Perte et réapparition de la Risle. — Beaumont-le-Roger et Régulus. — Brionne. — Saint-Georges-de-Vièvre ou une ville industrielle disparue. — Lieurey. — La culture du lin.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Bernay S.-E., N.-E.; Lisieux S.-O., S.-E.)

Lieurey. Mai.

La vallée de la Risle, au-dessous de Laigle, est l'artère d'une contrée assez maigre sur la rive gauche appartenant au pays d'Ouche, couverte des immenses forêts de Breteuil et de Conches sur la rive droite. Le peu de richesse du sol a rejeté la population vers l'industrie à laquelle la force hydraulique assura longtemps de grands avantages. Là s'implanta de bonne heure la fabrication des épingles, née de la tréfilerie de cuivre. Nous avons vu, à propos de Laigle, qu'elle s'y est maintenue. Rugles, centre de cette production, est un intéressant foyer de travail.



Quand j'y vins pour la première fois, alors que la lumière électrique était une nouveauté, ce petit centre me parut éblouissant, les rues inondées de clarté apparaissaient comme en plein jour; les reflets faisaient deviner la tour gothique sculptée de l'église et donnaient de féeriques perspectives sur les bras de la Risle. Les usines étaient fermées, mais en hiver leurs nombreuses fenêtres éclairées donnent au site crépusculaire une vie intense. Rugles, centre, avec Laigle, de l'industrie des épingles en France, a ajouté à cette fabrication celle d'articles fort divers : épingles à cheveux, dés à coudre et pointes, anneaux et chevilles, etc. Tous les villages riverains de la Risle participent à cette industrie. On y fond, lamine et tréfile le cuivre, on y tréfile le fer et l'acier. Malgré les ruines causées par la concurrence de régions mieux situées près des mines et des forges, la vallée de la Risle, dans sa partie supérieure, n'en reste pas moins fort active pour l'industrie métallurgique.

Au jour la petite ville m'apparaît gracieuse ; elle couvre les deux rives de la rivière, chaque quartier possédant son église. La principale mérite une visite pour sa belle tour et l'intéressante chapelle du Sacré-Cœur dont la voûte, ornée de nervures et de culs-de-lampe, est une

belle œuvre du seizième siècle. Sur la rive droite l'église Notre-Dame, devenue magasin, méritait mieux que cette transformation utilitaire. Son abside serait antérieure au dixième siècle. Rugles garde aussi les débris d'un château fort construit au quatorzième siècle.

Le chemin de fer de Conches à Laigle se tient haut au-dessus de la vallée, en coupant des indentations des forêts de Breteuil et de Conches. La route se rapproche de la Risle à la traversée des villages que vivifient des usines dépendant de maisons-mères situées à Rugles. Il en est à Ambenay, à Neaufles, à la Neuve-Lyre, au hameau de Trisai. Ces établissements ont dû leur naissance et leur prospérité à la rivière dont les eaux les actionnent et aux forêts qui fournissaient le charbon aux fourneaux.

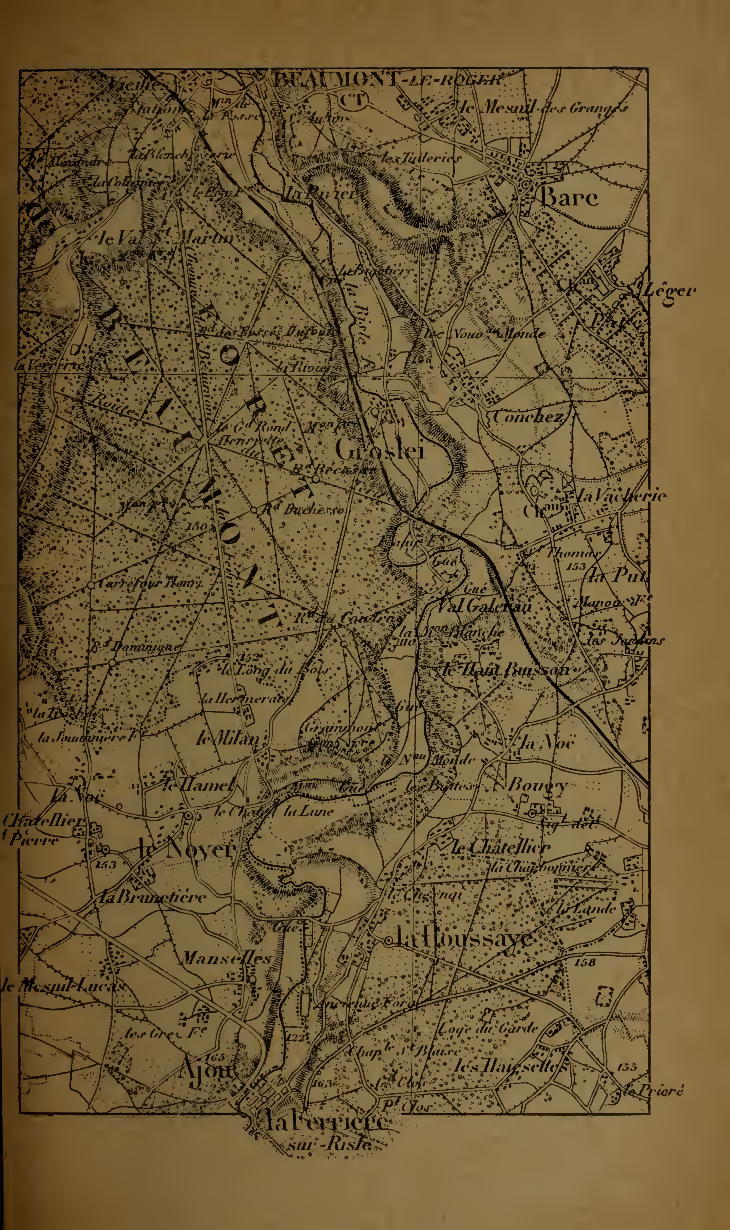
La forêt de Conches est bien percée, de belles avenues traversent ses futaies, les clairières et les abords des bois sont peuplés de petits hameaux de doux aspect. Au contraire, Ajou et la Ferrière, au fond de la vallée, ont conservé une allure industrielle. Mais les mines et les hauts fourneaux, qui furent peut-être le point de départ de la métallurgie dans la contrée, puisqu'ils remontent au treizième siècle, sont abandonnés. Par contre, les hauts fourneaux

du Vieux-Conches continuent encore à travailler.

Longue est la route qui relie la vallée de la Risle vers la Neuve-Lyre à travers la forêt, il y a là quatorze kilomètres pendant lesquels on ne découvre un peu d'horizon qu'aux abords du hameau de Saint-Martin, dans une plaine qui s'élargit vers le Fidelaire. La forêt se poursuit jusqu'à Conches, dont une des rues est ouverte à travers les bois.

Conches est une des plus jolies villes de Normandie, la plus pittoresque peut-être par sa situation. Elle est bâtie au sommet d'une colline escarpée, allongée, entourée par l'Iton et trouée d'un tunnel du chemin de fer de Paris à Caen. De sa gare, presque monumentale, on monte par une route aboutissant à des promenades superbes, grandes allées, vastes quinconces dessinés autour d'une mare profonde. Conches n'a guère qu'une rue, longue et large, appelée rue Sainte-Foy, sur laquelle s'ouvre une église digne d'attention. Les nervures et les pendentifs des bas côtés, l'élégance des arcades ogivales de la nef, le chœur, de belles verrières dignes de nos vieilles cathédrales arrêtent longtemps le visiteur.

Le curé, homme de goût, n'a pas peuplé son



BEAUMONT-LE-ROGER
Bare
la Risle
Grosley
Conches
la Vacherie
Val Galeran
le Haut Buisson
la Noë
Bougy
le Châtellier
la Houssaye
le Noyer
Manselles
Ajou
la Ferrière sur-Risle
les Haizelles
le Prieuré
le Mesnil-Lucas
la Brunetière
le Hamel
le Milan
Carrefour Henri
R. Duchesse
Léger

église de statues bariolées. Les restaurations ont mis en valeur les richesses artistiques de l'église. Sur l'un des murs, une plaque de cuivre, remarquablement gravée, rappelle des œuvres pieuses de « noble homme et sage maistre Jehan Le Tellier, seigneur des Ébrieux, conseiller du Roy en son grand conseil, rapporteur et correcteur ès chancellerie de France et maistre des requestes ordinaire de la Royne, natif de cette ville de Conches, qui fit édifier la chapelle de Monsieur Sainct Jehan Baptiste ». Un petit édicule de la Renaissance abrite un remarquable haut-relief représentant le Christ en croix, Dieu le père et les anges.

Conches a conservé les ruines de son château sur une motte féodale transformée en promenade d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la cité, le vallon du Rouloir rempli de prairies et la forêt aux grands arbres.

De même que l'Aure, l'Avre et l'Iton perdent leurs eaux pour aller reparaître plus loin en sources abondantes, de même la Risle, après la Ferrière, filtre peu à peu dans les roches fissurées; lorsqu'elle arrive au pied de la forêt de Beaumont, ce n'est plus qu'un ruisseau étroit, sans profondeur, serpentant au sein de prairies

dominées par le chemin de fer de Caen. Mais, au delà de Grosley, au pied du talus du chemin de fer, sourdent d'admirables fontaines ; elles ont bientôt rendu à la rivière un débit considérable. Les eaux sont d'une pureté cristalline, grâce à ce filtrage dans les mystérieux abîmes de la forêt.

J'ai voulu voir ces sources en me rendant de Romilly-la-Puthenaye à Beaumont-le-Roger. Elles n'ont pas le caractère majestueux et sauvage à la fois des sources de la Touvre, près d'Angoulême [1], mais la reconstitution de la rivière a une beauté qui manque à la renaissance de l'Aure [2]. Le vallon, très agreste, a de belles ruines. Les eaux, aussitôt issues de la colline, sont employées à l'irrigation de vastes prairies, fort curieuses par les innombrables troncs bas de saules têtards, servant sans doute au bétail pour se frotter contre les souches. Jusqu'à Beaumont-le-Roger on longe ces prairies.

Beaumont est une aimable petite ville, blottie au pied d'une colline escarpée sur laquelle, à mi-côte, se dressent une des belles églises de l'Eure et les ruines superbes d'une abbaye.

---

(1) 15e volume du *Voyage en France.*
(2) 6e volume du *Voyage en France*, 4e édition.

L'église, de style flamboyant, ornée de riches verrières, possède une haute tour dont l'horloge est surmontée d'une statue de bois, casquée, armée, peinte de couleurs vives, qui frappe les heures sur un timbre. Cette statue, semblable aux jaquemarts de Dijon et de Romans, à Martin et Martine de Cambrai, s'appelle Régulus ; elle est l'œuvre d'un menuisier du nom de Martin, qui restaura l'horloge vers 1826. De nos jours on a placé devant Régulus une lampe électrique permettant de lire les heures pendant la nuit. Pourquoi Régulus a-t-il donné son nom à cette image ? les gens de Beaumont l'ignorent.

L'abbaye de la Sainte-Trinité est une ruine merveilleuse, la galerie ogivale, jadis voûtée, qui y donne accès, mériterait à elle seule une visite ; les restes de l'église abbatiale présentent encore des détails exquis, mais on a laissé la nef s'emplir de gravats, de décombres et de broussailles. L'État vient de restaurer les contreforts de la galerie, il devrait bien aussi déblayer ces débris, le monument reprendrait alors ses proportions élégantes et pures (1).

Beaumont avait une autre église dans le faubourg de Vieilles, dont la tour complète à mer-

(1) Peut-être un effort a-t-il été fait.

veille l'ensemble de la ville, de son église et de ses ruines d'un si heureux effet dans le doux et harmonieux paysage de la vallée. Un édifice, non moins précieux, se dresse sur la colline, à un quart de lieue, c'est l'église de Beaumontel dont la haute tour ogivale est délicatement sculptée.

Cette partie de la vallée de la Risle, avec sa rivière cristalline, ses prés d'un vert doux, ses petites usines — dont une fait de la dentelle, une autre des mèches — ses édifices et ses bois, laisse une impression de paix et de douceur. Les maisons sont simples mais riantes, entourées de jardins clos de murs en pisé, recouverts d'un petit toit de chaume de bruyère revêtu de terre sur laquelle croissent des iris nains, en ce moment fleuris, et des fougères au délicat feuillage.

Le chemin paraît court jusqu'au confluent de la Charentonne, de loin signalé par les cheminées de la papeterie de Serquigny, de la sucrerie et de la filature de Nassandres. De la jonction des deux cours d'eau, l'on a sur la vallée inférieure une vue admirable bornée par les lignes bleues des collines de Montfort-sur-Risle.

Serquigny n'est qu'un village, bien connu des voyageurs parce qu'il est à la tête d'un important embranchement conduisant à Rouen. Cette

voie franchit la Charentonne près de sa réunion avec la Risle dont elle double à peu près le débit. Elle côtoie le cours d'eau, large et clair, qui fait mouvoir des roues d'usines. Sur l'un de ses bras est la vaste sucrerie de Nassandres, dite de la Rivière-Thibouville, dont le rôle économique doit être signalé. Là ont eu lieu les essais de saccharification de la betterave, cultivée dans la plaine de Caen pour remplacer le colza, et dans les plaines du Neubourg, pour assurer l'assolement [1].

Beaucoup de hameaux dans la vallée, mais pas de grosses agglomérations. L'unique ville est Brionne, mollement assise dans la vallée qu'elle emplit entièrement en projetant des faubourgs sur chaque versant. Sur une des collines de la rive droite, des pans de ruines, restes d'un donjon, donnent un caractère très pittoresque à la petite cité hérissée de cheminées d'usines. Dans la gare des marchandises, des ballots de coton et de laine; à terre, des flocons blancs, échappés des ballots, indiquent au passant le

(1) La sucrerie de Nassandres, devenue tristement célèbre par l'assassinat de toute la famille du contremaître, est une des plus grandes de France, elle produit 50.000 sacs de sucre par an (sur l'industrie de la sucrerie, voir le 19e volume du *Voyage en France*, au chapitre intitulé : « La plus grande sucrerie du monde »).

genre d'industrie. On est désormais dans la sphère d'action de Rouen, la capitale française du coton. La plus grande partie des 4.000 habitants de Brionne [1] travaillent dans les filatures de coton ; d'autres filent la laine pour Elbeuf dans deux établissements ; enfin une blanchisserie de fils complète ce petit centre de vivant et cordial aspect.

Brionne a survécu à la transformation industrielle qui a si profondément modifié les conditions d'existence dans ces campagnes. Jadis un chef-lieu de canton voisin, Saint-Georges-de-Vièvre, dans l'arrondissement de Pont-Audemer, était un des bourgs les plus actifs de Normandie pour la fabrication des toiles. Cette partie de la province était en majorité consacrée à la culture du lin, le cultivateur l'apprêtait lui-même, on le filait chez lui, le tisserand voisin le tissait. Aux seizième et dix-septième siècles, la région de Saint-Georges avait acquis une grande célébrité pour ses *blancards,* toiles blanches, et ses *fleurets,* fleurs de blancard, très répandus à l'étranger. M. Montier, de Pont-Audemer, a publié un curieux opuscule sur cette industrie, morte

(1) 3.272 seulement au recensement de 1911, dont 2.213 dans l'agglomération.

à la Révolution. Il a découvert qu'au milieu de la grande prospérité, vers 1765, on fabriquait 32.244 pièces. En 1770, la valeur de la production était de 15 millions. Les abus du système économique, tendant à refréner la fabrication sous prétexte de la surveiller, amenèrent la ruine. L'introduction du coton sur les marchés fut d'ailleurs pour beaucoup dans cette décadence. Aujourd'hui, cette partie du Lieuvin, comprenant 7 ou 8 kilomètres autour de Saint-Georges-de-Vièvre, est redevenue purement agricole ; le bourg a moins de 800 habitants [1], il en avait encore 1.100 en 1870. L'industrie du coton remplace le lin dans l'économie du pays ; elle a pour siège non plus la demeure du paysan, mais de vastes usines, mués par la Risle.

Un autre village du canton de Saint-Georges, Lieurey, fut même plus éprouvé que le chef-lieu par la disparition de l'industrie textile. La commune comptait près de 2.200 habitants vers 1870, aujourd'hui elle en a moins de 1.300, dont 350 seulement au bourg, situé au croisement des routes de Pont-Audemer à Bernay et de Lisieux à Brionne [2]. Le tissage du coton et

---

(1) 760 dont 398 agglomérés au chef-lieu en 1911.
(2) 1.238 habitants en 1911 dont 349 au bourg.

du lin y était très actif. En 1760 y fut installé le premier métier pouvant tisser plusieurs rubans à la fois. Une fabrique importante y avait été installée en 1837 par M. Louis Aubert, la manufacture en avait reçu le nom d'Aubertine, rien n'en subsiste aujourd'hui.

Une partie des matières premières nécessaires aux métiers était produite dans la contrée, le Vièvre, vieux mot qui veut dire forêt, analogue sans doute à Woëvre, Voivre, Vaivre, noms répandus dans l'Est. Le lin était cultivé à Saint-Grégoire-du-Vièvre, Saint-Benoît-des-Ombres, Saint-Georges-du-Vièvre, dans tout le canton d'ailleurs. Cette culture a disparu faisant place aux herbages dans lesquels se dissimule une véritable poussière de hameaux et de fermes isolées. Quant à la forêt, il n'en reste que des vestiges, des bois remplissent le val étendu de Saint-Georges à la Risle (1) et les ravins qui s'ouvrent sur lui. Le nom seul subsiste de cette sylve de Vièvre si épaisse au onzième siècle.

---

(1) Parcouru aujourd'hui par le chemin de fer à voie étroite de Glos-Montfort à Cormeilles et Pont-l'Évêque.

XVII

ÉVREUX ET LE SAINT-ANDRÉ

De Mantes en Normandie. — L'Eure. — Le plateau de Saint-André. — Évreux. — Sa cathédrale. — L'industrie. — Saint-André et sa plaine. — Au pays des flûtes : La Couture. — Au pays des peignes : L'Habit, Bois-le-Roi et Ezy. — Ivry-la-Bataille. Le panache du roi Henri.

(*Carte de l'Etat-major :* feuille d'Évreux, les quatre parties.)

Ivry-la-Bataille. Mars.

En quittant Mantes, le chemin de fer de Cherbourg « monte » réellement en Normandie, par une des plus fortes rampes du réseau. Le voyageur, à mesure que le train s'élève, voit grandir le vaste paysage à travers lequel la Seine déploie l'ample méandre de moisson. Rosny s'étale sous les yeux, précédant la noble demeure où vécut Sully. Au delà, Rolleboise s'escarpe contre sa falaise, sous laquelle la ligne de Rouen pénètre en tunnel pour aller reparaître au jour à Bonnières, où la Seine revient après avoir reflété le

beau site de la Roche-Guyon [1]. Des tranchées des tunnels masquent fréquemment les vues jusqu'à Bréval où s'ouvre le val étroit du ru de Radon dans lequel la voie s'engage pour descendre au fond de l'ample vallée de l'Eure large, plan de prairies où la rivière coule mollement en replis multipliés. La ligne d'Orléans à Chartres s'accole à celle de Cherbourg dans la gare de Bueil, animée par l'échange des voyageurs.

Après la traversée de la belle rivière, nouvelle ascension amenant dans la zone la moins nue du grand plateau compris entre l'Avre et l'Iton et qui constitue une région naturelle dite plateau de Saint-André. Des bois, des plis profonds, des villages ou hameaux possédant chacun un château, donnent de la variété au pays. Mais après la jonction de la ligne de Verneuil c'est la plaine régulière et nue qui disparaît bientôt ; le train pénètre dans un long tunnel courbe débouchant au flanc de la vallée de l'Iton. Une ville étendue apparaît, groupant ses toits d'ardoise autour de l'élégante masse d'une cathédrale : Évreux.

La gare est à mi-côte, fort au-dessus des mai-

---

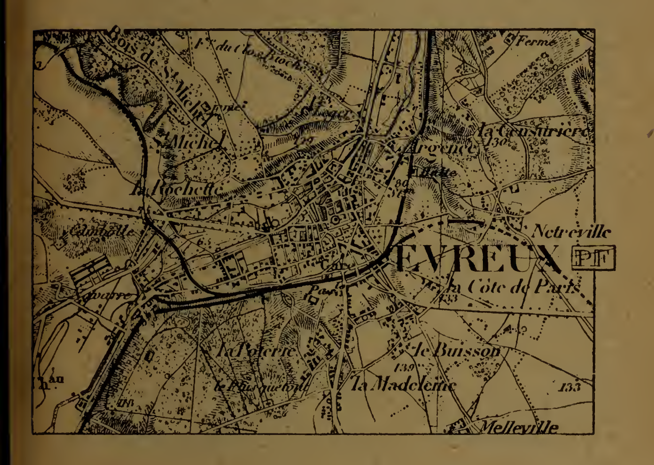
(1) Sur la vallée de la Seine, voir le 46e volume du *Voyage en France :* « La Seine de Paris à la mer ».

sons. Jadis elle était plus haut perchée encore, mais on a refait les voies, creusé un nouveau tunnel dans la direction de Paris et remplacé les bâtiments étroits du débarcadère primitif par une construction à la fois élégante et monumentale, où la pierre blanche et la brique rouge s'allient harmonieusement. Devant l'édifice est dessinée une place terminée en terrasse vers la ville et reliée à celle-ci par de longues rampes. Le jardin public s'ouvre à l'entrée, offrant de jolis chemins sinueux et ombragés pour atteindre les bas quartiers. L'ancien rang ducal et d'apanage princier d'Évreux lui a valu l'attribution de quelques œuvres d'art d'un intérêt assez modeste; on les a installées au bord des sentiers de ce « jardin botanique » où des débris de chapiteaux, de colonnes et de bas-reliefs, trouvés dans les ruines confuses de *Mediolanum Aulercorum*, dénotent la grande civilisation atteinte par cette partie de la Gaule.

La ville moderne ne répond guère à ces fragments majestueux de l'Évreux gallo-romain. Les maisons de brique ou de bois, ces dernières très rares, manquent de majesté; pourtant les rues sont propres, les magasins élégants; on devine un lieu de rendez-vous pour une population suburbaine considérable. La ville est d'ail-

leurs bien trop grande pour ses 17.000 habitants (1).

Le visiteur peut cependant passer sans ennui quelques heures dans le chef-lieu de l'Eure. Si la cathédrale manque d'unité aux yeux des archéologues, elle n'en est pas moins une des plus



vastes de France, une des plus belles aussi. L'art gothique y déploie toute la magnificence un peu excessive de la période flamboyante. La Renaissance a lourdement transformé la façade et ses tours en un placage prétentieux, mais il reste

(1) 18.957 en 1911.

assez d'aiguilles et de pinacles, assez de roses et d'ogives, assez de motifs charmants pour mériter l'admiration. La restauration est poussée peut-être un peu loin, certaines parties prennent l'apparence de pastiches. Tout près, le palais de l'évêché est un des plus intéressants édifices civils de la Normandie.

A l'extrémité de la ville, l'église Saint-Taurin est curieuse par les remaniements et les additions subis. Des premières périodes de l'art roman à nos jours elle a éprouvé toutes les vicissitudes. Le plus singulier c'est qu'elle ait conservé un aspect fort vénérable, auquel ajoute encore sa situation sur une place endormie, véritable place de village.

Un autre monument, fort inattendu dans cette Normandie où les privilèges municipaux ne furent jamais bien considérables, est un beffroi isolé, comme dans les villes de Flandre, élégante tour faisant face au majestueux hôtel de ville moderne, devant lequel une charmante fontaine représente l'Eure et ses affluent et sous-affluent, l'Iton et le Rouloir.

Et c'est à peu près tout l'Évreux monumental. Il y a quelques coins pittoresques au bord des canaux dérivés de l'Iton et qui sillonnent les divers quartiers. Jadis ces chenaux avaient une

importance industrielle assez grande : ils faisaient mouvoir de nombreuses manufactures ; il subsiste peu de ces établissements, l'industrie d'Évreux s'est transformée, deux ou trois grandes usines ont remplacé les petits ateliers pour la fabrication des coutils, un seul fabricant fait encore tisser à la main dans les campagnes voisines. Ces fabriques et celles qui se créent autour de la gare de Navarre ne sauraient donner au chef-lieu une bien grande importance économique.

Navarre, faubourg lointain, sur l'Iton, doit son nom au roi de Navarre Charles le Mauvais, seigneur d'Évreux. Il possédait là un château, devenu une belle demeure que Napoléon donna à l'impératrice Joséphine après son divorce. L'ex-souveraine reçut avec le domaine le titre de duchesse de Navarre. Elle y abrita ses souvenirs et ses regrets. Le château a disparu en 1836, démoli par un acquéreur ; le parc, les jardins furent détruits et vendus par parcelles.

Les environs d'Évreux, assez arides à l'est, le plateau crayeux, érodé par les eaux, présentant d'âpres vallons où croissent à peine quelques genévriers, sont, au contraire, pleins de gaieté dans la vallée, en amont surtout, où la vaste forêt d'Évreux descend vers la rivière. Jusqu'à

la source de l'Iton, près de Conches, c'est une succession de riants paysages, animés par les eaux cristallines de la rivière et les usines.

Par contre, le plateau au sud de la ville, le pays de Saint-André, rappelle la Beauce et la plaine du Neubourg par ses vastes horizons, ses villages isolés et le manque d'eaux courantes. Dans cette immense plaine les champs sont bien cultivés, mais peu d'arbres, rare est le pommier. Pas de villes, les bourgs et les hameaux sont assis à la jonction de chemins sinueux et de routes régulières. L'ancienne capitale de la plaine, Saint-André, un grand bourg aux maisons basses, a pour monument principal une vaste mare où sont emmagasinées les eaux des pluies.

Cette préoccupation de l'eau domine tout dans la plaine ; en certaines années, il faut aller la chercher jusqu'à la rivière d'Eure, fort éloignée. Cependant, on peut en rencontrer dans le sol, comme on l'a trouvée au Neubourg [1]. Une des communes du canton, la Couture-Boussey, a même été dotée gracieusement de fontaines par un de ses industriels, M. Thibouville.

---

(1) Voir le chapitre II du 54e volume et les trois premières éditions du 6e volume du *Voyage en France*.

Ce village de la Couture situé sur la route de Saint-André à Ivry-la-Bataille ([1]) est un des plus intéressants de France par son industrie. Tout le monde, et il y a 800 habitants ([2]), fabrique des instruments de musique à vent, en bois. Depuis le dix-septième siècle, la population entière et une partie de celles des communes voisines : Ivry-la-Bataille, Garennes et Ézy, livrent aux musiciens des clarinettes, des flûtes, des hautbois, des bassons, des flageolets et des musettes. Cette industrie eut pour précurseurs des bergers qui forèrent des musettes pour égayer les longues journées passées à surveiller leurs brebis :

Qu'on m'apporte du houx
Pour y percer trois trous
Pour faire une musette
Lon la !

Les bergers de la forêt d'Ivry eurent bientôt une réputation ; leurs musettes se vendaient dans les foires, elles trouvaient un débouché dans les villes. Lorsque les *cles* furent inventées et remplacèrent le jeu des doigts sur les trous, les luthiers, dans les grandes cités, se chargèrent de placer ces accessoires. Vers 1810, un petit

(1) Voir la carte page 263.
(2) 784 en 1911.

atelier se créait à la Couture pour fabriquer les clefs; dix ans plus tard, il y avait plusieurs maisons de ce genre, aujourd'hui cette branche est une annexe importante de l'industrie de la Couture. Puis aux instruments en bois sont venus se joindre les instruments de métal. Un des industriels, M. Julliat, qui m'a guidé dans ma visite, a fort amélioré la flûte de Bœhm, sur les indications du flûtiste Taffanel.

Il n'y a pas d'usines considérables dans ce vaste village, largement étalé autour de sa grande mare — inutile depuis l'adduction des eaux. M. Julliat occupe une trentaine d'ouvriers, d'autres ateliers en ont une dizaine. En tout, cinq ou six établissements mus par la vapeur; les autres manufactures ont une *trépigneuse*, manège mû par un cheval.

Jadis les cultivateurs faisaient de la fabrication de l'instrument de musique une occupation hivernale; sur un petit tour ils tournaient le buis ou d'autre bois, y creusaient les trous; à mesure que les maisons de fabrication se sont installées, le labeur est devenu permanent. Soit à l'atelier, soit à domicile, sans cesse l'ouvrier tourne, creuse et polit le bois des instruments. Aux bois indigènes sont venus s'ajouter les bois exotiques : de rose, de violette, d'ébène, de grena-

dine, etc. Trois cents personnes sont continuellement occupées à ce travail, à la préparation et à la pose des clefs, au polissage, etc. Le laiton, le cuivre, le maillechort, le nickel, l'argent sont employés. Un catalogue me montre des flûtes cotées 450 francs.

C'est une industrie charmante, exercée à domicile sans empêcher une autre occupation. On m'a conduit chez le coiffeur de l'endroit : entre une barbe et une coupe de cheveux, il tourne des flûtes. Ces ouvriers ont une mine superbe ; grands, de forte carrure, ils sont une des plus belles populations travailleuses que j'aie rencontrées jusqu'ici. Fort habiles, ils ne sont tributaires de personne pour leurs outils, il les forgent et aiguisent eux-mêmes.

Un petit musée d'instruments de musique a été créé, mettant ainsi sous les yeux de la population une continuelle leçon de choses [1].

Si la Couture est intéressante par cette industrie patriarcale, deux autres villages, l'Habit et Bois-le-Roi, situés dans une grande clairière de

(1) Mirecourt, autre centre pour la fabrication des instruments de musique — à cordes, — est décrit dans le 59e volume du *Voyage en France*. Mantes, qui a la même industrie que la Couture pour les instruments de luxe, est décrite dans le 47e volume.

la forêt d'Ivry, ne sont pas moins curieux. Toute la population, à l'Habit surtout, fabrique des peignes. Sur 300 habitants, ce dernier en a 100 occupés au travail de la corne, il y en a autant à Bois-le-Roi pour une agglomération de 600 âmes (1). L'Habit possède quatre petites usines à vapeur, dont une ne fait que des peignes de buis. Les autres ateliers sont mus par des trépigneuses ou même des manèges que font tourner des chiens enfermés dans une roue. Ces primitifs engins suffisent pour débiter et polir la corne envoyée d'Ézy et de Paris par les aplatisseurs.

Les deux villages sont contigus ; ils ont une église commune, mais possèdent chacun leur cimetière, séparé l'un de l'autre par un chemin. La forêt les entoure, sauf à l'ouest où Bois-le-Roi finit par une campagne nue.

Chaque jour une voiture vient d'Ézy apportant le travail aux ateliers. Jadis unique domaine du peigne, l'Habit s'est vu un peu abandonné au profit d'Ézy, bourg mieux placé, grâce à l'Eure, dont la force motrice est abondante, et au chemin de fer de Rouen à Orléans qui le dessert.

Ce gros centre d'Ézy, largement étalé sur une

---

(1) En 1911 le recensement donnait 247 habitants à l'Habit et 434 à Bois-le-Roi.


F O R E T D' I V R Y
Mousseaux
Tourne Bosset
Boussey
Garennes
Greuille
Villeneuve Fe
Chau
Bois des Glands
le Parc Fe
La Bigotterie Chau
Gd Marche
Mousseaux le Bois
Malassis
le Parc
Mouettes
la Couture
Ivry
la Malmaison Fe
Bois des Genièvres
la Houssaye
les Buissons
la Bataille
Huberville Fe
St Germain
le Haut l'Habit
l'Habit
les Brulins
le Bas l'Habit
Bois-le-Roi
les Bruyères
Boteau
Baraque de Raccum
Anet

grande route coupée de rues bordées de petites maisons, a, sur 1.600 habitants (1), 1.000 ouvriers occupés à la fabrication des peignes de corne, d'écaille, d'ivoire, de celluloïd, etc. Une importante usine occupe quarante personnes à l'aplatissage de la corne; une autre maison se livre au même travail; plus de trente industriels fabriquent le peigne; quelques-uns en manufacture, d'autres au moyen du travail à domicile ou plutôt en des ateliers loués 300 à 400 francs par an. Les usiniers fournissent la force motrice, hydraulique ou à vapeur, des ouvriers louent un « cabinet », vont découper le peigne et le rapportent chez eux où le finissage est fait par les femmes. D'autres industriels fabriquent l'outillage et les cartons. Les débris de corne sont utilisés à produire des boutons; enfin cette industrie a fait naître celle de la brosserie fine.

J'ai déjà raconté, à propos de Tinchebray (2), cette fabrication du peigne de corne, j'aurai à en parler de nouveau en racontant ma visite à Oyonnax et à la Bastide-sur-l'Hers (3). Je ne

(1) Ézy est en progrès, le recensement de 1911 lui donne 1.816 habitants.

(2) 6e volume du *Voyage en France*, 4e édition.

(3) Sur Oyonnax (Ain), voir le 8e volume; sur la Bastide-sur-l'Hers (Ariège), le 38e volume.

veux donc pas décrire une fois de plus cette industrie, mais il était intéressant de montrer comment elle s'est développée à ces confins du Saint-André et du pays de Dreux. L'extension était devenue considérable à partir de 1885. Le celluloïd, par ses applications nombreuses et faciles, a imprimé un nouvel élan à la fabrication.

Les salaires sont assez élevés, de 2 francs à 6 francs, et donnent une moyenne de 4 francs à 5 francs (1).

Peu à peu la fabrication s'étend au delà d'Ézy; de l'autre côté de la rivière, le bourg d'Anet, en Eure-et-Loir, c'est-à-dire dans l'Ile-de-France, fameux par son château en grande partie détruit, possède une fabrique; le bourg historique d'Ivry-la-Bataille en a une autre.

Je suis venu à Ivry, non par la vallée mais en suivant un sentier courant au-dessous d'un mamelon couvert de retranchements fort apparents, appelés dans le pays la Butte-à-Cochon. Le chemin passe près de la ferme légendaire de Saint-Germain-la-Truite, fameuse par sa chapelle et

(1) Tous ces chiffres remontent à 1896, ils sont naturellement dépassés.

sa fontaine où saint Germain guérit une jeune fille dont une truite avait dévoré la main. Par les champs maigres et crayeux, par les pentes reboisées en pins on descend dans la jolie et illustre petite ville. L'église, œuvre de Philibert Delorme, et la plupart des maisons forment un ensemble fort pittoresque, que ne dénaturent pas les belles constructions modernes, voisines de la gare.

Je comptais trouver ici des traces de la bataille gagnée par Henri IV, le 14 mai 1590, sur son grand — et gros — adversaire le duc de Mayenne, mais Ivry ne vit point la bataille, sauf la destruction sur son pont d'un groupe de ligueurs échappés à l'armée du Béarnais. C'est à six ou sept kilomètres, entre la Couture et Épieds, que l'on a érigé le monument commémoratif.

L'obélisque actuel n'est pas l'édicule construit par le duc de Penthièvre; celui-ci fut détruit à la Révolution. Napoléon fit élever à sa place une pyramide entourée de tilleuls et précédée d'une allée de mêmes arbres. Tout autour la solitude est profonde, mais chaque été une fête a lieu aux abords du monument, les marchands de vin installent des tentes, les forains dressent leurs tréteaux.

Sur cet emplacement les lansquenets de

Mayenne furent détruits, ce qui assura le succès. Henri IV, exténué par le combat, s'y était endormi. Les trois poiriers où le Béarnais donna rendez-vous à ses gentilshommes ne sont plus. Dans cette plaine mélancolique, le roi prononça ces fameuses paroles :

« Si vous perdez vos enseignes, ne perdez pas de vue mon panache, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur ! »

XVIII

LE THIMERAIS ET LE DROUAIS

Aux portes de la Normandie. — De Beauce en Thimerais. — Châteauneuf-en-Thimerais. — Dreux. — En Drouais. — Brezolles. — L'Avre et l'Eure. — Au long de l'Eure. — La forêt de Dreux. — L'abbaye de Breuil-Benoît. — Anet et son château. — Au long de l'Avre..— Les Fossés-le-Roi. — Nonancourt.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Chartres N.-O., S.-O.; Évreux S.-O.; Mortagne N.-E., S.-E.)

Verneuil. Juin.

Bien que cité de l'Ile-de-France, Dreux se rattache intimement à la Normandie dont elle est proche, son territoire, à l'ouest, finit à l'Avre, limite séparative des deux provinces, ses chemins de fer sont les voies d'accès vers la vallée inférieure de l'Eure, le Saint-André et les Terres Françaises. J'ai fait de la gracieuse ville le point de départ de mes excursions dans ces contrées normandes confinant au Perche et au Mantois.

J'y suis venu de Chartres pour traverser et revoir en pleine saison d'opulence la Beauce et

le Thimerais qui lui fait suite. Ces campagnes, si vite mélancoliques quand les blés sont tombés sous la faux, sont en ce moment superbes, immense mer mouvante de moissons verdoyantes, dans lesquelles se fondent les nappes éclatantes du trèfle incarnat.

A peine Chartres dépassé, la physionomie du pays se transforme, la route s'élève sur une colline aux pentes douces, revêtues du long manteau des bois de Bailleau-l'Évêque. Ce pays, semé de bouquets d'arbres, aux horizons heureux, dont les fermes sont entourées de jardins bien entretenus, s'appelle le Thimerais; région assez vaste enfermée entre l'Eure et l'Avre, son grand affluent.

Les prés artificiels sont déjà fauchés et, comme en Beauce, les moutons s'emparent des nouvelles pousses. De grandes étendues sont couvertes de betteraves et de pommes de terre, le blé n'est plus ici le dominateur exclusif; bientôt même, vers Theuvy, les pommiers apparaissent en grand nombre. A Chêne-Chenu, sur la ligne de faîte, la vue est immense sur de grandes ondulations où les arbres finissent par donner au loin l'impression d'une forêt. D'ailleurs il y a là, près de Châteauneuf-en-Thimerais, bourgade principale du petit pays, son ancienne capitale,

une forêt très longue, mais étroite, vaste de plus de 1.500 hectares.

Châteauneuf, autrefois cité forte, n'a gardé de la forteresse à laquelle il doit l'existence que la haute butte, jadis couronnée par le château féodal d'où l'on découvre un immense horizon. Le Thimerais se présente comme un plateau fortement ondulé, moucheté d'une multitude de bouquets de bois. Le bourg est relié par des habitations au village de Thimert qui fut le chef-lieu de la contrée et lui donna son nom. La campagne est riche et vaut à Châteauneuf son aspect de prospérité. De nombreuses boutiques, des auberges aux noms fleurant bon le temps des diligences révèlent que la bourgade, malgré le voisinage de Chartres et de Dreux, est un lieu de rendez-vous très fréquenté par les paysans de la région. Aussi Châteauneuf(1), malgré sa faible population, est-il relié par un tramway à vapeur à la ligne de Dreux. Il n'a aucune relation directe avec les autres centres du Thimerais : Senonches et la Ferté-Vidame.

Le pays, jusqu'à la Blaise, rivière de Dreux, dénudé comme la Beauce, moins opulent d'aspect, est un plateau sillonné de ravins pierreux

(1) 1.335 habitants au recensement de 1911.

fleuris de bruyère. Mais combien les vallées sont fraîches et vertes ! Les eaux tombées sur le plateau s'écoulent en sources abondantes, arrosant des prairies remplies de bétail.



L'Eure, la Blaise et, à une faible distance, l'Avre limpide, font une campagne ravissante à la jolie cité de Dreux, qui s'annonce avec tant de pittoresque par le dôme de la chapelle funéraire de la maison d'Orléans et les tours de ses

églises. Dès les premiers pas, elle se montre élégante ; une avenue ombreuse aboutit à l'ancienne ville, cette voie est ornée à son extrémité par l'hôtel de la caisse d'épargne, un des plus beaux de France. C'est un monument dans le goût de la Renaissance ; le dôme et le campanile, sobrement dessinés par des ornements dorés, s'harmonisent à merveille avec les autres édifices de la coquette cité (1). L'église, fort belle, renferme le tombeau des deux généraux de Sénarmont, dont le nom est celui d'un hameau du Thimerais, voisin de Chartres : le père, Alexandre-François, mort en 1805, après cinquante ans de service ; le fils, également général de division, un des grands artilleurs de Napoléon, tué par un obus au siège de Cadix en 1810. C'est ce chef éminent à qui l'Empereur faisait allusion à Wagram lorsqu'il voulut envoyer en ligne ses masses d'artillerie : « Ah, si j'avais Sénarmont ! »

Sauf leur plaque funèbre, ces deux soldats illustres n'ont pas de monument à Dreux ; la seule statue dressée sur une place est celle de Rotrou, l'auteur tragique, dont la mort fut si belle. Rotrou, lieutenant particulier au bailliage de Dreux, apprenant qu'une épidémie décimait

(1) L'hôtel de ville a été installé dans cet édifice.

la ville, accourut au milieu des habitants et fut terrassé par le fléau. Sur le piédestal on a gravé la belle lettre qu'il adressait à son frère pour lui dire qu'il voulait remplir son devoir.

Pendant que je fais le tour de l'ancien hôtel de ville, œuvre charmante de la Renaissance, des sons de musique se font entendre. Une noce paysanne parcourt les rues tranquilles ; en tête, un jeune homme joue de l'accordéon, en donnant le bras à la demoiselle d'honneur. C'est toute l'animation de la ville, cette noce que je retrouverai tout à l'heure à la *chapelle royale,* visitant le tombeau de Louis-Philippe et de sa famille. La chapelle, où la famille d'Orléans a accumulé les œuvres d'art, attire à Dreux de nombreux voyageurs. Bâtie près des ruines du château, elle donne à Dreux, à ses collines vertes, un pittoresque couronnement.

Au milieu de cette contrée très industrielle, Dreux n'a pas pris le développement qu'elle aurait pu atteindre ; les usines, n'ayant pas une force hydraulique suffisante dans la Blaise, se sont installées au bord de l'Eure et de l'Avre. Mais, depuis quelques années, Dreux est devenue le centre d'une fabrication spéciale, celle des chaussures de feutre, employant un très grand nombre d'ouvriers.

Au point de suture de régions variées par leurs productions, Dreux est un centre de commerce considérable où se réunissent pour les marchés et les foires, les habitants d'un vaste terroir partagé entre le Perche, la Normandie, le pays chartrain et le Mantois. Les deux grandes lignes de Paris à Granville et de Rouen à Chartres et Orléans s'y croisent. Un embranchement pour Évreux, un autre pour Maintenon et Auneau, aboutissent à sa gare, d'où se détache encore une ligne à voie étroite conduisant à Brezolles et Senonches. C'est donc un grand carrefour de voies ferrées.

La ligne de Senonches dessert la région qui porte plus particulièrement le nom de Drouais, ajouté à celui de plusieurs communes. C'est un plateau mamelonné qui se dresse raidement au-dessus de la Blaise, depuis Crécy-Couvé, où Mme de Pompadour eut un château qui coûta près de 40 millions au Trésor royal, et dont rien ne subsiste, jusqu'à Brezolles. La route, dont le petit chemin de fer suit l'accotement, s'élève lentement vers ces hauteurs; elle atteint le point culminant (184 mètres) à Vitray-sous-Brezolles.

Le pays parcouru est assez nu; terres de grandes et riches cultures. Il s'accidente à Brezolles où se creuse le vallon de la Meuviette,

affluent de l'Avre. Le bourg est au point de jonction d'une dizaine de chemins et de routes qui en font un centre de commerce pour ces campagnes. La population, cependant, atteint à peine 800 âmes. L'église, remontant au quinzième siècle, annonce de loin Brezolles, par sa haute tour.

Au sud la route de Senonches, suivie par les rails du tramway, pénètre dans un pays plus varié et verdoyant ; l'aspect rappelle déjà le Perche, de grands bois — la forêt de Senonches — barrent au loin l'horizon.

Le petit train me ramène de Brezolles à Dreux d'où je veux gagner Verneuil, en suivant à pied l'étroite vallée de l'Avre. La rivière borde, au nord, la colline qui porta le château de Dreux et débouche dans la vallée maîtresse en face de la vaste forêt de Dreux, étendue jusqu'à la Vègue près d'Anet. Quant à la rivière de Dreux, la Blaise, elle atteint l'Eure un peu au-dessous de la ville. L'Avre apporte à l'Eure, par des bras sinueux, les rares ondes dédaignées par l'aqueduc des eaux destinées à Paris, qui franchit la vallée au moyen d'une ligne d'arceaux. La jonction des deux rivières se fait dans un paysage déjà normand par les pâturages très verts, les pommiers sur les pentes, les jolies habitations.

La rive gauche, d'ailleurs, est de Normandie. L'industrie a répandu la vie dans cette riante vallée, les usines sont parfois très considérables; la plus célèbre est la papeterie de Firmin Didot, près de la gare de Croth-Sorel.

Jusqu'à Ivry-la-Bataille, la vallée est charmante, réunissant les grâces de l'Ile-de-France à la fraîcheur de la Normandie. La rivière, devenue large et abondante par l'afflux de l'Avre, longe étroitement la colline tombant en escarpements sous le plateau recouvert par la forêt de Dreux, domaine de la famille d'Orléans. Vaste de 3.256 hectares, admirablement percée de routes nombreuses, cette sylve constitue pour Dreux une splendide promenade.

Les bords de l'Eure méritent plus encore d'être visités. Chaque village est intéressant par son église ou quelque château. Dans le triangle formé par la jonction de l'Avre et de l'Eure, le moulin de Cocherel garde dans sa cour un beau dolmen voisin d'une chapelle du douzième siècle, devenue logis habité. Montreuil, assis sur les deux rives de l'Eure, en amont du confluent, possède une église des onzième et treizième siècles riche d'antiques vitraux. En aval du confluent, Saint-Georges-Motel s'enorgueillit d'un vaste château du dix-neuvième siècle et d'une

vénérable église du douzième, conservant d'intéressantes verrières. Le fond de la vallée, régulier et large, est une suite de parcs et de châteaux. Marcilly-sur-Eure est entouré de ces belles demeures dont une, à deux kilomètres, vers Saint-Georges, fut le palais abbatial du monastère du Breuil-Benoît, assis au milieu de la plaine encadrée par la forêt de Dreux et les bois de Louye qui continuent vers l'Avre les forêts d'Ivry et de Roseux. Marcilly est un excellent centre d'excursions dans ce pays forestier; le village a deux gares, l'une a ses abords sur la ligne de Rouen, l'autre sur la colline de la rive gauche où s'élève la route d'Évreux.

Sur la route d'Anet, les ruines féodales de Sorel marquent la lisière de la forêt de Dreux. Au delà recommence la campagne cultivée. L'Eure coule entre la plaine de Croth et les pentes douces sous lesquelles Saint-Roch-Moussel fait face à Croth. A Saint-Roch est la papeterie Didot que j'ai déjà signalée, elle appartient aujourd'hui à une autre raison sociale.

De Saint-Roch, un chemin longeant le pied des collines atteint Anet, joyau architectural de la vallée par les restes, remarquables encore, du splendide château que Philibert Delorme édifia pour Diane de Poitiers. De ce palais, dont une

des façades, œuvre de Jean Goujon, transportée à Paris pierre à pierre, orne aujourd'hui une des faces de la cour de l'École des Beaux-Arts, il ne subsiste qu'une aile et la porte d'entrée monumentale. L'aile sauvée de la dévastation de 1793 est devenue le château moderne entouré de bâtiments de service et de deux chapelles, l'une d'elles était le somptueux édifice destiné à recevoir le tombeau de Diane de Poitiers, aujourd'hui au musée de Versailles.

Anet est séparé d'Ézy par le parc et l'Eure. Sur la rive normande, les hautes collines de la forêt d'Ivry, les croupes nues d'Ivry-la-Bataille, portant les restes d'une forteresse formidable, constituent le décor de fond du beau paysage où Henri II avait édifié l'un des plus fastueux parmi les palais dus aux Valois.

Les bords de l'Avre, moins riches en souvenirs que ceux de l'Eure, sont gracieux encore. La claire rivière forme longtemps la limite entre l'Eure, c'est-à-dire la Normandie, et la région d'Eure-et-Loir partagée entre l'Ile-de-France et le Perche. En dépit du captage de plusieurs des sources qui reconstituent la rivière en aval de ses pertes — 100.000 mètres cubes par jour — elle est abondante encore et continue à faire mouvoir les roues de moulins. Mais sauf l'im-

primerie Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée, aucun établissement important n'est à signaler dans la vallée avant Nonancourt. Au Mesnil s'imprime notamment le Bottin, publication colossale par le nombre de ses pages.

Sur le territoire de Saint-Germain-sur-Avre, un pont réunit deux hameaux dont le nom entretient depuis plusieurs siècles le souvenir d'une Normandie indépendante. La rive gauche est bordée par Montule-en-Normandie, la rive droite par Montule-en-France. L'Avre, en effet, séparait les deux États. Pour rendre la frontière plus forte, on avait creusé au Moyen Age un linouveau, les Fossés-le-Roi, qui se sont peu à peu comblés. Ces fossés suivaient l'Avre de Verneuil à l'Eure.

Une agglomération assez considérable s'est formée au point où la route, extrêmement régutlière, venant d'Évreux par le Saint-André, atteint l'Avre. Elle est constituée par Nonancourt, la commune de la Madeleine, qui touche la ville au nord et, « en France », sur la rive droite de l'Avre, la grosse commune de Saint-Lubin-des-Joncherets, dont l'église est le monument le plus remarquable du groupe. Les trois communes comptaient près de 5.000 habitants il y a

quelques années, elles en ont à peine 4.200 aujourd'hui [1], décroissance due sans doute à la disparition d'industries causée par l'abaissement des eaux de l'Avre, après le captage des sources par Paris. La ville ainsi constituée est encore active cependant. C'est un joli centre aux maisons coquettes bâties en briques de deux teintes.

En amont de Nonancourt, l'Avre descend entre les collines par une sorte de gorge, que route et chemins de fer évitent, pour s'élever sur le plateau et atteindre Verneuil, ville principale de ces contrées où les centres populeux sont rares [2].

---

(1) Nonancourt 1.826 habitants, la Madeleine-de-Nonancourt 773, Saint-Lubin-des-Joncherets 1.577 (recensement de 1911).

(2) Sur Verneuil, voyez les pages 192 à 194.

LA NORMANDIE

PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

Les visites d'étude qui ont permis à l'auteur d'étendre si considérablement, en trois volumes, le texte de la primitive 6e série du *Voyage en France* (Normandie) eurent lieu l'année même où éclata la grande guerre.

Pendant cinq ans, du fait même de celle-ci, de grands changements ont eu lieu, surtout pour les ports de Caen, Rouen, le Havre, Dieppe, etc. Il eût été difficile de remanier en conséquence le texte de ces trois volumes, 6e, 54e et 63e, sans amener de choquants anachronismes. Aussi, pour donner un tableau fidèle de la Normandie en 1920, nous ajouterons au 63e volume un chapitre-appendice consacré aux transformations survenues. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

INDEX ALPHABETIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

G

N

O

S

U

V

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I — Falaise et Guibray

II — Entre la Dives et l'Orne

III — La campagne d'Alençon

IV — De l'Hiémois au pays d'Houlme

V — Le camembert et Vimoutiers

VI — Le pays d'Auge, Lisieux et le Lieuvin

VII — La vallée de l'Orbiquet

VIII — Entre l'Orbiquet, la Touques et la Vie

IX — La vallée d'Auge

X — A travers le pays d'Auge

XI — La Touques et la Calonne.

XII — Trouville-Deauville et Honfleur

XIII — Du Perche aux Terres Françaises

XIV — Les aiguilles de Laigle

XV — Le pays d'Ouche

XVI — La Risle et le Vièvre

XVII — Évreux et le Saint-André

XVIII — Le Thimerais et le Drouais

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

Échelle au 1/600000e.

PETITS PAYS DE LA NORMANDIE CENTRALE

et à mesure des rééditions, à donner un court historique des événements qui se sont déroulés dans la partie de territoire à laquelle le volume est consacré. C'est ainsi que les principaux actes de la bataille de la Marne sont dès maintenant rappelés dans la 42ᵉ série (le Valois) et la 43ᵉ (la Brie).

Il en est de même pour les événements de guerre en Alsace et en Lorraine. L'étendue de ces pages nouvelles a amené le dédoublement des trois séries qui furent consacrées aux ***Provinces perdues***, titre sous lequel parurent, en 1907, les volumes sur la Haute-Alsace, la Basse-Alsace et la Lorraine messine, que M. Ardouin-Dumazet avait pieusement voulu faire entrer dans le *Voyage en France*. Ces pays sont revenus à la Patrie française, ils conservent leur place dans l'ensemble, mais sous un autre titre : **Les Provinces délivrées**, et sont désormais répartis en six volumes : 48ᵉ et 60ᵉ, 49ᵉ et 61ᵉ, 50ᵉ et 62ᵉ.

Ce n'est pas la seule modification qu'ait subie notre publication. Celle-ci ressemble bien peu à ce qu'elle était au début et a dépassé pour l'étendue toutes les prévisions. Les premiers livres, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. Ardouin-Dumazet, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. Ardouin-Dumazet — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3ᵉ et 4ᵉ séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre; la méthode fut poursuivie à partir des 9ᵉ et 10ᵉ séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure; l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés et a rapporté de ces visites une abondante moisson nouvelle. Ainsi, la Bretagne, qui comprenait, au début, une partie de la 3ᵉ série et les 4ᵉ et 5ᵉ, a été dotée de trois nouveaux volumes, 51, 52 et 53 qui furent presque aussitôt réédités. Les deux premières sé-

ries ont été refondues, donnant matière à une 56e nouvelle. Les livres sur la région lyonnaise et les Alpes ont été accrus déjà d'un 57e, et des pages en préparation augmenteront de plusieurs, volumes les séries consacrées à la zone frontière de la Suisse et de l'Italie à la Méditerranée. Ces volumes figurent dans la liste qui continue cette notice et donne les sommaires de chacun.

La Provence littorale (13e série) a fourni les éléments d'une 55e série comprenant uniquement les Maures, l'Esterel et les rivages des Alpes maritimes, dont le succès a été, s'il se peut, plus éclatant. Et nos départements du Nord eux-mêmes, à qui manque parfois l'intérêt pittoresque, ont procuré la matière de trois beaux livres au lieu des deux primitifs : un 58e comprend l'Artois, le Boulonnais et les autres petits pays qui constituèrent le Pas-de-Calais.

Depuis longtemps l'auteur projetait d'accroître les pages consacrées à la Normandie (6e série). Le travail est achevé. Une 54e série était prévue, il a été publié, mais il fallut encore un volume devenu le 63e de la collection.

En dehors de ces livres nouveaux, beaucoup d'autres ont été considérablement accrus; ainsi le 27e volume (Bourbonnais et Haute-Marche); le 26e (Berri), le 28e (Limousin) et les rééditions en préparation : 11e, 34e, 36e, 37e, 12e, 11e, en partie dédoublés, comportent tant de pages nouvelles qu'ils constituent en grande partie des œuvres inédites que voudront posséder les lecteurs des séries primitives. La carte jointe à cette notice indique par un grisaillé tous les volumes ainsi refondus.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. Ardouin-Dumazet à reprendre la 22e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : ***Lorraine Centrale (Plateau Lorrain).***

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, est consacrée une 59e série sous le titre ***Les Vosges.*** Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir à nouveau tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

La Guerre avait entravé la composition des trois derniers volumes consacrés à la banlieue immédiate de Paris. Ces trois séries, 64e, 65e et 66e, achèvent cette vaste description de la France que compléteront plusieurs volumes en préparation sur Paris et de nouveaux volumes provenant du dédoublement de ceux qui doivent être réédités et que l'auteur a fort accrus.

Si M. Ardouin-Dumazet, tout entier à son œuvre, n'a pas cherché à la faire connaître par la grande publicité, les distinctions ne lui ont

pas manqué. A deux reprises le **Voyage en France** a été couronné par l'Académie française. La Société des Gens de Lettres lui a accordé le prix du Président de la République à la première attribution de cette récompense. Le Touring-Club ayant à décerner pour la première fois, en 1904, un prix destiné à favoriser les voyages en France, le lui accorda. *Nul,* disait le rapporteur, *ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

La Société nationale, aujourd'hui Académie d'Agriculture, donna, en 1904, sa médaille d'or au **Voyage en France**; le rapport s'exprimait ainsi :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition ; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps ; le style est alerte, plein de couleur.

La Société de géographie commerciale de Paris, attribuant sa médaille de France à M. Ardouin-Dumazet, expliquait ainsi son choix :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant M. Ardouin-Dumazet *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* Voyage en France, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young

parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège les documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le supplément du *Nouveau Larousse illustré*, dans les colonnes consacrées à la France, disait du **Voyage en France** :

Il constitue un tableau magistral du sol français, de ses beautés naturelles, de ses richesses et du développement de son industrie. Ce n'est ni un guide à travers la France, ni un livre de pure géographie, mais un ouvrage d'une lecture attrayante, intéressant pour les lettrés.

Parmi les autres distinctions accordées au **Voyage en France** il faut signaler encore la médaille de la Société de géographie de Marseille pour les séries 12 et 13, « constituant le meilleur ouvrage sur la Provence ».

SOMMAIRES DES VOLUMES :

Voici les sommaires des 86 volumes parus, sous presse ou en préparation :

1er Volume : MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE (5e édition très accrue). Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûche-

rons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e Volume : BEAUCE, PERCHE ET MAINE (3e édition très accrue). — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi le 56e volume : Les Châteaux de la Loire.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Volume : BRETAGNE I : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3e édition complétée). — *D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Ars — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4e Volume : BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3e édition). — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5e Volume : BRETAGNE III (4e édition accrue et transformée). — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les volumes 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans le 53e volume.

6e Volume : NORMANDIE I : NORMANDIE OCCIDENTALE (Dédoublement de la 6e série primitive très accrue). *Avranchin, Cotentin, Bessin, Bocage.* — En Avranchin — une ville de chaudronniers — la Suisse normande — des Vaux-de-Vire aux landes de Lessay — la côte de la Déroute — le Penesme et le duché de Coigny — du Penesme au val de Saire — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — de l'Hiémois à l'Houlme — région industrielle de Flers — du Passais au Bocage — Bocage Normand. — 300 pages avec 23 cartes.

Les éditions primitives de la 6e série, dont il reste quelques exemplaires, comprennent toute la Normandie.

La NORMANDIE CENTRALE (54e volume) et la NORMANDIE ORIENTALE (HAUTE-NORMANDIE) [63e volume] figurent plus loin à leur ordre.

7e Volume : LA RÉGION LYONNAISE (3e édition très accrue). — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazelles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brévenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8e Volume : RÉGION DU HAUT-RHONE : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER (3e édition très accrue). — La Hollande en Dauphiné — l'isle

de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Châtel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9e Volume : **GRAISIVAUDAN ET OISANS** (3e édition refondue). — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyeraie — les Quatre-Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi le 57e volume : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10e Volume : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

Ce volume sera complété et dédoublé pour fournir en partie le texte du 80e.

11e Volume : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-

Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

Une partie de ce volume est passée au 57e. Les passages détachés seront remplacés dans une future réédition par de nouveaux et importants chapitres sur les Cévennes.

12e VOLUME : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

Ce volume, qui doit recevoir d'importantes additions, sera ultérieurement augmenté et divisé en deux parties : 12e Petites Alpes de Provence ; 81e Grandes Alpes de Provence.

13e VOLUME : **LA PROVENCE MARITIME** (2e édition de l'ancienne 13e série dédoublée par le 55e volume : Côte-d'Azur). — *Région marseillaise.* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Gapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans le 55e volume.

Ces deux volumes (12 et 13) et le 55e ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14e VOLUME : **LA CORSE** (3e édition). — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo —

Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Volume : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Volume : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtelleraul — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

Ce volume doit être profondément modifié par suite du passage de plusieurs chapitres aux 56e, 2e et 54e. D'autres chapitres remplaceront ceux qui furent ainsi distraits des éditions primitives. Le 16e volume ne comprendra que le Haut Poitou, un 79e sera consacré à la Vendée.

17e Volume : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers du Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

Annexe : **LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.**

La prochaine réédition de ce volume aura pour seul titre : Picardie, 1re partie ; Amiénois et Santerre ; plusieurs chapitres passeront au 82e volume.

18ᵉ VOLUME : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandre — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes.

19ᵉ VOLUME : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi le 58ᵉ volume : Boulonnais et Artois.

20ᵉ VOLUME : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

Ce volume sera ultérieurement dédoublé en 20ᵉ : Champagne des vins et Champagne Pouilleuse : l'autre partie deviendra 85ᵉ volume.

21ᵉ VOLUME : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

Ce volume et le suivant ont fourni les éléments d'un 84ᵉ volume.

22e Volume : **LORRAINE CENTRALE.** — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nancéiennes — retour à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt ; le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

Les réimpressions de ces 6 volumes (17 à 22) auront chacune un supplément consacré aux événements de guerre survenus de 1914 à 1918 sur le territoire décrit.

23e Volume : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le Pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Volume : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Cîtaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhannaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de Royaume en Empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Volume : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes

26e VOLUME : BERRY ET POITOU ORIENTAL (2e édition complétée). — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — la châtaigneraie berrichonne — 391 pages avec 28 cartes.

27e VOLUME : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE (2e édition complétée). — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuses — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 383 pages avec 17 cartes.

28e VOLUME : LIMOUSIN (2e édition très accrue). — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute Vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 426 pages avec 24 cartes.

29e VOLUME : BORDELAIS ET PÉRIGORD (2e édition complétée). — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Entre la Dronne et la Nizonne — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — Nos aïeux préhistoriques — en Sarladais — le Périgord noir. — 423 pages avec 31 cartes.

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES DU *VOYAGE EN*

1. Morvan. Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Occidentale.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales. I.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — Haute-Alsace.
49 et 61. — Basse-Alsace.
50 et 62. — Lorraine.

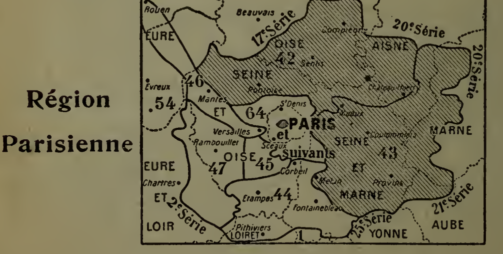
Bretagne :

51. — IV. *Littoral breton de l'Atlantique.*
52. — V. *Iles et littoral de la Manche.*
53. — VI. *Basse-Bretagne intérieure.*
54. Normandie : II. *Centrale.*
55. La Côte d'Azur. I.

56. Touraine et Anjou (*Les châteaux de la Loire*).
57. Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.
58. Nord : III. *Boulonnais et Artois.*
59. Les Vosges.
63. Normandie : III. *Orientale.*

Banlieue Parisienne :

64. — I. *Sud-Est et Est.*
65. — II. *Nord et Nord-Est.*
66. — III. *Ouest et Sud-Ouest.*
67. Haute-Beauce.
70. La Côte d'Azur : II.
78. Pyrénées centrales : II.



52
Brest
FINISTÈRE
CÔTES DU NORD
S! Brieuc
Quimper
53
4
Lorient
MORBIHAN
51
Vannes
S! Nazaire
LOIRE INF
La Roch
3
INF

68. Le Man
77. Gévaud
79. La Venc
86 et suivants



préparation :

(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont déjà été refondus ou profondément modifiés.)

30ᵉ Volume (2ᵉ édition, sous presse) : **LES LANDES.** — La conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Legre — Le pays de Born — les lièges du Maretin — de Dax au Vieux Baucau — Cap-Breton et la Maremne.

Ce volume va être dédoublé pour former un 71ᵉ.

31ᵉ Volume : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

Ce volume dédoublé donne la matière des volumes 71 et 72ᵉ.

32ᵉ Volume : **HAUTE-AUVERGNE.** — Les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

Une partie du 32ᵉ volume primitif passe au 72ᵉ volume.

33ᵉ Volume : **BASSE-AUVERGNE** (2ᵉ édition complétée). — Combrailles d'Auvergne et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 377 pages avec 26 cartes.

34ᵉ Volume : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Velfave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du

Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

La prochaine réédition sera profondément remaniée et donnera les éléments d'un 77e volume actuellement sous presse.

35e Volume : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

Ce volume mis à jour sera dédoublé pour un 73e.

36e Volume : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

Une nouvelle édition très accrue donnera matière au 74e volume.

37e Volume : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Volume : **LE HAUT-LANGUEDOC.** — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

Ce volume, qui sera très transformé, fournira en partie la matière du 75e.

39e Volume : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

Volume qui fournit en partie le texte du 75e.

40e Volume : PYRÉNÉES, 2e partie : PARTIE CENTRALE. I. — Bigorre et les Quatre-Vallées — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — l'Adour et Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — 261 pages avec 14 cartes ou croquis et une carte hors texte.

Volume fournissant en partie le texte du 78e.

41e Volume : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Volume : I. NORD-EST : LE VALOIS (2e édition complétée). — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 395 pages avec 21 cartes.

Annexe : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43e Volume : II. EST : LA BRIE (2e édition complétée). — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 438 pages avec 23 cartes.

Annexe : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44e Volume : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

Ce volume dédoublé et complété a fourni la matière du 67e.

45e Volume : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

Ce volume dédoublé a fourni en partie le texte des 67e et 68e.

46e Volume : V. NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

Une partie du texte après accroissement passe au 69e volume.

47e Volume : **VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

Ce volume a fourni une partie du texte du 69e.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48e Volume : **HAUTE-ALSACE. I.** — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — 272 pages avec 12 cartes.

La 48e série, 2e partie : Haute-Alsace, II, devient le 60e volume.

49e Volume : **BASSE-ALSACE. I.** — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt—la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la Cathédrale, la Vie économique — autour de Strasbourg — la Vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg. — 272 pages avec 13 cartes.

La 49e série, 2e partie : Basse-Alsace, II, devient le 61e volume.

50e Volume : **LORRAINE DÉLIVRÉE. I.** — *Les Petites Vosges et la Sarre.* — Le pays de Dabo — de la Zorn à la Sarre — les forêts d'Abreschwiller — la Sarre blanche — la Sarre rouge — Sarrebourg et Fénétrange — Phalsbourg — les Verreries des Petites Vosges — les forges de Mouterhouse — la pisciculture dans la Zinsel — le pays de Bitche — Sarreguemines — Sarralbe, l'Albe et la Rode — de la Sarre au Warndt — Forbach et Stiring-Wendel — le champ de bataille de Spicheren — la première amputation de la Lorraine, le Sargau — Sarrelouis toujours française — Sarrebruck et les pays de la Sarre. 316 pages avec 19 cartes.

La 50e série, 2e partie : Lorraine délivrée, devient le 62e volume.

51ᵉ Volume : BRETAGNE IV. — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

Voir les 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ volumes.

52ᵉ Volume : BRETAGNE V. — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ehbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ volumes.

53ᵉ Volume : BRETAGNE VI. — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — la Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes.

Voir les 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ volumes.

54ᵉ Volume : NORMANDIE II. — NORMANDIE CENTRALE. — Caen et les mines du Calvados — la campagne de Caen — Falaise et la foire de Guibray — la haute vallée de l'Orne — la campagne d'Alençon — Camembert et Vimoutiers — Orbiquet, Touques et Vie — A travers le pays d'Auge — la vallée d'Auge — le littoral du Calvados — le Lieuvin — la Touques et la Colonne — Trouville et Honfleur — la Risle et le pays de Vièvre — le pays d'Ouche — les aiguilles de Laigle — Évreux et le Saint-André — Thimerais et Drouais — du Perche aux terres françaises — campagne de Neubourg. — 310 pages avec 22 cartes.

Les autres volumes sur la Normandie sont les 6ᵉ et 63ᵉ.

55ᵉ Volume : LA COTE D'AZUR. I. — *Les Maures et l'Esterel* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les parfums de Grasse — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot (Sous presse) — 270 pages avec 14 cartes.

Voir le 13ᵉ volume pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les volumes 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56ᵉ Volume : TOURAINE ET ANJOU (**Les Châteaux de la Loire** — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre aux Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1ᵉʳ et 2ᵉ volumes.

57ᵉ Volume : BAS-DAUPHINÉ, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Galaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayane — Valence — Romans et le Royannais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Luberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9ᵉ et 11ᵉ volumes.

58ᵉ Volume : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langle, Bredenarde et Païs reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes

— le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — Avre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes.

Voir les 18e et 19e volumes.

59e VOLUME : **LES VOSGES.** — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

60e VOLUME (suite du 48e volume). **HAUTE-ALSACE. II.** — Le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit Ballon (Kahlewasser) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée — la guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918). — 284 pages avec 12 cartes.

61e VOLUME (suite du 49e volume). **BASSE-ALSACE. II.** — Un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union — la guerre en Basse-Alsace. — 256 pages avec 17 cartes.

62e VOLUME (suite du 50e volume). **LORRAINE DÉLIVRÉE. II.** — *La Moselle.* — Metz — à travers Metz. — l'industrie messine — les champs de bataille sous Metz — Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — Thionville — le pays du fer — de l'Alzette à la Fench — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — la Nied française — la Nied allemande — le Saulnois — la côte de Delme — les

marais salés de Marsal — autour de Morhange — les grands étangs de Lorraine — l'étang de Lindre — des étangs à l'Albe. — 342 pages avec 22 cartes.

63e Volume : NORMANDIE. III. — NORMANDIE ORIENTALE. — De la Risle au marais Vernier — le Roumois — les draps d'Elbeuf — trainglots et enfants de troupe — en Vexin français — l'Andelle et la forêt de Lyons — Rouen — le royaume d'Yvetot — le mascaret — d'Yvetot au Havre — le Havre — les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — Autour de la forêt d'Eawy. — 364 pages avec 22 cartes.

BANLIEUE DE PARIS :

64e Volume : I. RÉGION SUD-EST ET EST. — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — aux bords de l'Yères — de la Brie forestière à la Marne — de Bercy à la boucle de Marne — les boucles de Marne — à travers quatre lieues de maisons — la forêt de Bondy et l'Aulnoye — Vincennes — le bois de Vincennes et Fontenay-sous-Bois — les pêchers de Montreuil — les collines de Romainville. — 247 pages avec 16 cartes.

65e Volume : II. RÉGION NORD ET NORD-EST. — Pantin, ses usines, son tabac — Aubervilliers et la plaine Saint-Denis — Saint-Denis en France — la basilique de Saint-Denis et la Légion d'honneur — Saint-Denis grande ville industrielle — entre la Seine et le Rouillon — autour du lac d'Enghien — Montmorency — les deux Saint-Ouen — de Clichy à la presqu'île de Gennevilliers — dans les champs de Gennevilliers — Asnières et les garennes de Colombes — la plaine des Sablons (Levallois-Perret, Neuilly.) — 270 pages avec 12 cartes.

66e Volume : III. RÉGION OUEST ET SUD-OUEST. — Des muguets de Neuilly aux roses de Puteaux — autour du mont Valérien — autour de la Malmaison — Saint-Cloud et Ville-d'Avray — la vallée de Sèvres et les bois de Meudon — la manufacture de Sèvres — les blanchisseries de Boulogne — d'Issy-les-Moulinaux à Vanves — de Vanves au plateau de Châtillon — Rosati, félibres et robinsons — le val d'Aulnay — le plateau de Rungis — aux bords de la Bièvre. — 264 pages avec 13 cartes.

67e VOLUME (sous presse) : **HAUTE-BEAUCE** (dédoublement du 44e).

68e VOLUME (sous presse) : **LE MANTOIS** (dédoublement du 45e).

69e VOLUME (sous presse). — (Dédoublement des 46e et 47e).

.70e VOLUME : **LA COTE D'AZUR.** 2e partie : **NICE ET LES ALPES MARITIMES.** — Cagnes — le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beau-soleil, le Cap-Martin, Roquebrune et Menton — la Roya française — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — avec les chasseurs alpins, entre Tinée et Vésubie. — 284 pages, avec 13 cartes.

71e VOLUME (sous presse) : **ARMAGNAC ET CHALOSSE** (dédoublement des 30e et 31e).

72e VOLUME (en préparation) : **QUERCY** (dédoublement des 31e et 32e)

73e VOLUME (en préparation) : **ALBIGEOIS ET MONTAGNE NOIRE** (dédoublement des 35e et 38e).

74e VOLUME (en préparation) : **CÉVENNES, RÉGION DE L'HÉRAULT** (dédoublement du 36e volume).

75e VOLUME (en préparation) : **DU MINERVOIS AUX CORBIÈRES** (dédoublement des 36e, 38e et 39e volumes).

76e VOLUME (en préparation) : **VIVARAIS** (dédoublement du 11e).

77e VOLUME (en préparation) : **GÉVAUDAN** (dédoublement du 34e).

78e VOLUME : **PYRÉNÉES**, 3e partie : **PARTIE CENTRALE II.** — Comminges pyrénéen — vallée de Luchon — les Fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — le Couserans — la Ballongue, le Biros et Betmale — vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — Foix et le pays de Foix — La Barguillière et le Serou — le Plantaurel et le Mas d'Azil — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié — la haute vallée de l'Ariège. — 238 pages avec 17 cartes.

79e Volume (en préparation) : LA VENDÉE (dédoublement du 16e vol.).

80e Volume (en préparation) : LES ALPES CENTRALES (dédoublement du 10e volume).

81e Volume (en préparation) : VERMANDOIS, THIÉRACHE ET LAONNAIS (dédoublement des 17e et 20e volumes).

83e Volume (en préparation) : BEAUVAISIS ET NOYONNAIS (dédoublement des 17e et 20e volumes).

84e Volume : LORRAINE. 2e partie : ARGONNE, BARROIS, VERDUNOIS (dédoublement des 21e et 22e volumes).

85e Volume : CHAMPAGNE. 3e partie : LES ARDENNES. Ces 4 volumes et ceux dont ils sont tirés seront suivis du récit des opérations de guerre (1914-1918) sur le territoire décrit.

86e Volume et suivants. Quelques autres volumes provenant de dédoublement et Paris.

Juillet 1923.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.
Aisne	19, 20, 42, 43.
Allier	27.
Alpes (Basses-)	10, 12, 67.
Alpes (Hautes-)	10, 67.
Alpes-Maritimes	12, 55, 67, 70.
Ardèche	8, 11, 34.
Ardennes	20, 21.
Ariège	38, 39, 78.
Aube	21, 25, 43.
Aude	37, 38, 39.
Aveyron	32, 35.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.
Calvados	6, 46, 54.
Cantal	32.
Charente	15, 28.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.
Cher	1, 26, 27.
Corrèze	28, 32, 33.
Corse	14.
Côte-d'Or	24, 25.
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.
Creuse	27, 28, 33.
Dordogne	29.
Doubs	23.
Drôme	8, 9, 57.
Eure	17, 46, 54, 63.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.
Finistère	4, 51, 52, 53.
Gard	8, 11, 12, 34, 36, 37.
Garonne (Haute-)	31, 38, 40.
Gers	30, 31, 38.
Gironde	3, 29, 30.
Hérault	35, 36, 37, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.
Indre	26, 27.
Indre-et-Loire	26, 56.
Isère	7, 8, 9, 10.
Jura	8, 23, 24.
Landes	30, 31.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.
Loire	7, 11, 24.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.
Loiret	1, 2, 44, 56.
Lot	31, 32.
Lot-et-Garonne	31.
Lozère	32, 34.
Maine-et-Loire	56.
Manche	6, 52.
Marne	20, 21, 43.
Marne (Haute-)	21, 22.
Mayenne	2.
Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Meuse	21, 22.
Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Moselle	22, 50, 62.
Nièvre	1.
Nord	18, 19.
Oise	17, 20, 42.
Orne	2, 6, 54.
Pas-de-Calais	58.
Puy-de-Dôme	7, 33.
Pyrénées (Basses-)	41.
Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Pyrénées-Orientales	37, 39.
Rhin (Bas-)	49, 61.
Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Rhin (Haut-) [ancien]	48, 60.
Rhône	7.
Saône (Haute-)	23.
Saône-et-Loire	24, 25.
Sarthe	2, 56.
Savoie	8, 10.
Savoie (Haute-)	8, 10.
Seine	47, 59 et suivants.
Seine-Inférieure	6, 17, 46, 63.
Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47, 64, 65, 66.
Sèvres (Deux-)	15, 16.
Somme	17, 58.
Tarn	35, 38.
Tarn-et-Garonne	31.
Var	12, 13, 55.
Vaucluse	57.
Vendée	3, 16.
Vienne	16, 26.
Vienne (Haute-)	28.
Vosges	59.
Yonne	25.
Basse-Alsace	49, 61.
Haute-Alsace	48, 60.
Lorraine délivrée	50, 62.

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49, 60, 61.
Angoumois	15.
Anjou	2, 56.
Artois	58.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	58.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.
Cambrésis	19.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	57.
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.
Flandre	18.
Foix (Comté de)	38, 40, 78.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comte	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 64 à 66.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50, 59, 62.
Lyonnais	7.
Maine	2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13, 55, 70.
Nivernais	1
Normandie	6, 17, 46, 54, 63.
Orléanais	1, 44, 47.
Perche	2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57, 70.
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	56.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57, 70.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 64 à 66, 68.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.
Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58, 63.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37, 55.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Pyrénées	37, 39, 40, 41, 78.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50, 59, 60, 61, 62.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES DU *VOYAGE* E

1. **Morvan. Val de Loire et Sologne.**
2. **Beauce, Perche et Maine.**
3. **Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique. I.** *De la Loire à Belle-Isle.*
4. **Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.**
6. **Normandie : I.** *Occidentale.*
7. **La Région lyonnaise.**
8. **La Région du Haut-Rhône :** *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. **Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.**
13. **Provence maritime :** *Région marseillaise.*
14. **La Corse.**
15. **Les Charentes et la Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.**
18. **Nord : I.** *Flandre.*
19. **Nord : II.** *Hainaut et Cambrésis.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne, Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Le Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées orientales.**
40. **Pyrénées centrales. I.**
41. **Pyrénées occidentales.**

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — **Haute-Alsace.**
49 et 61. — **Basse-Alsace.**
50 et 62. — **Lorraine.**

Bretagne :

51. — IV. *Littoral breton de l'Atlantique.*
52. — V. *Iles et littoral de la Manche.*
53. — VI. *Basse-Bretagne intérieure.*
54. **Normandie : II.** *Centrale.*
55. **La Côte d'Azur. I.**

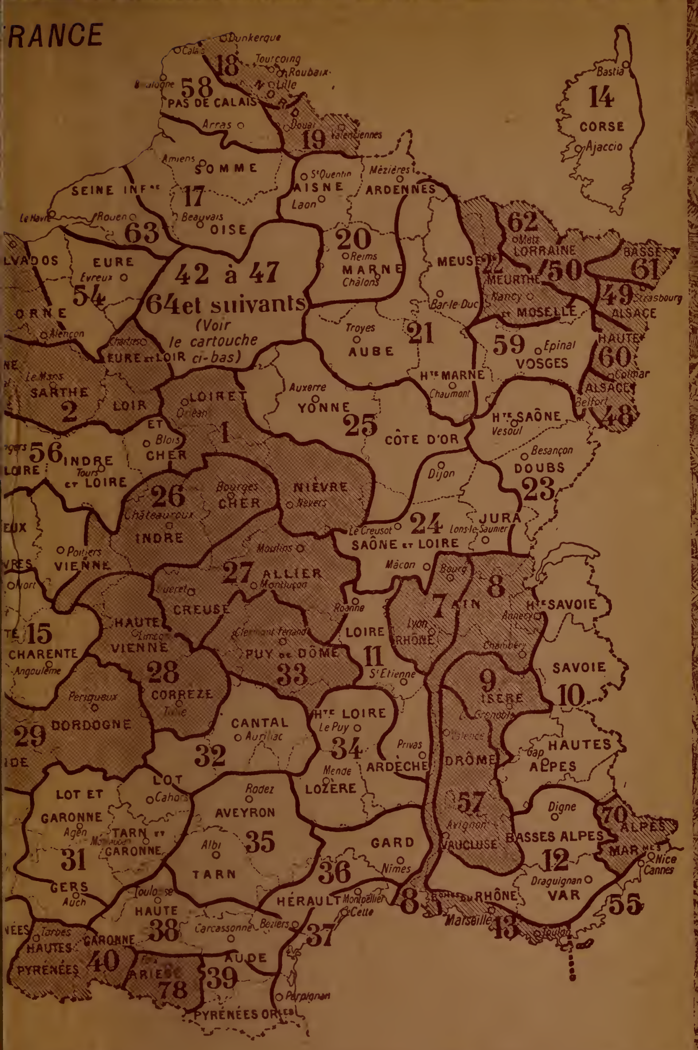
56. **Touraine et Anjou** (*Les châteaux de la Loire*).
57. **Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.**
58. **Nord : III.** *Boulonnais et Artois.*
59. **Les Vosges.**
63. **Normandie : III.** *Orientale.*

Banlieue Parisienne :

64. — I. *Sud-Est et Est.*
65. — II. *Nord et Nord-Est.*
66. — III. *Ouest et Sud-Ouest.*
67. **Haute-Beauce.**
70. **La Côte d'Azur : II.**
78. **Pyrénées centrales : II.**

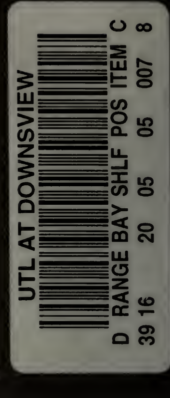
Région Parisienne

68. **Le Mantoi**
77. **Gévaudan,**
79. **La Vend**
86 et suiva



en préparation.

(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont déjà été refondus ou profondément modifiés.)


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 20 05 05 007 8